



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Prochain épisode” (1965)

roman de l'écrivain québécois Hubert AQUIN

(180 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 7)

l'intérêt littéraire (page 15)

l'intérêt documentaire (page 34)

l'intérêt psychologique (page 44)

l'intérêt philosophique (page 51)

la destinée de l'œuvre (page 54)

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

Le narrateur, qui, en attente d'un procès, est prisonnier dans un Institut psychiatrique de Montréal, se voit coulant dans le lac Léman, veut écrire un roman d'espionnage dont il situerait l'action à Lausanne, où il introduirait «*un agent secret wolof*». Mais la conception du roman est ralentie par la nécessité de prendre «*un comprimé de Stellazin*». Il se souvient du jour où lui et «*la femme [qu'il] aime*» ont «*roulé dans la campagne d'Acton Vale*», au temps où ils vivaient dans un «*appartement anonyme de Côte-des-Neiges*». Il dit être «*emprisonné dans un sous-marin clinique*», et compare sa détention à un séjour sous le lac Léman. En Suisse, son espion, narrateur lui aussi, avait lu cet avis : «*Mardi le 1^{er} août, le professeur H. de Heutz, de l'université de Bâle, donnera une conférence sur "César et les Helvètes"*».

L'exemple de Balzac, de son '*Histoire des Treize*', dissuade le prisonnier d'écrire. Il se souvient du vol d'armes à la caserne des «*Fusiliers Mont-Royal*» auquel il a participé, et de sa «*cellule à la prison de Montréal*». Il veut ne pas s'attendrir au souvenir de son «*amour*».

Il proteste contre l'«*expertise psychiatrique*» qu'il doit subir «*dans une clinique surveillée*», «*avant d'être envoyé à [son] procès*». Il préfère s'identifier à Ferragus, «*un homme condamné par la société et pourtant capable, à lui seul*», de s'y opposer.

À Lausanne, l'espion file le Sénégalais Hamidou Diop qui, selon lui, «*joue double*». Mais il le perd, et va au cinéma, où passe «*Orfeu Negro*», pour écouter «*Felicidade*», et voir en l'Eurydice du film la femme qu'il aime. Il pense qu'il y a un lien entre le F.L.N. algérien, qui a son «*siège social*» à Lausanne, et le F.L.Q. québécois, qui a son «*siège obscur*» à la prison de Montréal. À l'hôtel, on lui remet un papier qui recèle un «*cryptogramme monophrasé*» présentant un «*amas informe de lettres majuscules écrites sans espacements*». Il revient à «*la symbolique*» de «*la plongée*», parle de la «*noyade écrite*» par laquelle il s'«*ophélise dans le Rhône*». La volonté de tuer de l'espion a été contrecarrée par son arrestation, mais il la poursuit toujours, car être terroriste le fit enfin vivre vraiment après avoir «*vécu aplati avec fureur*». Mais le prisonnier se juge maintenant «*incontestablement fini*». Il fut toujours en proie à la tentation du suicide. Il établit une analogie entre son état et celui de son pays. «*Désespéré*», il s'accepte «*emprisonné dans [sa] folie*», et déjà voué à la mort.

À Lausanne, l'espion rencontre «*une femme blonde*» à «*la démarche majestueuse*» : K. Après «*douze mois de séparation, de malentendus et de censure [...] douze mois d'amour perdu et de langueurs*», il connaît le «*bonheur aveuglant*» de ces retrouvailles.

Il rappelle leur bonheur antérieur, leur «*plaisir apostasié*».

Ils marchent jusqu'au bord du lac pour prendre, à Ouchy, une chambre à l'Hôtel d'Angleterre (où Byron écrivit en 1816 '*le Prisonnier de Chillon*' poème qui lui fut inspiré par l'histoire du patriote suisse Bonnivard), pour «*une seule étreinte bouleversante*».

À la clinique, il se voit, à l'Hôtel d'Angleterre, prisonnier comme Bonnivard, attendant son «*ennemi global*», mais ayant «*réinventé l'amour*». Il exprime de nouveau sa tentation du suicide, tout en aspirant à se promener, «*incognito et impuni*», «*dans le fleuve puissant de la révolution*».

En passant à Lausanne, Byron était «*en route déjà pour une guerre révolutionnaire qui s'est terminée dans l'épilepsie finale de Missolonghi*.»

Le prisonnier ne veut pas s'accommoder du «*cachot national*» qu'est le Québec.

Après l'amour, K et l'espion jouissent de leur bonheur en flânant dans Ouchy, devant «*l'alpe nombreuse*». Ayant reçu «*l'investiture de l'amour et de l'aube*», il connaît l'«*euphorie*», «*la plénitude*». Mais K lui parla «*de la Mercedes 300 SL, à indicatif du canton de Zurich*» d'«*un banquier*», «*Carl von Ryndt*», qui s'appelait aussi «*de Heute ou de Heutz*», «*historien des guerres romaines*» qui fréquentait surtout le «*Palais fédéral à Berne*». L'espion et K appartiennent à une «*organisation*» qui se finance par des «*hold-up impunis*» ; ils n'auront pas de «*vie paisible*» «*tant que ce sera impossible de vivre normalement dans [leur] pays*». Elle lui enjoignit : «*Dans les vingt-quatre heures, il faut régler*

ce problème» car von Ryndt connaissait les fonds secrets des patriotes québécois, renseignait la R.C.M.P. et la C.I.A.. Ils se quittèrent, «ivres l'un de l'autre, amoureux».

À l'Institut, le prisonnier «dérape dans les lacets du souvenir» comme, en Suisse, l'espion ne cessa de déraper avec sa Volvo, en étant à la recherche de von Ryndt, rassuré par «le poids de [son] Colt 38 automatique». À l'Institut, «cet enclos irrespirable peuplé de fantômes», le prisonnier a du mal avec les mots et les phrases, comme, en Suisse, son «délégué de pouvoir» qu'est l'espion a du mal avec «la nappe fondamentale de [sa] double vie». Von Ryndt était devenu de Heutz, qui était «à bord d'une Opel bleue». L'espion arriva trop tard à Genève où l'historien venait de donner sa conférence.

On lui indiqua qu'il pouvait se trouver au Café du Globe. S'étant transformé en un «romaniste» cherchant H. de Heutz, ayant prévu qu'«en cas de gâchis», il rentrerait dans son personnage «de correspondant de la Canadian Press en Suisse», il écouta, en attendant de tuer H. de Heutz, une conversation sur l'impuissance de Balzac qui le fit l'imaginer «rêvant d'écrire l'"Histoire des Treize"». Mais il vit «deux silhouettes» monter dans l'Opel qu'il suivit dans sa Volvo. Il se rendit compte que H. de Heutz était avec une femme, qu'ils sortirent de la voiture pour marcher. Il les suivit encore, se demandant comment «mettre entre parenthèses à l'heure "H"» cette femme qui, toutefois, disparut alors que H. de Heutz «continua sa promenade» vers Carouge, toujours suivi de l'espion qui, «à l'instant où [il s'y attendait] le moins», reçut «un coup sec dans les reins et un autre, plus dur encore, d'aplomb sur la nuque», se sentit «manipulé par une grande quantité de mains habiles.»

Il se réveilla dans un lieu inconnu, où il remarqua «une grande armoire». Un «interlocuteur», «qui laissait pointer la crosse de son 45 hors de sa veste», se moqua de lui : «Alors on joue aux espions», ce qui le laissa incapable d'«élaborer une riposte éclair» que le prisonnier n'arrive pas plus, à l'Institut, «à souffler à [son] double», étant victime de la «catatonie nationale», «obsédé par [son] échec», ayant «le goût de pleurer». Aussi l'espion dut-il répondre aux questions qu'H. de Heutz lui posait, prétendre être déprimé, avoir «abandonné [sa] femme et [ses] deux enfants», et avoir cherché «un endroit désert... pour [se] suicider». Mais, braquant le revolver sur son visage, l'autre lui montra le «cryptogramme» d'Hamidou Diop. Or, profitant qu'H. de Heutz se décontractait, l'espion le frappa, s'empara de son arme, l'obligea à sortir, le fit marcher devant lui, le fit monter dans le coffre de l'Opel, la fit démarrer, roula pour sortir d'un village dont il constata qu'il s'appelle Échandens.

Même s'il conduisait «dans un état voisin de l'ivresse», il se sentait déprimé, car il ne savait pas comment tuer H. de Heutz. De retour à Genève, il prit conscience du danger. À l'Institut, le prisonnier est inondé par «le spleen», «la vie recluse marqu[ant] d'un coefficient de désespoir les mots qu'imprime [sa] mémoire cassée» ; sous le coup de «deux siècles de mélancolie et de trente-quatre ans d'impuissance», il se «dépersonnalise» ; il avoue qu'il n'écrivait que par amour pour K, qui se confond pour lui avec son «pays» ; il continue d'«agglutiner les mots» pour continuer leur «nuit d'amour».

«Le lendemain», il est toujours «anéanti par le spleen». Il regrette «un certain 24 juin» [jour de la fête nationale du Québec] où lui et K firent l'amour en communion avec le peuple québécois. Mais, désormais, la femme aimée est perdue, la «révolution» est perdue. Cependant, il conserve encore l'espoir d'une réunion avec K, avec le pays, avec la révolution.

En Suisse, l'espion (qui a des comptes à rendre à un «Bureau») se rend à Coppet, mais ne sait que faire de De Heutz. Il se cache près du «château des Necker». Aucun bruit ne sort du coffre. À l'Institut, le prisonnier se souvient d'un coin de l'Outaouais où il envisage de s'installer «quand tout sera fini», d'y acheter une maison «en retrait de l'histoire» ; mais il craint de se pendre au pénitencier. Il exprime son désir du «pays retrouvé», qui est le «pays de [son] amour». Mais il a d'abord à faire face à une «comparution au Palais de Justice» où il devra se «disculper de l'obscuration suicidaire de tout un peuple». En Suisse, l'espion doit se «défaire de H. de Heutz», qu'il fait sortir du coffre. Il s'empara de ses papiers et de son argent ; le permis de conduire est au nom de François-Marc de Saugy, mais l'espion affirme savoir qu'il est de Heutz ou von Ryndt, qu'il a des comptes à rendre à

«Montréal et Ottawa», qu'il collabore «avec la R.C.M.P. et sa grande sœur la C.I.A.» Mais l'autre prétend être «un grand malade», avoir une «femme» dont il s'est «sauvé», «deux enfants», cette «salade» attendrissante étant d'ailleurs analogue à celle que le Québécois lui avait racontée. De Heutz «éclate en sanglots», demande même d'être tué. L'espion s'efforce de résister à cette comédie, se demande s'il n'y a pas là un piège, se voit face à «l'impossibilité de communiquer autrement que sous forme de coups de feu», comme face au mystère de «cette noire trinité» que sont les noms de son adversaire. Il s'efforce aussi de résister à «l'attriance morbide qu'il exerce sur» lui, ne parvient pas à «faire feu sur lui», étant frappé «d'une indécision sacrée».

À l'Institut, le prisonnier souffre de l'absence de liberté, même dans l'écriture de son roman, l'*«improvisation»* plongeant «dans une forme atavique». Il constate : «Je n'écris pas, je suis écrit».

Sa prétendue invention n'est que souvenirs. Il constate qu'il n'y a pas d'originalité, pas de création. Mais il peut tout de même écrire, et même un roman d'espionnage. Il avoue : «Ce livre défait me ressemble», ressemble à sa vie de prisonnier qui attend «l'occasion de reprendre les armes». Son livre s'inscrit dans une «trame historique», même si le Québec n'a pas d'Histoire : elle ne commencera qu'avec «la guerre révolutionnaire».

Il affirme son espoir en la révolution, mais regrette d'être «un blessé» d'une guerre pas commencée. Il ne sait pas ce qu'il «adviendra de [ses] personnages», du cours de son livre. Il ressent un «vague à l'âme» provoqué par le souvenir d'*«une dizaine de révoltes»* qui tournèrent «à l'échec», par la perte de son «amour». Il ne sait comment reprendre le fil de son «histoire» avec elle, comme il ne sait où reprendre le fil de son roman. Condamné à une attente qui empêche l'action, l'espion fait soudain face à H. de Heutz qui le «tenait en joue».

Il se rend compte qu'il avait été «empiégé» par H. de Heutz, quand il s'était laissé désarmer et enfermer dans le coffre de l'Opel : il ne faisait alors «que lui obéir docilement». Il y avait là une autre voiture conduite par un «ami de H. de Heutz» qui mena une habile «filature».

Il ne le perdit jamais de vue. Aussi l'espion avoue-t-il : «Je me suis fait avoir d'un bout à l'autre».

N'ayant «pratiquement pas dormi depuis vingt-quatre heures», il veut mesurer «les erreurs qui [l'avait] conduit à cet échec», mais «peine à rétablir» «l'ordre de succession» des événements.

Soudain, il perçut «un signe», et «tout s'est précipité avec une rapidité foudroyante». «Dans le bois de Coppet», H. de Heutz monta «tout simplement dans l'auto de l'autre», «une femme» aux «cheveux blonds». L'espion se voyait donc obligé d'*«exécuter H. de Heutz devant un témoin»*. «À un cheveu de presser la gâchette», il se mit «à courir vers [...] le cœur de la forêt», ayant donc ainsi «doublement échoué».

Il fut inondé d'*«un bien-être insensé»*, s'absorba dans la contemplation du paysage, et décida... «de prendre un bon déjeuner».

Il se sentit «exempté soudain de toute inquiétude au sujet de H. de Heutz.»

Il se remémora les événements des deux derniers jours, étant subjugué «en ce moment même, alors qu'il s'abandonne à la course effusive des mots.»

Il prit un repas, flâna «en bon touriste», admira «le réseau des grandes Alpes». Passant dans une librairie, il eut l'idée d'y demander un ouvrage de H. de Heutz, mais en vain.

Il acheta «*“Notre agent à La Havane” de Greene*», conçut enfin son «plan d'action», héla un taxi pour aller «au château».

C'est alors qu'il reprit «instantanément possession de toutes [ses] forces» pour pouvoir «estourbir» H. de Heutz. Il retrouva l'Opel, la lança «sur la route».

Il se rendit au château d'Échandens, pensant que «H. de Heutz et son associée à la chevelure blonde» ne pouvaient qu'y revenir, prenant, en bon espion, «l'initiative contre-indiquée» comme «le contre-déguisement» de «victime du meurtre foudroyant qu'il allait] commettre.»

Mais il eut «le trac. Avant d'entrer en scène.»

Il ressentait «peur», «asthénie», «engourdissement», «paralysie». À l'Institut, le prisonnier se trouve immobilisé, pas même animé par «la certitude que dans un certain nombre de jours» il pourra «circuler librement» dans Montréal, le seul mouvement étant celui de sa «main hypocrite».

En Suisse, l'espion décide «*de mettre fin à l'ataraxie*». Dans le château, il fait «*le tour du propriétaire, Mauser en main*», constate qu'il est vide, tandis qu'à l'Institut, le prisonnier remet «*en mouvement*» son «*récit*».

Dans le château, l'espion «*ne cesse d'admirer le buffet à deux corps Louis XIII*», où «*figure un guerrier nu*», et ne peut qu'envier H. de Heutz qui habite un tel lieu.

Il peut «*s'y reposer de l'affreuse promiscuité urbaine*». L'espion prévoit contre lui une action rapide : «*Je fais feu sur H. de Heutz et je bondis dans l'auto*».

Si, avant, il se laisse «*aller un peu*», il imagine ce que «*H. de Heutz et la femme blonde*» ont pu faire, estimant que, «*en choisissant de se restaurer dans un moment si peu indiqué pour la détente*», il a «*déjoué les calculs de [son] adversaire*». Il «*savoure [sa] position*» : tandis que l'autre le cherche, il l'attend.

Il s'extasie encore sur une «*commode en laque*». Il remarque «*une reproduction gravée, très rare, de "la Mort du général Wolfe" par Benjamin West*». Il considère H. de Heutz comme «*un de ces êtres incroyables, millionnaire ou connaisseur, qui ne se trompe [sic] jamais*», qui manifeste «*un vouloir-vivre antique qui ne s'est pas perdu*», «*une puissance sûre d'elle-même*».

Il trouve «*mystérieux*» cet homme qui le «*dépasse*», qui ne se définit pas seulement par «*sa mission contre-révolutionnaire*». Il se dit que K l'*«a mis sur une piste absolument étonnante»*.

Il contemple encore un livre et un ex-libris, «*véritable agglomérat de plusieurs initiales*», «*chef-d'œuvre de confusion*», «*chiffre*» qui est emblématique du «*château tout entier*».

Il continue à faire «*le guet dans le camp ennemi*», s'étant «*constitué prisonnier de cet homme pour mieux l'approcher et enfin le tuer*».

Il se méfie de «*la femme blonde*». Il répète les gestes à faire «*à l'arrivée de H. de Heutz*».

Il imagine «*ce que H. de Heutz peut faire à Genève*», mais sait qu'il est toujours surpris par lui, qui «*se meut dans la sorcellerie et le mystère*».

Il renonce à «*prospector*» plus avant, sachant qu'il ne trouvera pas de preuves de «*ses activités contre-révolutionnaires*», de «*sa collusion avec la R.C.M.P. et de ses activités bancaires secrètes en Suisse*», étant dominé par «*l'impression de non-sens que [lui] inflige tout ce qui entoure cet homme*».

Il ne sait pas l'heure qu'il est, ne veut pas manquer son rendez-vous à l'Hôtel d'Angleterre, mais décide de ne pas utiliser le téléphone car «*ce serait donner l'alerte au quartier général de H. de Heutz*».

Le prisonnier ressent l'*«angoisse intolérable*» d'être captif, la «*colère*», le besoin de «*violence*», la crainte d'avoir à «*affronter le vide qui [l'] attend s'il ne revoit pas K.*»

«*Ce révolutionnaire*» reconnaît être «*voué à la tristesse et à l'inutile éclatement de sa rage d'enfant*», sent son «*existence démantelée*» par «*la révolution*», mais s'écrie : «*Je veux vivre foudroyé, sans répit et sans une seule minute de silence !*»

Empli de «*terreur et d'enfance*», il en appelle, pour renaître, à «*la progression impétueuse de la révolution*» qui doit l'emporter «*vers la femme qu'il aime*». Mais il se sent «*brisé*» avant d'avoir combattu, s'identifie à «*un peuple défait*».

Il craint de montrer à son «*amour*» sa «*faiblesse*», sa «*lâcheté*», s'estime victime de «*la fatigue historique*», perd de vue «*la nécessité aveuglante de [son] entreprise*», car «*nul projet ne résiste à l'obscuration implacable de l'attente.*»

L'espion se rappelle la nécessité d'obtenir «*le cadavre de H. de Heutz*».

Mais il pourrait ne pas revenir comme la révolution pourrait ne pas avoir lieu.

Examinant sa conduite, il se reproche les erreurs qu'il a commises. À l'Institut, le prisonnier a «*perdu le fil de [son] histoire*», et «*ne sait plus comment finir*» son chapitre.

Si, en Suisse, «*la saison pleine décroît*», l'espion se souvient du printemps où, au Québec, commença son «*histoire*» avec K, «*l'histoire de la révolution*» étant emmêlée à celle de leurs «*étreintes éperdues*» et de leurs «*nuits d'amour*», «*les premiers éclats du F.L.Q.*» ayant lié leurs vies, son amour pour elle se confondant avec l'amour du pays, tandis qu'ils se joignaient à «*un fleuve de frères*», «*terrassés par le même événement sacrilège qui fond [leurs] deux corps en une synthèse lyrique*».

L'espion s'épuise loin de chez lui.

Le frappe la pensée que H. de Heutz lui «échappe *infiniment*». Mais il sent aussitôt qu'il est «sur le point de [se] trouver de nouveau face à lui», qu'il est «secrètement entré en lui».

Une auto est arrivée, mais rien ne se passe. L'espion imagine la progression de H. de Heutz, l'attend, prêt à tirer, croyant pouvoir profiter «de l'effet de surprise produit sur» son ennemi.

Après que l'attente se soit prolongée, H. de Heutz «est entré». Il téléphone, donne à son «amour» un rendez-vous «à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre», lui demande, avec «l'autre», de «régler cela en quelques minutes», puis de le rejoindre, demande : «où sont les enfants?»

L'espion «erre seul autour du château d'Ouchy», «longe, pour la millième fois, la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre», est arrivé «en retard pour y rencontrer K», et ne peut la retrouver, ne connaissant pas «sa couverture ni celle de son bureau». Il est certain de l'avoir perdue, regrette le plaisir partagé avec elle, «se sent menacé dans cette chambre funèbre où [il est] emprisonné par la nausée et la terreur», se souvient d'une expérience analogue connue à Toronto, envisage des rencontres possibles à différents endroits dans le monde.

Il affirme : «Ce soir même, je commence ma vie sans toi.»

Désormais, il n'a plus de pays, plus d'intérêt pour les Alpes. Il a tenté d'empêcher H. de Heutz de se rendre «à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre», lui ayant «logé une balle dans l'épaule».

Il revient vers la terrasse pour «voir la blonde inconnue à qui il a donné rendez-vous par téléphone», «avec l'espoir immotivé d'y retrouver K». Il aperçoit bien «une chevelure blonde». «Le commis à la réception» lui remet «un message» de «Madame». Il reconnaît «la belle écriture de K» : la mission est contremandée ; elle pense qu'il rentrera «à Montréal pour voir à [leurs] intérêts là-bas.» Elle terminait par ces mots : «Hamidou D. te fait ses amitiés.»

Il a été arrêté «en plein été dans Montréal». Comme il lui avait été impossible de téléphoner à son «contact», il s'était adressé «à M en personne» qui lui avait appris que, à cause des «policiers de la R.C.M.P. qui sont affectés aux tables d'écoute», le «réseau avait été court-circuité par l'escouade anti-terroriste», et il lui avait donné «rendez-vous à midi juste dans la nef latérale de l'église Notre-Dame».

Avant de s'y rendre, le narrateur passa chez l'antiquaire Mendellsohn où il acheta une montre.

Veillant à ne pas être «filé», il entra dans l'église. M fit son apparition. Mais surgirent deux hommes qui les entraînèrent «vers le porche».

Le «prisonnier mis au secret, transféré sournoisement dans un institut», «coule dans un plasma de mots».

Il souffre de la longueur de l'emprisonnement, étouffe «dans la contre-grille de la névrose», est poursuivi par le sentiment de «l'échec». L'espion se souvient des mots dits au téléphone à Échandens.

Il voudrait encore «trouver le mot qui [lui] manque pour tirer sur H. de Heutz.»

Entendre ces mots dits au téléphone avait «brisé [son] élan synergique». H. de Heutz s'était «aperçu de sa présence». Une «fusillade intermittente» s'était produite, et l'espion était certain «d'avoir touché H. de Heutz». Il avait entendu une «autre détonation», et s'était échappé «au volant de l'Opel bleue», comprenant alors qu'il venait «de manquer [son] rendez-vous et [sa] vie tout entière.»

Il était «désespéré comme il n'est pas permis de l'être quand on entreprend une révolution», envahi par «le sentiment d'avoir tout gâché», se voyait «défait comme un peuple», ne parvenait pas à «apposer un point final à [son] passé indéfini».

Il continue à penser à «la femme blonde qui gravitait autour de H. de Heutz», à ressentir «le pouvoir qu'elle détient sur [lui]», à se demander s'il eut bien affaire à H. de Heutz.

K pourrait lui en donner l'assurance alors qu'il «pourrit entre quatre murs».

Il regrette une action révolutionnaire qui lui aurait permis de faire l'amour avec K «dans les chambres que Byron a occupées».

Il aurait pu avoir été victime d'«*une machination ennemie*», du fait de «*l'allusion à Hamidou*». Mais il se rend compte qu'en cherchant à analyser la «*suite des événements*», il «*obéit* encore à H. de Heutz.»

Il veut être fidèle à la révolution, mais son «*récit est interrompu, parce qu'il ne connaît pas le premier mot du prochain épisode*» dont il pressent «*les secousses intenables*», où «*il faudra remplacer les luttes parlementaires par la guerre à mort*».

«*Le dernier chapitre*» du livre «*manque*», dont «*les pages s'écriront d'elles-mêmes à la mitraillette*».

«*Le point final*» sera «*de tuer H. de Heutz une fois pour toutes*», de «*sortir vainqueur de [son] intrigue*», d'aboutir à «*une apothéose*».

ANALYSE

(la pagination est celle de l'édition par Leméac en 1992)

Intérêt de l'action

«*Prochain épisode*» est une œuvre complexe qui demande au lecteur de l'effort, de la concentration. Le texte, véritable casse-tête, se dérobe à un enchaînement logique, déploie une incohérence voulue, qui est d'ailleurs représentée par le cryptogramme, que le «*délégué de pouvoir*» (p.47) espion s'efforce de décoder en vain, de même que le lecteur s'efforce de comprendre le roman. Définir la narration, c'est faire le démontage d'un jeu savant qui semble facile parce qu'il cache, dans la virtuosité de son exécution, les règles qui le commandent ; c'est aussi s'installer au cœur de l'entreprise, puisque l'informe, ici, érige l'incohérence en système.

On a pu constater dans le résumé précédent (où le «*je*» perpétuel est, pour plus de clarté, remplacé tantôt par les mots «*le prisonnier*», tantôt par les mots «*l'espion*») :

- Le découpage du texte en dix-huit chapitres (pages 9 - 19 - 29 - 37 - 45 - 57 - 67 - 71 - 75 - 89 - 99 - 111- 123 - 141 - 145 - 151 - 159 - 169).
- La division de ceux-ci en séquences, certains débuts (exemple, page 49, la scène prise sur le vif qu'est le dialogue avec la préposée à l'entrée de la salle où eut lieu la conférence de H. de Heutz) étant surprenants, les fins maintenant souvent le suspense).
- Le jeu subtil de la narration, qui alterne entre la cohérence et l'incohérence, est désordonnée, décousue, entrecoupée, dispersée, haletante.

Mais Hubert Aquin indiqua que son livre avait été «*construit comme un motif musical : il y a véritablement deux partitions, la partition froide, lucide, qui est le contrepoint de la partie affabulatrice*». On peut donc distinguer la partition québécoise et la partition suisse.

La partition québécoise est celle où, sur le plan du réel, s'exprime un militant indépendantiste québécois vaincu, désempêtré, malheureux, considéré comme un grand malade cérébral, et immobilisé dans une clinique psychiatrique où, depuis trois mois, il est dans l'attente de son procès. Il désire raconter les événements qui ont précédé sa détention. Ce fragment d'autobiographie est bien celle d'Hubert Aquin.

En effet, ce Québécois né en 1929 (qui avait donc bien «*trente-quatre ans*» au moment de la rédaction du roman [pages 23, 27]), qui passa son «*enfance dans une banquise*», puis des «*années d'hibernation à Paris*» (pages 25-26), avait toujours été en proie, à intervalles réguliers, au désenchantement, à la dépression, au spleen, avait même été plusieurs fois tenaillé par la tentation du suicide comme en témoignent l'aveu : «*Depuis l'âge de quinze ans, je n'ai pas cessé de vouloir un beau suicide [...] Me suicider partout et sans relâche, c'est là ma mission*» (page 25), et la liste de ses tentatives : soit excès de vitesse à ski ou en voiture, soit baignade dangereuse, soit perforation d'une artère, soit prise d'une drogue, du fait d'une déception amoureuse ou politique (page 25). Ce dont s'accusent l'espion et H. de Heutz est bien ce qu'Hubert Aquin pouvait se reprocher ; l'espion avoue :

«J'ai abandonné ma femme et mes deux enfants, il y a deux semaines... Je n'avais plus la force de continuer à vivre : j'ai perdu la raison... En fait, j'étais acculé au désastre, couvert de dettes et je n'étais plus capable de rien entreprendre, plus capable de rentrer chez moi. J'ai été pris de panique : je suis parti, j'ai fui comme un lâche... Avec le pistolet, je voulais réussir un hold-up, rafler quelques milliers de francs suisses. Je suis entré dans plusieurs banques en serrant mon arme sous mon bras, mais je n'ai jamais été capable de m'en servir. J'ai eu peur. Hier soir, je marchais dans Genève - je ne me souviens plus où d'ailleurs - ; je cherchais un endroit désert... pour me suicider !» (page 61), seuls les éléments suisses faisant déraper la confession vers la fiction ; H. de Heutz déclare : «J'ai hâte de revoir mes enfants, vous ne pouvez pas savoir. Je ne sais même pas comment ma femme se débrouille pour trouver de l'argent. Quand je suis parti de Liège, j'avais des dettes, une foule de dettes dont elle n'était pas au courant [...] Mes deux petits, je me demande maintenant si je les reverrai jamais.» (page 83), seul l'élément belge faisant cette fois déraper la confession vers la fiction. Et ce réquisitoire est encore répété plus loin quand est mentionnée «cette histoire de dépression nerveuse : deux enfants, femme abandonnée, fuite, mes ambitions lamentables de vols de banque et ma résolution finale d'utiliser mon Colt spécial à bon escient en me flambant la cervelle.» (page 103). À Montréal, Hubert Aquin avait adhéré à un mouvement indépendantiste, avait commis un vol d'armes, avait été arrêté, mis en prison puis dans un institut où il avait subi «une expertise psychiatrique avant d'être envoyé à son procès» (page 17). Pourtant, il ne voulut pas raconter ses aventures en détail car son livre n'aurait été qu'une simple chronique plus ou moins banale. En artiste consommé, il transposa les faits en une matière romanesque vivante, voulant donner une signification à la période creuse de sa réclusion en écrivant un roman.

En effet, «pour tromper le temps qu'il perd» (page 72), peupler l'ennui de son séjour en résidence psychiatrique, même s'il se demande : «de quelle façon dois-je m'y prendre?» (page 9), le narrateur va, de toutes pièces, «fabriquer une histoire sans queue ni tête» (page 10), qui se déroule «comme au cinéma», en suivant un «scénario» (page 99). Mais, de ces espions, il ignore «ce qu'il adviendra» (page 96), son roman étant une invention tout à fait aléatoire, car il reconnaît : «Je n'ai pas le pouvoir de reconstituer la logique causale de la suite d'événements» (page 171) qui arrivent à ce personnage qui serait lui-même.

En fait, il s'impose la catharsis de l'écriture, car il écrit, non pas, contrairement à ce qu'il déclare au premier chapitre, pour s'amuser ou se distraire, mais parce qu'il «pourri[t] entre quatre murs» (page 189). Au fur et à mesure du déroulement de ce pénible exorcisme sans cesse repris malgré les constantes interruptions, l'acuité du regard, qui examine froidement son moi, démystifie dans le présent de l'incarcération l'enthousiasme aveuglant d'hier, découvre, sous l'effet de son affaissement, les illusions, les hallucinations grisantes qui ont masqué l'impuissance de celui qui se croyait révolutionnaire. Se livrant à une plongée en soi, exécutant pendant trois mois une «danse de possession à l'intérieur d'un cercle prédit» (page 48), il constate que l'histoire de sa vie, éparsillée dans l'espace et dans le temps de récits différents, s'articule en deux mouvements : c'est une «oscillation binaire entre l'hypostase et l'agression» (page 93), autrement dit entre la réflexion présente et l'action passée.

La partition québécoise rapporte un échec. Mais un sursaut est permis, une nouvelle chance est offerte.

En effet, la partition suisse, la «partie affabulatrice», est celle, sur le plan de la fiction, d'un roman d'espionnage, ce qui répondait à un désir qu'Hubert Aquin exprima dans «*Écrivain faute d'être banquier*» : «Il s'agissait pour moi de savoir comment écrire un roman d'action, d'espionnage plus précisément.» Il s'est donc imaginé en militant indépendantiste québécois, qui, devenu un espion, entend réaliser en Suisse la mission de neutraliser un agent qui est au service du fédéralisme canadien. Cet antagonisme était nécessaire pour attiser le feu de la révolte et de la compétition.

C'est, pour d'évidentes raisons commerciales, que l'accent fut mis sur ce roman dans le texte figurant dans la quatrième de couverture de l'édition originale, véritable «prière d'insérer» à l'usage du consommateur dont Hubert Aquin fut, selon l'usage, certainement l'auteur : «*Prochain épisode* n'est pas un roman à venir, ni l'annonce de son double futur. Il s'agit bel et bien d'un roman composé d'imaginaire et de réel, succession imprévisible de poursuites et de feintes, succession aussi

d'émotions, de dépaysements brusques et de coups de feu. Ce livre, fruit de l'immobilité, raconte une histoire qui se déroule trop vite, vertigineusement et qui, en quelque sorte, file à l'anglaise. Ce roman ne s'arrête pas, il court au devant, sans répit, comme un personnage qu'on poursuit. L'univers de "Prochain épisode" en est un de mobilité incessante ; tout se déplace continuellement, tout fuit comme sur une piste de course. Voilà un roman d'action.»

Mais, dans le texte même, ce roman est présenté comme «écrit sans système» (page 25), comme étant un «récit décomposé» (page 47), savamment «défait» (page 92), qui comporte nombre d'interruptions et de reprises :

- «Rien n'avance, sinon ma main hypocrite sur le papier» (page 119).
- Page 149 se signale une longue interruption, la reprise n'ayant lieu que page 165.
- «Je voudrais trouver le mot qui me manque pour tirer sur H. de Heutz» (page 165).

Comme on voit le prisonnier en train d'écrire, on assiste donc à un «work in progress», l'action alternant d'ailleurs avec de longues réflexions, comme celles consacrées aux questions de l'originalité de la création.

Hubert Aquin plaça l'action en Suisse parce que, du fait de son admiration pour l'écrivain suisse francophone Charles-Ferdinand Ramuz, il avait déjà séjourné dans ce pays qui, de plus, étant selon Jean-Éthier Blais, «le plexus de l'Europe», étant le siège de nombreuses institutions internationales, fut toujours un «nid d'espions», et qui, enfin, présente une structure fédérale analogue à celle du Canada.

Hubert Aquin se plia quelque peu aux poncifs du genre qu'est le roman d'espionnage («qui comporte un grand nombre de règles et de lois non écrites» [page 9]), donna à ses personnages les comportements usuels des espions, étant même prêt à «l'addition de quelques espionnes désirables», à adopter «la facture algébrique du fil de l'intrigue» (page 11). Il voulut se conformer à «la logique de [leur] métier [...] le contre-déguisement...» (page 115), respecter «la logique interne de telle modalité» (page 100).

Un poncif du roman d'espionnage est les poursuites effrénées à bord de voitures de sport, et Hubert Aquin, lui-même amateur de course automobile, se plut à développer cet aspect. Ainsi :

- Le banquier von Ryndt conduit une «Mercedes 300 SL» (pages 19, 38, 42), et est défini comme «l'homme aux trois cents chevaux-vapeur» (page 42).
- L'espion québécois n'a qu'une «Volvo» (page 45), mais il «presse [sic] l'accélérateur à fond» (page 75). Et il se vante assez puérilement de ses exploits automobiles : «j'étais en pleine forme pour escalader d'une seule traite le mur assombri des Mosses [col routier des Préalpes vaudoises culminant à 1 445 mètres d'altitude] avec un entrain et une précision qui m'auraient qualifié d'emblée pour le Rallye des Alpes [ou Coupe des Alpes, rallye automobile long de 3 000 à 4 000 km, traversant les Alpes de la France à l'Allemagne, par l'Italie, la Suisse, l'ex-Yougoslavie et l'Autriche, créé dans les années 1920, mais qui ne fut couru de façon régulière qu'à partir de 1946, et disparut en 1971]. Une fois rendu au plus haut du col, je ne me suis pas accordé une seconde de répit : j'ai poussé le moteur à fond sur la seule droite du parcours, au bout de laquelle j'ai donné du frein avant de démultiplier pour aborder le premier d'une longue série de virages. De parabole en ellipse et en double "S", j'ai dégradé [...] En dix-neuf minutes et douze secondes, chronométrage officieux mais vrai, j'ai parcouru la distance [...] J'étais fier de ma performance de schuss et de la tenue de route de ma Volvo.» (pages 48-49).
- H. de Heutz conduit une «Opel bleue» «voiture plus convenable pour un universitaire» (page 48) car ce n'est qu'«une petite sedan» [berline] (page 65).
- L'ami de H. de Heutz, qui prend l'espion québécois en filature, «varie sans cesse sa position sur la route, son angle de surveillance et la distance qui [les] séparent. Il a sans doute pris la liberté, à un moment donné, de passer à un cheveu de l'Opel et de [le] regarder dans le blanc des yeux comme si de rien n'était. [...] il doublait presque [l'espion] en [le] frôlant [...] l'autre était tout près de moi sur la route, roulant dans mon sillage ou [lui] dans le sien, [le] doublant sur la gauche et sur la droite,

tenant une grande avance sur [lui] (tout en gardant [son] reflet dans son rétroviseur) ou [le] laissant le dépasser fougueusement sans jamais [le] perdre de vue.» (pages 101-102).

Il va de soi que les personnages fréquentent les hôtels luxueux de la Suisse : «*Lausanne-Palace*» (page 19), «*Hôtel d'Angleterre*» (pages 34, 71, 141, 149, 166).

Surtout, l'espion québécois appartient à «une organisation» de patriotes (page 42), relève d'un «*Bureau*», a un chef, «*M*» (qui est le nom de code du patron de James Bond, l'agent du M.I. 5 inventé par Ian Fleming, écrivain dont Hubert Aquin était amateur), une «*couverture*» de «*correspondant de la Canadian Press en Suisse*» (page 51), un ou des «*contacts*», dont K, la femme qu'il aime, et, présence tout à fait incongrue, Hamidou Diop, «*un agent secret wolof*» (page 10), à la «*loquacité débordante*» et à la «*négritude sportive*» (page 19), «*envoyé spécial (mais faux) de la République du Sénégal*» (page 10), dont il semble à l'espion québécois qu'il «*joue double*» (page 19), mais qui, finalement, n'aura pas vraiment de rôle dans l'action, et apparaît donc comme une fantaisie tout à fait gratuite.

Comme souvent dans les romans d'espionnage, la mission de l'espion québécois est définie par un énigmatique «cryptogramme monophrasé» (pages 21, 63) qui «*doit être chiffré avec la grille de Villerègle* (pure fantaisie ou confusion avec Blaise de Vigenère, auteur d'un «*Traité des manières secrètes d'écrire*» [1587]?) et *un contre-chiffre*» (page 135), «*chiffre*» (code secret, page 131) qui pourrait être aussi l'ex-libris d'un livre trouvé plus tard (pages 130-131).

Mais ce cryptogramme ne sert en fait à rien puisque, plus loin, K fait à l'espion des «*révélations compliquées*» (page 39), lui donne la mission d'éliminer un agent qui connaît les «*fonds secrets*» de l'organisation, qui «*travaille contre*» elle, qui entretient des relations avec ses «*fondés de pouvoir de Montréal et d'Ottawa*» (page 80), qui collabore avec la «*R.C.M.P.*» (la «*Royal Canadian Mounted Police*», la «*Gendarmerie du Canada*», la police fédérale [page 135]) et «*sa grande sœur la C.I.A.*», la «*Central Intelligence Agency*» des États-Unis (page 81), qui a des «*activités bancaires secrètes en Suisse*» (page 135). Et la mission doit être effectuée «*dans les vingt-quatre heures*» (page 41).

Cependant, se pose d'abord le problème de l'identité de l'agent :

- Est-il von Ryndt, «*un banquier, président de la Banque Commerciale Saharienne*», qui «*siège au conseil d'administration de l'Union des Banques Suisses*» (page 41), association qui est liée aux «*Services Secrets de Berne*» (capitale de la Suisse, siège du gouvernement fédéral), qui est un «*lobby fédéral*» ; il serait «*l'émissaire d'un certain Gaudy en Europe*», personnage dont rien d'autre n'est dit (page 41)?
- Mais von Ryndt s'est «*transmué*» en un Belge, «*le célèbre professeur H. de Heutz*» (page 49), un «*spécialiste accrédité*» (page 51) des rapports de César avec les Helvètes, un «*hagiographe de Scipion l'Africain*» (page 108), qui va donner une conférence à Genève, où l'espion le manque de peu, qu'il surveille cependant à «*la terrasse du Café du Globe*» (page 50), où il entend une discussion où il est question de l'impuissance de Balzac, de l'avis de Simenon sur cette question, ce qui est superfétatoire, mais ne fait que prolonger le suspense.
- Enfin, l'agent ennemi pourrait être François-Marc de Saugy.

* * *

Le roman d'espionnage semble d'abord ne devoir pas manquer d'action, l'espion québécois étant évidemment doté d'une «*duplicité subtile*» (page 19), étant «*armé de son Colt 38 automatique*» (page 46). Mais, jeté dans cette aventure par K, il n'a pas du tout d'expérience et d'efficacité ; d'ailleurs, comme pour se renseigner, il achète, dans une librairie de Genève, «*“Notre agent à La Havane” de Greene*» (page 113). Et il se trouve opposé à d'autres espions aux manœuvres expertes, qui peuvent même suivre «*un protocole un peu baroque*» (page 101).

L'action est déroulée avec un certain souci de maintenir le suspense. Ainsi, à une fin de chapitre, le héros (?), en dépit de sa «*duplicité subtile*», «*reçoit un coup sec dans les reins et un autre, plus dur encore, d'aplomb sur la nuque*» (page 55). H. de Heutz, l'ayant capturé, l'interroge (page 57), en laissant «*pointer la crosse de son 45 hors de sa veste*» (page 60). Mais, plus loin, soudainement, sans véritable justification de ce sursaut d'énergie, le Québécois «*frappe de toute sa force un coup sec sur la tempe*» (page 64) de son ennemi, s'empare de son revolver, l'enferme dans le coffre de

l'Opel, se met au volant, veut «en finir avec H. de Heutz et toute cette histoire» (page 75), «sort l'arme» (page 76). Toutefois, pendant un moment, l'incertitude causée par le développement anticipé d'un événement inachevé est créée parce qu'«aucun bruit ne parvient de l'intérieur du coffre» (page 77). Celui-ci est tout de même ouvert, et H. de Heutz, «bel et bien vivant» sert à l'espion une histoire attendrissante, dont il est dit que c'est «la même salade qu'[il lui a] racontée [le] matin» (page 83). Plus loin, le Québécois pourrait de nouveau «faire feu sur [son ennemi] pour rompre enfin la relation inquiétante qui s'est établie entre» eux, mais «une sorte de mystère [le] frappe d'une indécision sacrée» (page 88), et c'est encore à une autre fin de chapitre, ce qui maintient, là aussi, le suspense. Page 98, le même effet est obtenu dans une autre fin de chapitre où est rappelé le moment où l'espion était «face à H. de Heutz qui [le] tenait en joue».

Soudain, «tout se précipite avec une rapidité foudroyante» (page 104). Arrive une «femme blonde» (page 105) alors que le narrateur en était «venu à un cheveu de presser [sic] la gâchette [sic] et d'en finir avec H. de Heutz» (page 106). Mais, «avant de perdre sa direction dans ce courant précipité de possibles et d'impondérables, il se met à courir» (page 106) : au lieu de tuer H. de Heutz, il fuit, et ressent alors «un bien-être insensé» (page 107), se sent «exempté soudain de toute inquiétude au sujet de H. de Heutz» (page 108). Il contemple le paysage, et descend à Coppet où il prend un déjeuner, se remémore les événements des deux derniers jours, «goûte le pur plaisir de flâner doucement» dans la ville (page 111), entre dans une librairie où il demande «un ouvrage historique sur César et les Helvètes par un auteur qui se nomme de H. de Heutz» (page 112). Toujours aussi soudainement, l'idée d'un «plan d'action» lui vient, et il se fait conduire au château d'Échandens, reprenant «instantanément possession de toutes [ses] forces» (page 113), se retrouvant «à l'endroit même d'où [il s'était] enfui quelques heures plus tôt» (page 114). Curieusement, par ce qui semble une confusion que n'a pas évitée l'auteur, son personnage, qui est censé se trouver devant le château d'Échandens, prend l'Opel pour s'y rendre, pour attendre «H. de Heutz et son associée à la chevelure blonde» «dans leur redoute» (page 115). Mais il y est en proie à une «sainte frousse» (page 116), se dit : «Mon stratagème ressemblait singulièrement à la roulette russe» (page 117). Il est «privé de la certitude aveuglante qui pousse à l'action», coule «dans une asthénie oblitérante comme dans un lit moelleux» (page 117). De nouveau, il s'engourdit, «dérive dans le fluide hypnotique du temps mort» (page 117). Se promenant dans le château, il s'intéresse aux meubles (pages 123-124) ; il éprouve de l'admiration et de l'envie pour le propriétaire qu'il essaie de comprendre à travers ses possessions, goûte le calme de l'endroit, rêve les manœuvres à faire («Je fais feu sur H. de Heutz et je bondis dans l'auto» [page 125]), imagine ce que ses adversaires ont pu manigancer (page 126), mais sait qu'il sera toujours surpris, qu'il ne trouvera pas de traces de l'activité d'espion du propriétaire. Soudain, «faisant le guet dans le camp ennemi» (page 131), il est envahi par l'angoisse de s'être «constitué prisonnier de cet homme», même si c'est «pour mieux l'approcher et enfin le tuer» (page 132), il a «des sueurs», avoue : «Il me prend une envie folle d'éclater, de hurler aux loups et de donner des coups de pieds sur les murs» (page 136). Puis il ressent le besoin de violence, le besoin de rejoindre K, la rage d'un enfant qui veut un avenir mouvementé parce que, voué à la révolution, il est las de «ce musée obscur où il s'éternise, guerrier nu et désemparé» (page 139). Mais «la violence l'a brisé avant qu'il ait eu le temps de la répandre» (page 139). Et, de nouveau, il se sent défait avant d'avoir combattu son ennemi («j'oublie que je veux le tuer et je ne ressens plus la nécessité aveuglante de notre entreprise» [page 140]), se dit trahi par la révolution. Son projet ne résiste pas à l'attente : il aurait dû tuer H. de Heutz ; il reconstitue les dernières heures, se reproche ses erreurs, a le sentiment que son ennemi lui échappe.

«Le vrombissement sourd d'une auto» (page 146) devrait relancer l'action, mais rien ne se passe : l'espion québécois attend, prêt à tirer («je sors le 45» [page 147]), à profiter d'un «effet de surprise» (page 148). L'attente se prolonge ; quelqu'un entre dans le château, téléphone (page 148), donne un rendez-vous à une femme à l'Hôtel d'Angleterre (page 149). Mais l'espion y arrive trop tard (page 151) : elle est partie. Il a alors la certitude d'avoir perdu la femme aimée, regrette le plaisir partagé avec elle. Il imagine d'autres rencontres, puis pense que, désormais, il n'a plus de pays. H. de Heutz, qu'il aurait blessé à l'épaule (mais de quelle façon? il y a une ellipse à la page 155, dont le vide ne sera rempli que bien plus loin : «La fusillade intermittente qui s'est alors déroulée [...] J'ai la certitude d'avoir touché H. de Heutz au moins d'une balle ; mais je ne saurais affirmer que je l'ai tué. En vérité,

je suis même certain de ne pas l'avoir tué ; d'ailleurs j'ignore même dans quelle partie du corps je l'ai blessé, car je me suis lancé vers la porte du garage sans me retourner. C'est alors que j'ai entendu l'autre détonation. Il s'est probablement écroulé par terre quand il a été frappé et c'est dans cette position qu'il a désespérément tenté de m'atteindre. À moins qu'il ne soit accroupi derrière un meuble dans le seul but de se protéger et, par une nouvelle feinte, m'obliger à me découvrir? Chose certaine, j'ai franchi l'enceinte du château au volant de l'Opel bleue dans une finale enlevée et sans même protéger mes arrières. Après avoir raté tous mes effets, sauf ma fuite, je me suis retrouvé, au terme d'une course effrénée, devant la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre. J'ai compris alors que ce n'est pas H. de Heutz que j'avais manqué mais qu'en le manquant de peu, je venais de manquer mon rendez-vous et ma vie tout entière». Il ne cesse alors de penser à «*la femme blonde*» qui est peut-être K, mais qu'il n'a «*pas vue de face*» (page 169). Le commis à la réception lui a remis un message de «*Madame*», et il reconnaît l'écriture de K : la mission est annulée, et il doit revenir à Montréal (page 158). Téléphonant à son contact là-bas (page 159), il apprend la chute du réseau. N'a-t-il pas été trahi par K?

Il apparaît alors tout à fait étonnant qu'à l'avant-dernier chapitre l'espion québécois vienne se jeter dans la gueule du loup pour, à Montréal, se voir donner un rendez-vous à «*l'église Notre-Dame*» (page 160), y être arrêté (page 163), de là, être emprisonné, se retrouver dans l'Institut psychiatrique, être en proie à la névrose, avec le sentiment du gâchis, de la défaite, qui est celle de tout le peuple québécois, le regret d'une action révolutionnaire qui lui aurait permis de faire l'amour avec K, se rendre compte que, depuis le début victime d'*«une machination ennemie»* (page 170) de H. de Heutz, il continue à lui obéir ; se rendre compte surtout que K appartiendrait à un autre réseau dont «*le patron*» est Pierre (pages 39, 170).

Si Hubert Aquin donna à l'action une certaine théâtralité, l'espion parlant de son «*rituel de parades et de mises en scène*» (page 18), avouant : «*J'avais le trac. Avant d'entrer en scène*» (page 116), «*la scène où [il] doit apparaître*» (page 118), où il doit suivre «*le rituel sacré de [sa] mise en scène [jusqu'à] une finale enlevée*» (page 166), il se montra cependant plus soucieux de réalisme que la plupart des habituels auteurs de romans d'espionnage, s'inquiétant de ce que son personnage n'a «*pratiquement pas dormi depuis vingt-quatre heures*» (page 103), lui faisant «*prendre un bon déjeuner*» (page 108), lui faisant reconnaître qu'il est en proie à une «*sainte frousse*» (page 116), le montrant, en dépit de sa «*duplicité subtile*» (page 19), ratant sa filature, pris au piège, incapable de répondre du tac au tac, se demandant «*Comment démasquer un ennemi quand, par un paradoxe aberrant, on l'a éliminé d'une façon incontestable et qu'il n'existe pas?*» (page 101) ; incapable, surtout, de tuer, ne parvenant, avant de fuir lamentablement, qu'à blesser le mystérieux adversaire qu'il a poursuivi et qu'il n'a jamais pu identifier, puisque la seule personne qui pouvait le faire, après l'échec ou la réussite de sa mission, c'était K, qui ne l'a pas attendu. Finalement, faille après faille, devant l'échec de son entreprise, l'espion ne peut plus se mentir, doit avouer qu'il est incapable d'inventer une histoire différente de la sienne. Ce prétendu roman d'espionnage se moque donc des romans d'espionnage.

On se rend bientôt compte que le contrat de vraisemblance et les conventions propres au roman d'espionnage sont rompus, qu'au lieu de tendre vers la transparence et la résolution de l'énigme, l'aventure ne cesse de s'opacifier, que l'espion met en doute chacune des informations qu'il révèle, que, comme il n'arrive jamais vraiment à agir, il se livre surtout à une autocritique.

L'ordre de la présentation est donc alors établi : l'agent révolutionnaire qui se démenait en Suisse vient se superposer au militant qui n'a pas quitté le Québec. Nous saisissons le subterfuge dont nous avons été victimes pendant les seize premiers chapitres : ce qui avait été donné comme réel par le narrateur-romancier au moment où il se faisait écrivain était fictif. Mais il fallait qu'Hubert Aquin procède à cette entourloupette pour que la partition suisse, côté dynamique du livre, vienne se greffer à la partition québécoise, son côté statique, l'histoire d'espionnage se prétendant antérieure à l'emprisonnement. Ainsi, le texte est un bel exemple de cet enchâssement que Tzvetan Todorov définit comme «l'inclusion d'une histoire à l'intérieur d'une autre».

Les deux partitions montrent des échecs par rapport auxquels est tout de même ménagé, ce «*roman métissé*» restant «*inachevé*» (page 90), «*une fin logique [manquant] toujours à ce livre*» (page 164), «*une fin logique*» étant cherchée sans être trouvée («*Je brûle d'en finir et d'apposer un point final à mon passé indéfini*» [page 167]). Et c'est assez artificiellement qu'est imaginée une poursuite de l'action révolutionnaire dans un «prochain épisode» (d'où le titre du livre qui le projette dans l'avenir) : «*Je sortirai vainqueur de mon intrigue [...] pour [...] clore mon récit par une apothéose.*» (page 173) qui, en fait, n'est pas tant politique que sexuelle : «*Tout finira dans la splendeur secrète de ton ventre peuplé d'Alpes muqueuses et de neiges éternelles.*» (pages 173-174).

Finalement, sous l'aspect de l'incohérence formelle, sous la confusion entre les deux plans («*Les coordonnées de l'intrigue se sont emmêlées.*» [page 142]), entre les deux temps, se dissimule une cohérence vigoureuse. Les deux partitions, dont le rythme n'est pas le même, s'articulent dans un désordre savant, et, en fait, «*Prochain épisode*» répond à une logique causale.

Si Hubert Aquin avait donné une relation détaillée et ordonnée, il n'aurait produit qu'une simple chronique plutôt banale. En artiste consommé, il transposa les divers faits en une matière romanesque vivante, ménagea le dévoilement progressif d'une énigme qui comprend sa propre genèse.

* * *

Au fil de la lecture, on est presque constamment bousculé par le temps, qui est sujet à des désarticulations imprévisibles. Il y a de nombreux retours en arrière ou analepses, et quelques projections ou prolepses. On découvre d'incessantes descentes dans le passé et remontées dans le présent, des oscillations entre le réel et l'onirique, des zigzags ou des ellipses entre les deux textes. On peut relever ces exemples d'étonnantes fusions des lieux et des temps, par lesquelles s'entremêlent, se confondent et se superposent symboliquement les dates du 24 juin, du 26 juillet et du 4 août, tout comme les années 1792, 1816 ou 1960 qui s'insèrent audacieusement dans une action accomplie en 1964 ; fusions par lesquelles nous passons sans avertissement d'un épisode du récit fictif à un moment de crise et de cafard du prisonnier qui se lamente sur son propre sort :

- Le narrateur se souvient d'une journée où lui et K ont «*entremêlé [leurs] deux vies dans un fleuve d'inspiration qui coule encore en [lui] cet après-midi entre les plages désertées du lac Léman*» (page 12).
- Le narrateur-espion mêle sa «*dépression à la dépression alanguie du Rhône cimbrique, [son] emprisonnement à l'élargissement de ses rives*» (page 13).
- À l'Hôtel d'Angleterre, se trouve «*la chambre où Byron a pleuré dans les stances à Bonnivard et moi dans la chevelure dorée de la femme que j'aime.*» (page 33).
- Il déclare : «*Le patriote Bonnivard [Suisse francophone qui, au XIXe siècle, lutta contre la domination des Suisses allemands] attend toujours la guerre révolutionnaire que j'ai fomentée sans poésie*» (page 34).
- Au souvenir du bonheur connu à Genève avec K, le narrateur mêle «*la place de la Riponne, et l'aube révolutionnaire qui a bouleversé le ciel, la chaîne tout entière des Alpes, visibles et invisibles, et nos corps réunis en 1816*» (page 38), obligeant le lecteur à effectuer avec lui le même saut dans le temps en associant la nuit d'amour des années soixante à la nuit vécue par le poète Byron en 1816, dans le même hôtel d'Angleterre où il se trouve.
- Le narrateur affirme : «*Je frapperai le creux de la vallée et la nappe fondamentale de ma double vie*» (page 46).
- Dans la phrase : «*Le ruban d'asphalte qui se faufile entre les Mosses et le Tornetaz me ramène ici, près du pont de Cartierville, non loin de la prison de Montréal, à moins d'un quart d'heure en auto de mon domicile légal et de ma vie privée. Toutes les courbes que j'enlace passionnément et les vallées que j'escorte me conduisent implacablement dans cet enclos irrespirable peuplé de fantômes.*» (pages 46-47) on passe de la Suisse à l'Institut psychiatrique de Montréal.
- Le prisonnier se plaint : «*Chaque fois que je prends mon élan dans mon récit décomposé, je perds aussitôt la raison de le continuer et ne puis m'empêcher de considérer la futilité de ma course écrite*

dans l'ombre des Mosses et du Tornetaz quand je songe que je suis emprisonné dans une cage irréfutable.» (page 47). Nous sommes écartelés entre l'aventure d'espionnage un moment suspendue et les réactions du prisonnier.

- L'espion ne réussissait «*pas à articuler un raisonnement précis*» et, dit le prisonnier, «*En ce moment même, je n'arrive pas à souffler à mon double les quelques phrases d'occasion qui le sortiraient du pétrin.*» (page 58).

- Le prisonnier se compare à l'espion s'apprêtant à tuer son ennemi : «*Autant je suis accablé en ce moment, autant je me sentais libre alors de façon extravagante*» (page 68).

- Alors que l'espion et K sont «*en haute altitude*», le prisonnier regrette «*de ne plus être suspendu dans le vide majestueux*», «*glissant dans les densités variables de [sa] défaite*» (page 69).

- Tandis que revient le souvenir du séjour à Leysin, à «*mille huit cent mètres [...] bien au-delà de la surface du lac Léman*», le prisonnier s'y sent descendre «*asphyxié dans un vaisseau d'obsidienne*» (page 69).

- Du «*périscope*» de son «*submersible*», c'est-à-dire de sa chambre de l'Institut, en 1965, le prisonnier ne voit «*plus le profil de Cuba qui sombre au-dessus de [lui], ni la dentelure orgueilleuse du Grand Combin [sommet des Alpes suisses, situé dans le Valais], ni la silhouette rêveuse de Byron, ni celle de [son] amour qui [l'] attend ce soir à six heures et demie à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre.*» (page 71).

- L'espion veut échapper à son «*état d'âme*» en se «*cachant dans ce bois voisin du château de Coppet et dans le texte qui [le] ramène en Suisse*» (page 76).

- Alors que l'espion se demande s'il arrivera à temps à l'Hôtel d'Angleterre, à la phrase suivante, c'est chez le prisonnier que s'infiltre «*le vague à l'âme*» (page 96).

- Page 97, est-ce l'espion ou le prisonnier qui avoue : «*Je ne sais où reprendre*»?

- Alors qu'en Suisse, l'espion se remémore les événements des deux derniers jours qu'il vient de vivre, le prisonnier est subjugué «*en ce moment même*» où il s'«*abandonne à la course effusive des mots.*» (page 110).

- Le prisonnier unit les actes d'amour et d'écriture dans : «*Nil incertain qui cherche sa bouche, ce courant d'impulsion m'écrit sur le sable le long des pages qui me séparent encore du delta funèbre*» (page 119).

- Alors que l'espion décide, en Suisse, «*de mettre fin à l'ataraxie*», à l'Institut, le prisonnier remet «*en mouvement*» son «*récit*» (page 120).

- À la page 136, le personnage ressent une «*envie folle*» de «*donner des coups de pieds sur les murs lambrissés*», donc dans le château de H. de Heutz ; mais il ressent en même temps «*une angoisse intolérable*», se plaignant : «*le temps qui me sépare de ma sentence m'épuise*», ceci étant donc ressenti à l'Institut.

- Hubert Aquin fond l'amour de la femme et l'amour du pays : «*Nous avons roulé en un seul baiser, d'un bout à l'autre de notre lit enneigé*» (page 143).

- Pour l'espion, «*Sous l'eau assombrie du lac, [son] proche orient coule vers la prison de Montréal*» (page 151).

- Tandis qu'à Lausanne, l'espion regrette K, le prisonnier «*se sent menacé dans cette chambre funèbre où [il est] emprisonné par la nausée et la terreur*» (page 153).

Virtuose du temps chronologique, Hubert Aquin traite avec autant de maîtrise le temps psychologique.

* * *

Le texte de «*Prochain épisode*» est presque constamment celui du narrateur prisonnier et de son alter ego, l'espion. N'interviennent guère que quelques paroles prononcées avec ou par d'autres personnages : surtout H. de Heutz (pages 57-59, 61-63, 64, 79-86, 149 [propos qui sont quelque peu repris page 165]), K aussi (pages 39, 40, 41, 42), l'employée de la Société d'Histoire Romande (pages 49-50), le libraire (page 113), le chauffeur de taxi (page 113), «*le commis à la réception*» (pages 157-158). La rareté de ces dernières intrusions fait qu'elles provoquent de l'étonnement, et la plupart sont si courtes et si banales qu'on se demande si elles sont vraiment utiles. Est sans aucun doute inutile la conversation entendue à Genève où il est question de l'impuissance sexuelle de Balzac (pages 51-

52). Ces baisses de tension détonnent dans un texte qui est presque constamment intense, tragique et lyrique.

* * *

En conclusion, il faut reconnaître en "*Prochain épisode*", du fait de l'anarchie de la technique romanesque, de son caractère de roman du double «je», de «roman dans le roman», de roman déconstruit, donc d'anti-roman dont le véritable sujet est l'écriture elle-même, est un livre tout à fait moderne, un ouvrage de rupture, en déséquilibre formel, donc ouvert à une nouvelle définition de l'œuvre d'art.

Intérêt littéraire

Dans "*Écrivain faute d'être banquier*", Hubert Aquin indiqua : «*Même s'il ["Prochain épisode"] a été écrit dans des circonstances particulières, j'ai été plus préoccupé par la forme que par le contenu, puisque le même contenu aurait pu trouver une autre forme.*»

Il y fit découvrir sa volonté d'une langue éblouissante, d'une grande virtuosité du style.

* * *

La langue

Elle est très riche, Hubert Aquin cultivant la profusion verbale (son personnage se reproche sa «prose cumulative» [page 15]), la multiplicité des niveaux, allant de la sobriété factuelle à un raffinement poussé jusqu'à la sophistication.

L'aspect roman d'espionnage surtout lui permit l'emploi de mots et d'expressions familiers, sinon argotiques :

- «*baratin*» (page 86) : «propos mensonger» ;
- «*boniment*» (page 82) : «propos mensonger» ;
- «*camoufler*» (page 102) : «cacher», «dissimuler» ;
- «*comme si de rien n'était*» (page 102) : «comme s'il n'y avait aucun problème» ;
- se conduire «*comme un grand*» (page 116) : «comme une grande personne» ;
- «*court-circuité*» (page 160) : «pris de vitesse» ;
- «*crâner*» (page 61) : «fanfaronner» ;
- «*culot*» (page 83) : «audace» ;
- «*dadais*» (page 10) : «nigaud», «jeune homme gauche» ;
- «*se débrouiller*» (page 83) : «se tirer d'affaire par ses propres moyens» ;
- «*décamper*» (page 68) : «s'enfuir», «partir en toute hâte» ;
- «*déconfiture*» (page 59) : «échec», «déroute», «défaite piteuse» ;
- «*défoncer une porte grande ouverte*» (page 99) : «faire un effort pour vaincre un obstacle qui n'existe pas, ou qui a déjà été vaincu, pour réaliser ce qui est déjà accompli» ;
- «*déguerpir*» (page 102) : «s'enfuir», «partir en toute hâte» ;
- «*descendre*» (page 79) : «tuer» ;
- «*dévergondage*» (page 91) : «libertinage effronté, scandaleux» ;
- «*entrer dans la danse*» (page 10) : «intervenir», «se joindre à une action» ;
- «*estourbir*» (page 113) : «tuer»
- «*se faire avoir*» (page 103) : «être berné» ;
- «*se flamber la cervelle*» (page 103) : «se tuer d'une balle dans la tête» ;
- «*forcer la note*» (page 10) : «exagérer» ;
- «*une foule de...*» (page 83) : «un grand nombre» ;
- «*gober*» (page 82) : «croire de façon naïve» ;
- «*histoire à dormir debout*» (page 82) : «incroyable», «invraisemblable», «absurde» ;
- «*jouer sur marge*» (page 77) : «profiter, pour investir financièrement, de l'annonce d'un gain virtuel dans un placement précédent» ;

- «*mettre dans les pattes*» (page 11) : «exposer à la domination» ;
- «*se payer la tête de quelqu'un*» (page 82) : «se moquer de lui» ;
- «*pétrin*» (pages 58, 63) : «situation difficile», «embarras», «guêpier», «bourbier» ;
- «*regarder dans le blanc des yeux*» (page 102) : «soutenir le regard, et, s'il s'agit d'un adversaire, lui montrer qu'on n'a pas peur de lui, le défier du regard» ;
- «*riposte éclair*» (page 58) : «réponse, contre-attaque rapide, instantanée» ;
- «*roman-feuilleton*» (page 84) : «histoire rocambolesque» ;
- «*roulette russe*» (page 117) : «jeu de hasard potentiellement létal consistant à mettre une cartouche dans le barillet d'un revolver, à tourner ce dernier de manière aléatoire, puis à pointer le revolver sur sa tempe avant d'actionner la détente ; si la chambre placée dans l'axe du canon contient une cartouche, elle sera alors percutée, et le joueur mourra ou sera blessé» ;
- «*sainte frousse*» (page 116) : «grande peur» ;
- «*salade*» (pages 60, 83) : «propos mensonger» ;
- «*le tour est joué*» (page 10) : «l'astuce a réussi», «la solution est trouvée», «la chose est faite» ;
- «*d'un bout à l'autre*» (page 103) : «complètement» ;
- «*venir à un cheveu de*» (page 106) : «être sur le point de» ;
- «*vous ne pouvez pas savoir*» (page 83) : sorte d'hypocoristique ;
- etc..

Le roman d'espionnage nécessita un recours au vocabulaire propre à cette activité :

- «*agent secret*» (page 10) : «individu qui se consacre à la collecte clandestine de renseignements, pour les livrer à un État ou à une organisation» ;
- «*chasse et contre-chasse*» (page 108) : «poursuite et contre-poursuite» ;
- «*contact*» (page 159) : «personne qui met en liaison un agent secret avec l'organisation dont il relève» ;
- «*couverture*» (pages 39, 152) : «identité et activité fictives qu'un agent secret utilise pour ne pas être remarqué» ;
- «*escouade anti-terroriste*» (page 160) : «désignation propre au Québec d'une subdivision de la police spécialisée dans la lutte contre le terrorisme» ;
- «*filature*» (pages 59, 101) : «surveillance des déplacements d'un individu» qui est «*filé*» (page 162) ;
- «*heure "H"*» (page 54) : «désignation renforçant l'importance de l'heure à laquelle une opération militaire doit commencer» ;
- «*holster*» (pages 46, 64) : «étui servant à transporter une arme à feu qu'on dissimule sous un vêtement, généralement sous l'aisselle» ; d'où : «*le plaisir indécent de marcher dans la foule des électeurs en serrant la crosse fraîche de l'arme automatique qu'on porte en écharpe*» (page 35) ;
- «*lobby*» (page 10) : «structure organisée pour représenter et défendre les intérêts d'un groupe donné» ;
- «*quadrillage*» (page 126) : «opération menée pour contrôler ou surveiller une zone géographique définie» ;
- «*réseau*» (page 170) : «organisation clandestine formée par des personnes obéissant aux mêmes directives» ;
- «*tables d'écoute*» (page 160) : «dispositif permettant d'intercepter les communications téléphoniques» ;
- etc..

Nommant des armes («*Colt 38 automatique*» [page 46], «45» [pages 60, 79, 147], «*Mauser*» [page 82]), utilisant des mots tels que «*chargeur*» (page 58), «*poste de tir*» (page 133), Hubert Aquin se livra même à de très précis exposés sur les techniques de combat :

- L'espion québécois faisant face à H. de Heutz raconte : «*Je déplaçai lentement mes pieds pour prendre la position de départ ; puis, dans cet interstice infinitésimal de l'hésitation, je fis un bond total sur sa droite et frappai de toute ma force un coup sec sur sa tempe, assez fort pour le déséquilibrer et interrompre le geste qu'il amorça pour dégainer son arme qu'il avait imprudemment remise dans le holster après avoir repris possession du papier bleu [le «cryptogramme】. Mon bras droit fit le trajet*

que le sien devait faire et j'empoignai de mes cinq doigts la crosse de son revolver. Je fis une parade qui mit un écran de distance entre lui et moi, et me permettait de faire feu.» (page 64) ;

- «Très doucement, je sors le 45 de sa gaine improvisée. Avec des gestes précis, je le place à la hauteur de ma poitrine, canon pointé vers la grappe de raisins en vieux bois. Je dégage le cran d'arrêt, et voilà, je n'ai plus qu'à attendre quelques secondes. Je n'essaierai nullement de rester caché pour tirer sur H. de Heutz, car ma position derrière la crédence n'offre pas assez de garanties d'efficacité. Je sortirai d'un bond hors de mon repli, et je profiterai de l'effet de surprise produit sur H. de Heutz pour stabiliser ma position d'attaque, équilibrer ma main armée par mon poing gauche tendu et rigoureusement parallèle au bras de lance. Somme toute, je dois me concentrer sur la mire du canon et ne penser qu'à ma cible, sans me préoccuper de parer un tir de riposte que H. de Heutz n'aura pas le temps d'ouvrir.» (pages 147-148 ; fallait-il répéter si souvent le nom de l'ennemi?).

Le roman d'espionnage nécessitant des poursuites en voitures, la description de la conduite automobile entraîne le déploiement d'un lexique spécial, en particulier dans ce passage : «... *j'ai mis mes phares à long fuseau [...] je me suis engagé à tombeau ouvert [...] au premier virage en épingle à cheveux* [«virage d'angle très grand et de rayon de courbure faible»], *j'ai eu clairement conscience que l'auto s'exaltait en dehors de l'axe [...] je me suis appliqué [...] à prendre chaque courbe à une vitesse radiale* [«composante de la vitesse d'un objet mesurée dans la direction de la ligne de visée»] *maximum et à réduire à un crissement plaintif mon adhérence au sol. À chaque virage, je faisais diminuer la marge infime qui me séparait d'une embardée, accumulant par ce procédé audacieux quelques secondes d'avance sur mon parcours. [...] Chaque virage me surprend en troisième* [troisième vitesse de la voiture] *alors que je devrais avoir déjà commencé à décompresser. [«inverser la pression du moteur pour ralentir la voiture»] [...] Cette route entrelacée qui fuit à toute allure sous la traction de mes phares [...] je l'aide à se rendre sans accrochage jusqu'au palier supérieur du col et je lui fais dévaler l'autre versant de la montagne à une vitesse échevelée, croyant peut-être que l'accroissement de sa vitesse finira par agir sur moi [...] j'ai poussé le moteur à fond sur la seule droite du parcours, au bout de laquelle j'ai donné du frein avant de démultiplier [en mécanique, «changer de rapport afin d'augmenter la force au détriment de la vitesse»] pour aborder le premier d'une longue série de virages. De parabole* [«ligne courbe dont chacun des points est situé à égale distance d'un point fixe et d'une droite fixe»] *en ellipse* [«courbe plane fermée dont chaque point est tel que la somme de ses distances à deux points fixes est constante»] *et en double "S", j'ai dégradé* [de l'anglais «to downgrade» : «rétrograder», «diminuer la vitesse»] [...] *En dix-neuf minutes et douze secondes, chronométrage officieux mais vrai, j'ai parcouru la distance [...] J'étais fier, à juste titre, de ma performance de schuss* [«à ski, descente directe en suivant la ligne de la plus grande pente»] *et de la tenue de route de ma Volvo. [...] j'ai "drivé" comme un déchaîné [...] j'ai décéléré.» (pages 46-49).*

On lit encore :

- «Mon colis* [le corps de H. de Heutz dans le coffre de la voiture] *ne réduisait pas ma vitesse de croisière* [la «vitesse de croisière» est «la vitesse moyenne la plus rentable sur un avion, une automobile» ; en fait, Hubert Aquin aurait dû se contenter d'écrire : «ne réduisait pas ma vitesse»] (page 67) ;
- «Je coupe le contact* [«dispositif permettant l'allumage d'un moteur»] (page 76) ;
- «grosse cylindrée»* (page 101) : la «cylindrée» est «le volume engendré par la course des pistons dans les cylindres d'un moteur à explosion» ;
- «clé modèle GM»* (page 114) : «GM» sont les initiales du nom de la compagnie américaine «General Motors» ;
- «révolutions internes»* (page 116) : «tours complets que fait une pièce autour d'un axe» ;
- «bobine Neiman»* (page 121) : dispositif antivol qui coupe le contact sur certaines voitures européennes ;
- «indicatif»* (page 38) : Hubert Aquin emploie ce mot pour désigner la plaque d'immatriculation.

Hubert Aquin révèle bien qu'il fut aussi un réalisateur de films quand il donne à son personnage un «*point de vue en contre-plongée à grand angulaire*» (page 125), c'est-à-dire de bas vers le haut, avec

un objectif à courte focale qui permet un cadrage large d'objets rapprochés dont on ne peut pas s'éloigner.

Sa langue est, le plus souvent, très recherchée, affectée même, car il montre un tel souci de virtuosité sémiologique que le livre est difficile d'accès, ardu à lire. La consultation d'un dictionnaire ne parvient pas toujours à élucider le sens de mots dont certains sont des archaïsmes, dont d'autres furent empruntés au vocabulaire de la philosophie :

- «*abîmé*» (dans «*abîmé dans une cellule*», page 32) : «plongé dans un abîme» (archaïsme) ;
- «*abracadabrant*» (page 160) : «invraisemblable» ;
- «*abrahame*» (dans «*la page abrahame*», page 167) : allusion à la fois au papier inventé par le physicien français Henri Abraham et aux plaines d'Abraham de Québec où la bataille de 1759 a marqué la fin de la Nouvelle-France ;
- «*absidiole*» (page 163) : «chapelle secondaire de petite dimension s'ouvrant sur l'abside, demi-cercle situé derrière le chœur d'une église» ;
- «à *cet escient*» (page 121) : «dans ce but» (emploi rare) ;
- «*adriatique*» (dans «*l'amnésie adriatique*», page 154) : ?
- «*africaniste*» (page 84) : «spécialiste des langues et des civilisations africaines» ;
- «*alluvion*» (page 89) : «dépôt de sédiments charriés par les eaux d'une rivière, d'un fleuve...» ;
- «*amazonique*» (page 24, dans «*la nuit amazonique du 4 août*») : «abondante comme le fleuve Amazone» ;
- «*amphibologique*» (dans «*révélations amphibologiques*», page 160) : «à double sens» ;
- «*anhistorique*» (dans «*institut anhistorique*», page 26) : «sans rapport, sans lien avec l'Histoire» ;
- «*anophèles*» (page 68) : «moustiques» ;
- «*antidialectique*» (dans «*événement antidialectique*» [page 23]) : «qui s'oppose à la logique» ;
- «*apocryphe*» (dans «*sacrement apocryphe*», page 74) : «dont l'authenticité n'est pas établie» ;
- «*apostasié*» (dans «*plaisir apostasié*», page 31) : «par lequel est commis une apostasie, un abandon de la foi», le libertinage étant condamné par l'Église catholique ;
- «*arche d'alliance*» (page 171) : «coffre oblong de bois recouvert d'or, qui, dans la Bible ("Exode", 25, 10-12), contient les tables de la Loi (les Dix Commandements) données par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï» ;
- «*arythmal*» (dans «*opérations arythmales*», page 23) : «au rythme irrégulier» ;
- «*asthénie*» (dans «*asthénie oblitérante*», page 117) : «affaiblissement de l'organisme» ;
- «*ataraxie*» (page 120) : «absence de troubles», «tranquillité de l'âme» ;
- «*atavique*» (page 89) : «héritaire» ;
- «*baliste*» (page 14) : «catapulte» ;
- «*bathyscaphe*» (page 33) : «sous-marin d'exploration abyssale» ;
- «*Beta-Chlor*» (page 25) : «hydrate de chloral» qui est un sédatif et hypnotique, plus connu sous le nom commercial de "Noctec"» ;
- «*blasphème*» (page 136) : au Québec, «juron à référence religieuse, "sacre"» ;
- «*borborygme*» (dans un «*affreux borborygme sénégalais*», page 63) : «bruit produit par le déplacement des gaz dans l'intestin ou dans l'estomac» ;
- «*brabançon*» (page 39) : «du Brabant», province francophone de la Belgique ;
- «*brumaire*» (page 64) : adjectif créé sur le nom du mois de brumaire dans le calendrier républicain français, mois allant du 22 octobre au 20 novembre, qui tira son nom «des brouillards et des brumes basses qui sont (...) la transudation de la nature d'octobre en novembre» ;
- «*cantharide*» (page 118) : «insecte qui sécrète la cantharidine, substance très toxique, vésicatoire, qui, provoquant des brûlures sur la peau, est très dangereuse pour les yeux, mais est aussi aphrodisiaque» ;
- «*cariatide*» (page 124) : «statue de femme souvent vêtue d'une longue tunique, soutenant un entablement sur sa tête, remplaçant ainsi une colonne, un pilier ou un pilastre» ;
- «*catalepsie*» (page 100) : «suspension complète du mouvement volontaire des muscles» ;
- «*catatonie*» (page 58) : «forme de schizophrénie caractérisée par des périodes de passivité et de négativisme alternant avec des excitations soudaines» ;

- «*chiffre*» (page 131) : «manière secrète d'écrire un message à transmettre, au moyen de caractères et de signes disposés selon une convention convenue au préalable» ;
- «*cimbrique*» (dans «*Rhône cimbrique*», page 13) : l'adjectif semble vouloir désigner le Rhône avant qu'il atteigne le lac Léman sans que soit justifiée l'allusion au peuple german des Cimbres ;
- «*cisalpin*» (page 22) : «en deçà des Alpes» (par rapport au reste de la Suisse) ;
- «*constellaire*» (dans «*système constellaire qui m'emprisonne sur un plan strictement littéraire*», page 22) : adjectif créé par Hubert Aquin par lequel il utilisa l'idée de constellation pour marquer sa soumission à la force de gravité qui unit planète et étoiles ;
- «*contre-grille*» (page 164) : «la grille supplémentaire» ;
- «*crédence*» (page 146) : «meuble ou partie de buffet où l'on range et expose la vaisselle, les plats précieux et les objets servant pendant le repas» ;
- «*crémaillère*» (page 49) : «chemin de fer où un engrenage de couronnes dentées de rayon très grand permet au train de s'élever sur une pente accentuée» ;
- «*cryptique*» (pages 32, 70) : «caché», «secret», «occulte» ;
- «*cryptogramme*» (page 21) : «énigme basée sur un message chiffré» ;
- «*dalmatique*» (page 127) : «tunique portée par les empereurs romains, ou par les évêques et les diacres» ;
- «*débauché*» (page 93 ; dans «*missile débauché*») : sens ancien : «dispersé», «détourné» ;
- «*décadence*» (page 20 ; dans «*ma décadence liquide*») : sens étymologique de «chute» ;
- «*déréalisant*» (page 94) : «qui provoque une perception modifiée et inhabituelle de la réalité extérieure» ;
- «*désidentifié*» (page 47) : «qui a perdu son identité» ;
- «*dialectique*» : le nom (page 24) désigne une «méthode de discussion, de raisonnement, de questionnement et d'interprétation» ; l'adjectif (page 58) signifie «qui est utile dans la discussion» ;
- «*eau-forte*» (page 31) : «gravure en creux sur une plaque métallique obtenue par un mordant chimique (un acide)» ;
- «*effusif*» (page 110) : «en éruption» ;
- «*empire*» (page 157 ; dans «*l'empire d'une belle hallucination*») : «puissance», «pouvoir» (archaïsme) ;
- «*ennoiement*» (page 68) : terme océanologique qui désigne le recouvrement d'une région continentale par la mer ;
- «*enquête préliminaire*» (page 163) : dans le système judiciaire canadien, «enquête tenue pour déterminer s'il y a matière à procès» ;
- «*entrelacs*» (pages 46, 130) : «ornement (pictural ou de bas relief ou de gravure) évoquant des cordes sans extrémités et enchevêtrées, en général symétriques ou se répétant le long d'une frise, avec des croisements visibles qui permettent de suivre chaque corde le long de son tracé.»
- «*épiphanie*» (celle d'une «*voyelle*», page 21 ; celles de H. de Heutz, page 134) : «apparition» ;
- «*équanile*» (page 26) : «égal» ;
- «*équanilate*» (page 25) ou «*méprobamate*» : «médicament favorisant le sommeil par soulagement de l'anxiété et de la tension» ;
- «*érogène*» (page 73, dans «*l'aire érogène de notre fête nationale*») : «susceptible de provoquer une excitation sexuelle» ;
- «*espace euclidien*» (page 133) : «qui est défini par la géométrie d'Euclide où les notions de droite, de plan, de longueur, d'aire, sont exposées, qui est intimement liée à la vision de l'espace physique ambiant au sens classique du terme» ;
- «*étiologie*» (page 87) : «ensemble des causes d'une maladie» ;
- «*exégète*» (page 54) : «commentateur» ;
- «*fauteuil à l'officier*» (page 125) ou «*bergère à l'officier*» : «fauteuil dont la forme des accoudoirs, rejetés vers l'arrière, permet commodément le port de l'épée» ;
- «*fluviaatile*» (pages 13, 34, 110) : «relatif aux fleuves», le mot s'appliquant à la Rivière des Prairies [prolongement de l'Outaouais qui coule entre Montréal et Laval] comme au lac Léman qui n'est qu'un élargissement du Rhône ;
- «*genèse*» (dans «*genèse impitoyable*», page 107) : «origine» ;

- «*gestuaire*» (page 22) : «gestuelle» ;
- «*Graal*» (page 92) : «coupe mythique dont se serait servi Jésus le soir de la Cène, et faisant l'objet d'une quête» ; de là «toute quête au but lointain et difficile à atteindre» ;
- «*hagiographe*» (page 108) : «qui raconte la vie d'un saint», donc avec bienveillance, sans sens critique, l'emploi du mot étant donc ironique ;
- «*hanséatique*» (page 159) : «qui a trait à la Hanse, confédération de plusieurs villes d'Allemagne et du Nord qui étaient unies pour le commerce» (mais à Anvers elle n'avait qu'un comptoir), le caractère septentrional expliquant l'indication de «*brumes*» ;
- «*hériaque*» (page 34) : «qui se produit peu avant le lever du soleil» ;
- «*Helvètes*» (page 13) : «peuple celte qui occupait autrefois la majeure partie de l'actuelle Suisse occidentale» ;
- «*hiéroglyphe*» (page 22) : «signe, caractère, difficile à déchiffrer» ;
- «*hypogique*» (page 37) : «qui se développe sous terre» ;
- «*hypostase*» (page 93) : sens étymologique : «qui se trouve en-dessous», d'où «état dépressif» ;
- «*iconoclaste*» (page 79) : «qui détruit les images saintes» ;
- «*immanence*» (page 48) : «nature profonde de l'être» ;
- «*incantatoire*» (page 103) : «qui invite à l'incantation, à l'emploi de paroles magiques en vue d'obtenir des effets surnaturels» ;
- «*inflationnel*» (page 33) : «qui augmente excessivement» ;
- «*involvé*» (page 59, dans «course *involvée*») : «course en Volvo», cette création d'Hubert Aquin exploitant le nom de la marque qui a été conçu à partir du latin «*volvere*» («rouler») mais aussi le latin «*involve*» qui veut dire «envelopper» et, au sens figuré, «s'engager», «s'impliquer» ;
- «*itération*» (page 73) : «répétition» ;
- «*Jérusalem seconde*» (page 92) : par rapport à Jérusalem, qui fut le but des Croisades, qui fut célébrée dans l'épopée du Tasse, «*Jérusalem délivrée*» (1581), un autre but lointain et difficile à atteindre ;
- «*jugulaire*» (page 25) : «une des veines apportant le sang désoxygéné de la tête vers le cœur via la veine cave supérieure» ;
- «*léonin*» (page 29 ; dans «*chevelure léonine*») : «relatif au lion» ;
- «*maquis*» (page 74) : «formation végétale impénétrable où se réfugiaient les bandits corses», puis «sous l'occupation allemande en France, en 1940-1944, lieu peu accessible où se regroupaient les résistants», enfin «refuge analogue qui auraient été choisi par les indépendantistes québécois dans les années 60» ;
- «*marqueterie*» (pages 57, 125) : «décor réalisé avec des placages découpés suivant un dessin et collés sur un support (meuble, boiserie, ou tableau)» ;
- «*médina*» (page 154) : «partie ancienne d'une ville du Maghreb, de l'Afrique musulmane» ;
- «*médium*» (page 100) : sens étymologique : «intermédiaire» ; on lit : «*J'étais devenu son médium* : *H. de Heutz m'avait plongé [...] en pleine catalepsie*» ; on s'attendrait donc à ce que celui-ci soit le médium, au sens habituel du mot ;
- «*métempsychèe*» (page 87) : «qui a connu une métemppsychose, une réincarnation» ;
- «*ministère*» (page 95) : «charge qu'on doit remplir», «emploi», «fonction» ;
- «*mithridatisé*» (dans «*meuble mithridatisé*», page 132) : «qui (à l'exemple du roi de Pont, dans l'Antiquité, Mithridate) a été immunisé par ingestion progressive d'un poison» ;
- «*monophrasé*» (page 21) : «qui tient en une seule phrase» ;
- «*morainique*» (page 107) : «propre aux moraines, amas de débris minéraux transportés par un glacier ou par une nappe de glace» ;
- «*motile*» (page 90) : «remplie de mots» ;
- «*nappe phréatique*» (page 72) : «masse d'eau contenue dans les fissures du sous-sol» ;
- «*nitrique*» (page 36 ; dans «*boisson nitrique*») : «qualifie les dérivés oxygénés de l'azote au degré d'oxydation +2 et +5» ;
- «*noématique*» (page 70) : «qui se rapporte au noème, l'acte de connaissance en tant que résultat» ;
- «*oblitérant*» (dans «*asthénie oblitérante*», page 117) : «qui efface peu à peu» ;
- «*obscurcation*» (pages 79, 140) : en astronomie, «obscurcissement résultant d'une éclipse» ;

- «*obsidienne*» (page 69) : «roche volcanique vitreuse et riche en silice» ;
- «*occlusif*» (page 33) : «qui enferme» ;
- «*occulte*» (page 128) : «caché» ;
- «*onirique*» (page 138) : «qui relève du rêve» ;
- «*ontologique*» (page 16, dans «*incohérence ontologique*») : «qui concerne l'être, le fait d'exister» ;
- «*s'ophélier*» (page 22) : verbe créé par Hubert Aquin par allusion à la noyade d'Ophélie dans «*Hamlet*» de Shakespeare ;
- «*orient*» (dans «*mon proche orient*», page 151) : «direction» (archaïsme) ;
- «*ourdi*» (dans «*plan démoniaque ourdi contre moi*», page 171) : «tramé», «machiné» ;
- «*ovulaire*» (page 68) : «relatif à l'ovule» ; mais le choix du mot semble surtout avoir répondu à la volonté d'une paronomase : «*la forme ovulaire de ma Volvo*» ;
- «*parahélique*» (page 58) : «qui cache le soleil» ;
- «*paso doble*» (page 19) : des mots espagnols «*paso*» («pas») et «*doble*» («double»), «musique à deux temps, et danse de salon espagnole d'origine mexicaine qui se danse en couple sur cette musique» ;
- «*pathogène*» (page 87) : «qui engendre la maladie» ;
- «*pèlerine*» (page 53) : «vêtement couvrant les épaules par dessus un manteau, très en vogue au XIXe siècle» ;
- «*périscope*» (page 71) : «appareil d'optique qui permet de voir par-dessus un obstacle, utilisé dans les sous-marins pour observer ce qui est au-dessus de la surface de l'eau» ;
- «*phases maniaco-spectrales*» (page 25) : «terme adopté quand on se donne une vision plus "nucléaire" de la dépression maniaco-dépressive» ;
- «*phonème*» (page 15) : «la plus petite unité qu'on puisse isoler par segmentation dans la chaîne parlée» ;
- «*plancher de points de Hongrie*» (page 128) : «plancher de frises courtes et coupées d'onglet à chaque bout, puis posées diagonalement et par travée» ;
- «*plasma*» (dans «*je coule ici dans un plasma de mots.*», page 164) : «partie liquide du sang», «état primaire de la matière» ;
- «*plénipotentiaire*» (page 68) : «qui peut tout» ;
- «*première communion*» (page 70) : «chez les catholiques, première fois où, généralement après deux ans de catéchisme, une personne baptisée reçoit et consomme du pain (souvent sous la forme d'une hostie) et éventuellement du vin consacrés au cours de la messe, et dans lesquels le Christ est censé être présent» ;
- «*preux*» (page 92) : «chevalier du Moyen Âge brave, courageux, vaillant, valeureux» ;
- «*redoute*» (page 115) : «ouvrage de fortification, complètement fermé et ne présentant pas d'angles rentrants» ;
- «*romaniste*» (page 51) : «linguiste ou philologue spécialisé dans l'étude des langues romanes» ;
- «*sahel*» (page 19) : «zone semi-désertique faisant la transition entre le climat désertique et le climat tropical humide» ;
- «*sarcophage*» (page 145) : «qui tient du sarcophage, du cercueil de pierre de l'Antiquité» ;
- «*saturnal*» (page 20) : «qui se rapporte aux saturnales, fêtes célébrées dans l'Antiquité romaine en l'honneur de Saturne, et qui étaient l'occasion de diverses réjouissances libertines» ;
- «*scripturaire*» (pages 25, 91) : «qui concerne l'écriture» ;
- «*seiche*» (page 89) : «oscillation de la surface d'un lac» ;
- «*sied*» (page 10 ; dans «*Hamidou Diop me sied*») : du verbe «*seoir*» : «me convient» (archaïsme) ;
- «*sourate*» (page 131) : «chapitre du "Coran"» ;
- «*spleen*» (pages 68, 71, 145) : «mélancolie», «ennui sans cause», «dégoût de la vie» ;
- «*stase*» (page 69) : «état de choses marqué par l'immobilité absolue, qu'on oppose au déroulement normal des processus».
- «*Stellazin*» (page 11) : nom commercial de la trifluopérazine, médicament prescrit pour calmer les symptômes de la schizophrénie ou de l'anxiété ;
- «*submersible*» (page 71) : «sous-marin» ;

- «*subpoena*» (page 170) : du latin signifiant «sous peine», le mot désigne, au Canada, «une citation à comparaître, habituellement délivrée par huissier» ;
- «*sylvestre*» (page 32) : «propre aux forêts» ;
- «*synclinal*» (page 97) : «concave» ;
- «*synergique*» (page 165) : «relatif à un ensemble d'actions dynamiques» ;
- «*système copernicien*» (page 32, la «*blonde inconnue [...] m'attire selon un système copernicien*») : «où, selon la thèse de Copernic, la planète Terre tourne autour du soleil, ce dernier étant situé au centre de l'univers» ;
- «*thrombose*» (page 58) : «problème causé par un caillot de sang qui se forme dans une veine ou une artère» ;
- «*tsunami*» (page 71) : «onde engendrée par un séisme ou une éruption volcanique, provoquant d'énormes vagues côtières» ;
- «*valaisan*» (page 107) : «qui appartient au canton suisse du Valais» ;
- «*vaudaire*» (pages 151, 153) : «vent du pays de Vaud» ;
- «*védique*» (dans «*prêtre védique*», page 118) : «qui célèbre les rites induits par les Véadas, livres sacrés des Hindous» ;
- «*verbatile*» (page 89) : «verbeux», «verbomoteur», «qui utilise des mots pour eux-mêmes, au détriment de l'idée» ;
- «*vernaculaire*» (dans «*grossièreté vernaculaire*», page 63) : «qui appartient à la langue parlée seulement à l'intérieur d'une communauté en général réduite» ;
- «*vespéral*» (page 97) : «de l'après-midi» ;
- «*wolof*» (page 10) : «qui appartient à une ethnie du Sénégal» (elle regroupe environ 45 % de la population).

Hubert Aquin, qui déclara, dans *‘Écrivain faute d'être banquier’* : «*Ma langue est épurée parce que je refuse de folkloriser mon langage. Si j'écris, disons fabuleusement, c'est par réaction contre ce que je suis, Canadien français. La véritable difficulté, ici, est au niveau du parler, non de l'écriture.*», n'échappa cependant pas aux travers de la langue «*vernaculaire*», cette langue qui, selon lui, a une «*antique sérénité*» qui «*éclatera sous le choc du récit*» (page 172).

On constate :

- Des anglicismes :
 - «*dégradé*» (page 49) : de l'anglais «*to downgrade*» : «rétrograder», «diminuer la vitesse» ;
 - «*confortable*» appliqué à une personne (page 81) ;
 - «*confronter*» au lieu d'«*affronter*» dans «*la raison d'État qui nous confronte*» (page 86) ;
 - «*décade*» (page 97) au lieu de «*décennie*» ;
 - «*drivé*» (page 49), qui, en fait, est bien identifié comme un anglicisme, étant entre guillemets ;
 - «*empiéger*» (pages 99, 137), «*empiègement*» (page 173) qui sont faits sur le modèle des mots anglais «*entrap*», «*entrapping*» ;
 - «*engin*» (page 76) : «moteur» ;
 - «*footing*» (page 59) : «entraînement à la course à pied» ; le mot est plutôt employé en France !
 - «*frapper*» dans «*je frapperai le creux de la vallée*» (page 46) : calque de l'anglais “*to hit*” : «*j'atteindrai*» ;
 - «*prendre*» dans «*le temps que cela prend*» (page 159) : «le temps qu'il faut» ;
 - «*sedan*» (page 65) : «berline» ;
 - «*sprint*» (page 106) : «course rapide» ;
 - «*super-réacté*» (page 159) : calque de «*superjet*» qui fut en usage au Québec ;
 - «*sur l'avenue des Pins*» (page 49) traduction de «*on the avenue...*» ;
 - «*tomber dans une trappe*» (page 86) : «tomber dans un piège» ; mais on trouve aussi «*je donnais à pieds joints dans une trappe béante*» (page 99) ;
 - le pluriel «*les douanes*» (page 159), calque du pluriel anglais «*customs*».

- Des québécismes :

- «*agissements*» (page 134) au sens général d'«actions» pas forcément mauvaises ;
- «*calices*» (page 18) : juron québécois ;
- «*farce*» (pages 61, 63) au sens de «plaisanterie» ;
- «*goût de pleurer*» (page 60) au sens d'«envie» ;
- «*je les aime d'amour*» (page 125) : pléonasme typiquement québécois ;
- «*passe*» dans «*ma grande passe*» (page 99) : «mon grand coup» ;
- «*peinturer*» au sens de «peindre» : «*des sigles révolutionnaires seront peinturés*» (page 172) ;
- «*presser*» au sens d'«*appuyer*» : «*je presse l'accélérateur*» (page 75) - «*J'ai le doigt sur la gâchette : je n'ai qu'à presser*» (page 85) - «*presser la gâchette*» (page 88) ;
- «*se rendre*» à la place d'«arriver» (page 149) ;
- «*rendu*» à la place d'«arrivé» (pages 48, 49, 147, et même mis dans la bouche d'un Belge, page 82) ;
- «*retracer*» au sens de «retrouver» : «*J'ai perdu mon amour ! Et je ne sais même pas comment la retracer en Suisse*» (page 152) ;
- «*sans dérougir*» (page 96) : «sans cesser», l'expression faisant allusion à l'origine au «standard» d'une téléphoniste très sollicitée, où le voyant rouge ne cesse d'être allumé ;
- «*voir à*» (page 158) : «veiller à», «s'occuper de» (archaïsme très usité au Québec).

On trouve même des barbarismes :

- «*lac alpestre*» (page 13) : «alpestre» se dit des paysages ou des plantes ; les lacs qui se sont formés au pied des Alpes sont dits «alpins» ;
- «*enfreindre l'intégrité de la Gaule*» (page 13) : «enfreindre» signifie «ne pas respecter un engagement, une loi» ; on préfèrerait : «porter atteinte à l'intégrité» ;
- «*chute en ski*» (page 26) : on n'est pas à l'intérieur du ski ! il faut dire «chute à ski» ;
- «*route entrelacée*» (page 46) : ne peuvent être entrelacées que deux ou plusieurs choses ;
- «*j'emboîtais le pas derrière lui*» (page 65) : «emboîter le pas» signifie «marcher juste derrière quelqu'un» ;
- «*démarrer le moteur*» (page 65) : le verbe est intransitif ;
- l'espion espère «*vider quelques balles dans la tempe de [son] passager*» (page 68) : il voudrait «tirer quelques balles» mais «la tempe» n'est guère assez large !
- «*les branches des pins jurassiques*» (page 76) : ce sont en fait des pins jurassiens (propres à la région du Jura), car «jurassique» désigne, en géologie, «la partie centrale de l'ère secondaire» ;
- «*réfuter le trouble*» (page 84) : on réfute un raisonnement en prouvant sa fausseté ; «combattre le trouble» conviendrait mieux ;
- «*le doigt sur la gâchette*» (page 85) - «*presser la gâchette*» (page 88) : en fait, on appuie sur la détente d'une arme à feu ; la gâchette est la pièce intermédiaire entre la détente et le chien ; elle est souvent confondue dans le langage courant avec la détente, ce qui peut s'expliquer par le fait que ces deux pièces, sur certaines armes, n'en forment qu'une ;
- «*redoute*» (page 115) : «ouvrage de fortification, complètement fermé et ne présentant pas d'angles rentrants» ; le château d'Échandens ne peut donc être ainsi qualifié car c'est un bâtiment d'allure vaguement médiévale ;
- «*eau venimeuse*» (page 118) aurait dû être corrigé en «eau vénéneuse», car seuls les animaux sont venimeux.
- «*queue-de-rat*» (page 121) : Hubert Aquin aurait dû parler d'une penture en forme de queue de rat, car la queue-de-rat est une «lime ronde et effilée».
- «*majuscules qui débutent les sourates*» (page 131) : le verbe est intransitif.
- «*hurler aux loups*» (page 136) : les loups hurlent, mais les êtres humains, quand ils en ont peur, crient aux loups.

Avec «*moulure de ce poème infernal*» (page 63), on a affaire, semble-t-il, à une coquille : ne faudrait-il pas lire plutôt «mouture»?

Si, dans son "Journal", Hubert Aquin put déclarer vouloir «bousculer le langage, briser ses articulations, le faire éclater sous la pression intolérable de [sa] force : désécrire s'il le faut, crier, hurler», si son narrateur prisonnier peut asséner : «Je farcis la page de hachis mental, j'en mets à faire craquer la syntaxe» (page 15), s'il se plaint : «L'intrigue se dénoue en même temps que ma phrase se désarticule sans éclat.» (page 74), s'il se glorifie de son «dévergondage scripturaire» (page 91), il déclare aussi : «Je fuselle mes phrases» (page 47) ; et, en fait, la syntaxe est, dans "Prochain épisode", généralement très correcte, dans d'amples phrases au rythme souvent envoûtant :

- «Si je regarde une fois de plus le soleil évanoui, je n'aurai plus la force de supporter le temps qui coule entre toi et moi, entre nos deux corps allongés sur le calendrier du printemps et de l'été, puis brisés soudain au début du cancer.» (page 17).
- «Des images fugaces circulent en tous sens comme des anophèles dans ma jungle mentale» (page 68).

Rares sont les ellipses. On trouve :

- «Lendemain» (page 71) qui, au début d'une séquence, est comme une didascalie.
- «Silence religieux autour de la petite voiture bleue. [...] Rien de suspect.» (page 76).
- «Pas un geste, pas de bruit non plus, même pas celui de ma respiration. Tout est silence.» (page 147).

La syntaxe n'est contestable qu'à quelques occasions :

- Parlant du «guerrier nu» qui figure sur «le buffet à deux corps», l'espion se demande : «Contre qui se jette-t-il ainsi en brandissant, comme arme unique, sa lance à outrance?», (page 123), les derniers mots étonnant par leur place (un effet sonore fut-il voulu?).
- Quand il dit : «Ce n'est pas la solitude qui a nourri notre passion, mais de sentir...» (pages 143-144), ce «de» n'a, semble-t-il, pas de raison d'être, pourrait être un québécoisme ;
- Il affirme : «Je suis un peuple défait qui marche en désordre dans les rues qui passent [sic] en dessous de notre couche» (page 139) ; mais ne faudrait-il pas adopter cette ponctuation : «Je suis un peuple défait qui marche en désordre dans les rues, qui passe en dessous de notre couche»?

* * *

Le style :

On peut regretter des défauts :

- Les dialogues, de l'espion avec H. de Heutz (pages 57-59, 61-63, 64, 79-86, 149 [propos qui sont quelque peu repris page 165]), avec K (pages 39, 40, 41, 42), avec l'employée de la Société d'Histoire Romande (pages 49-50), avec le libraire (page 113), avec «le commis à la réception» (pages 157-158) manquent de fermeté.
- Parfois, l'accumulation d'adjectifs finit par être une faiblesse (ainsi, elle conduit au pléonasme qu'est «chiffre hermétique» [page 131]).
- Dans «je pris la décision de prendre un bon déjeuner» (page 108), on constate une répétition maladroite.
- Reviennent trop fréquemment des expressions comme «par surcroît» ou «me dépendre».
- Dans «en Belgique, quelque part dans les anciens Pays-Bas autrichiens» (page 104), on trouve une indication superflue.
- Surtout, Hubert Aquin cultiva une grandiloquence et une préciosité qui le conduisirent à des tournures affectées, sinon à une certaine lourdeur :

- «Tout ce temps que je passe à m'épeler» (page 15).
- «Je sais que cette expertise même contient un postulat formulé qui confère sa légitimité au régime que je combats et une connotation pathologique à mon entreprise» (page 17).
- «La vie recluse marque d'un coefficient de désespoir les mots qu'imprime ma mémoire cassée. L'ennuiement brumaire me vide cruellement de mon élan révolutionnaire.» (page 68).
- «Je confère à ce qui ne m'arrive pas des attributs plénipotentiaires» (page 68).
- «L'anarchie annonciatrice se manifeste par notre ministère» (page 95).
- «Je l'ai enchassé dans le coffre arrière de l'Opel» (page 99).

- «Je coule dans une asthénie oblitérante comme dans un lit moelleux» (page 117).
- «La commotion [...] son impact même se décompose en une infinité de césures» (pages 117-118).
- «Et de ce mouvement résiduaire qui s'éternise, j'induis l'oscillation cervicale qui le commande, onde larvaire... un fleuve démentiel se décharge dans ma veine céphalique» (page 119).
- «Un bruit second se surimpressionne» (page 123).
- «Par conséquent, je dois me persuader de la totale imprévisibilité de H. de Heutz ; cela me tiendra plus en forme pour l'accueillir comme il convient que de passer mon temps, rêveusement, à le faire passer dans la grille assez défectueuse de mes intuitions» (page 134).
- «Un chaînon manque au protocole meurtrier qui doit me ramener à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre» (page 141).
- «Une obsession trouble m'incorpore à sa fugacité.» (page 146).
- «Événement informel qui n'a cessé de s'inaccomplir depuis trois mois, suite ininterrompue de flétrissures et d'humiliations qui m'emporte dans la densité mortuaire de l'écrit» (pages 163-164).
- «L'invariance de ce qui se raconte subira la terreur impie» (page 172).

Mais, par ailleurs, l'écriture est presque constamment très brillante, capiteuse, effervescente, intense, tragique et lyrique. Parfois, quand elle exprime l'espoir, elle est virevoltante, exaltée, frénétique. D'autres fois, quand elle exprime le désespoir, elle est sombre, douloureuse et pénible.

On trouve cependant des touches d'humour :

- L'auteur du roman d'espionnage se propose de créer un «agent secret ; ni Sphinx, ni Tarzan extra-lucide, ni Dieu, ni Saint-Esprit» (page 10).
- Il donnera à son roman une «facture algébrique» (page 11) : il y ménagera plusieurs «inconnues» !
- L'évocation du vol commis à la caserne des «Fusiliers Mont-Royal» donne lieu à un «calembour inattendu» : «Bye-Bye Fusiliers Mont-Royal. Adieu aux armes !» (page 16).
- À l'espion qui voit «une 300 SL s'éloigner», «quelque chose [...] dit que cette silhouette filante n'a pas surgi du sahel sénégalais» (page 19).
- La prison de Montréal est désignée comme le «siège obscur du F.L.Q.», la plupart de ses militants y étant enfermés (page 20).
- Le prisonnier voit dans son livre un «attentat multiple» qui l'«intronisera terroriste, dans la plus stricte intimité.» (page 23).
- Le prisonnier est prêt à «attendre le jugement dernier où [il sera] sûrement acquitté» (page 26).
- L'espion «enduit de francs suisses» «le chasseur de l'hôtel» (page 45).
- Il attend «de tuer le temps d'un homme» (page 52).
- «Genève [lui] semblait l'endroit le plus agréable au monde où un terroriste puisse attendre l'homme qu'il va tuer» (page 52).
- H. de Heutz est accompagné d'une femme qu'il s'agit de «mettre entre parenthèses à l'heure "H"» (page 54).
- Il prétend que son château est celui de Versailles (page 57).
- Alors que l'espion fait face à son ennemi, il lui faudrait «élaborer une riposte éclair», «vider [son] chargeur dialectique» (page 58).
- Le prisonnier voudrait «improviser sur-le-champ un scénario passe-muraille» (page 59), Hubert Aquin reprenant ainsi l'expression créée par Marcel Aymé.
- L'espion «tisse [son] suaire avec du fil à retordre» (page 60), puisqu'il s'emploie à berner ainsi son interlocuteur.
- Étant entre les mains de H. de Heutz, il s'estime «surcuit comme un steak de Salisbury, définitivement perdu, Kaputt, versich» (page 63), ces mots allemands devant pouvoir se traduire par «fichu, complètement» («versich» n'existe pas, et pourrait avoir été écrit à la place de «fertig»)).
- Le Sénégalais Hamidou Diop fait preuve d'«humour noir» (page 64).
- Le corps de H. de Heutz qui se trouve dans le coffre de la voiture conduite par l'espion est qualifié de «colis» (page 67).
- L'espion veut «jouer sur marge avec [son] banquier préféré» (page 77).

- H. de Heutz est «*solennel comme un bouddha*», mais l'espion est «*iconoclaste*» (page 79), donc prêt à l'abattre.
- Il veut consulter le «*banquier [...] au sujet de la plus-value de [leurs] investissements révolutionnaires en Suisse*» (page 80).
- La C.I.A. est présentée comme la «*grande sœur*» de la R.C.M.P.. (page 81).
- L'espion a fait à H. de Heutz «*le coup du désarmement unilatéral*» (page 82) : il lui a pris son arme en ayant évidemment conservé la sienne !
- H. de Heutz est qualifié d'«*africaniste*» (page 84) parce qu'il est un «*exégète de Scipion l'Africain*» (pages 39, 54), mais ce Romain ne dut ce surnom que parce qu'il avait fait campagne contre les Carthaginois !
- La «*noire trinité*» de son ennemi le fait s'interroger sur sa «*présence réelle*» (page 87), l'auteur s'amusant d'arguties en matière de religion (les dogmes d'un Dieu unique en trois aspects [le Père, le Fils et le Saint-Esprit], de la présence du Christ dans l'hostie utilisée par le prêtre durant la messe).
- Il déclare : «*Le roman incrémenté me dicte le mot à mot que je m'approprie au fur et à mesure, selon la convention de Genève régissant la propriété littéraire*» (page 89) : la phrase commencée dans la grandiloquence aboutit à une plaisanterie !
- Il se voit, «*face à [ses] avenir[s]*», «*couvert de honte et de passé défini*» (page 120), ce qui est un zeugma amusant.
- Il prend une décision «*par décret révolutionnaire unilatéral*» (page 120), le contraire étant tout à fait improbable.
- Il constate : «*Il n'y a pas d'horloge ici et je suis au cœur de la Suisse*» (page 135), alors que c'est le pays de l'horlogerie.
- Il évoque «*[son] proche orient*» (page 151), allusion plaisante à la région toujours politiquement agitée.
- Il est membre du F.L.Q. qui se finance par des hold-up, et se rend compte que «*l'argent recueilli par [ses] spécialistes du prélèvement fiscal faisait maintenant partie du budget consolidé du gouvernement central*» (page 160) puisqu'il a été évidemment confisqué.

Hubert Aquin se plut encore à des jeux de mots :

- «*Dépression*» a deux sens dans «*mélant ma dépression à la dépression alanguie du Rhône*» (page 13).
- «*Je me jette de la poudre de mots plein les yeux*» (page 15), la «*poudre jetée aux yeux*» n'étant faite que de «*mots*» !
- L'effet voulu avec «*la main morte et la mort dans l'âme* » (page 24) n'apparaît guère justifié.
- «*Médium*» dans «*J'étais devenu son médium*» (page 100) est pris dans son sens originel, mais il entraîne le mot «*catalepsie*» qui, lui, répond à un autre sens du mot.
- «*Prendre les minutes du temps perdu*» (page 173) est à la fois «*rédiger les minutes d'un acte juridique*» et «*rattraper le temps perdu*».

Surtout, l'écrivain, tendant à la plus grande intensité, étonne fréquemment et séduit parfois par l'originalité de figures de style :

- Alliances de mots :

- «*la ponctuation quotidienne et détaillée de mon immobilité interminable*» (page 11) ;
- «*ma prose cumulative*» (page 15) ;
- «*tropique natal*» (page 20) ;
- «*séquestration stylistique*» (page 22) ;
- «*chevelure manuscrite*» (page 22) ;
- «*noce noire*» (page 23) ;
- «*événement anti-dialectique*» (page 23) ;
- «*l'euphorie assainissante du fanatisme*» (page 23) ;
- «*reptation asthénique*» (page 23) ;
- «*opérations arythmiques*» (page 23) ;

- «la nuit amazonique du 4 août» (page 24) ;
- «strophes du désir» (page 31) ;
- «plaisir apostasié» (page 31) ;
- «tristesse inondante» (page 32) ;
- «la splendeur ponctuelle de notre poème et de l'aube» (page 32) ;
- «étreinte aveuglante» (page 32) ;
- «choc incantatoire de nos deux corps» (page 32) ;
- «yeux sylvestres» (page 32) ;
- «la plénitude occulte de la volupté» (page 32) ;
- «nuit occlusive» (page 33) ;
- «liquidité inflationnelle» (page 33) ;
- «étreinte vénérienne» (page 33) ;
- «l'ordre sériel des minutes» (page 45) ;
- «nappe fondamentale de ma double vie» (page 46) ;
- «chute spiralée» (page 47) ;
- «je frémis dans mon immanence» (page 48) ;
- «catatonie nationale» (page 58) ;
- «aire germinale de la grande révolution» (page 54) ;
- «paysage extra-lucide» (page 60) ;
- «drapé dans ma dépression de circonstance» (page 62) ;
- «les secondes se fracturaient en mille intuitions divergentes» (page 63) ;
- «sacrement apocryphe» (page 74) ;
- «ombre métémpsychée de Ferragus» (page 87) ;
- «la traction adipeuse de l'encre sur l'imaginaire» (page 89) ;
- «dévergondage scripturaire» (page 91) ;
- «unicité surmultipliée» (page 92) ;
- «délire institutionnel» (page 92) ;
- «épopée déréalisante» (page 94) ;
- «sphère azotée de l'art inflationnaire» (page 93) ;
- «l'espace incantatoire de la grande vallée» (page 103) ;
- «la course effusive des mots» (page 110) ;
- «meuble mithridatisé» (page 132) ;
- «emblèmes oniriques» (page 138) ;
- «existence démantelée» (page 138) ;
- «décharge ténébreuse» (page 138) ;
- «motel totémique» (page 138), expression qui s'explique parce qu'un motel des Laurentides, au nord de Montréal, s'appelait «Le totem» (d'où aussi «le lit du Totem» [page 25]) ;
- «violence matricielle» (page 139) ;
- «ventre de nuit» (page 143) ;
- «l'écho multiplié de ma procession» (page 163) ;
- «élan synergique» (page 165) ;
- «inflorescence de mensonges» ;
- «protocole meurtrier» (page 141) ;
- «splendeur sarcophale de cette demeure» (page 145) ;
- «amnésie adriatique» (page 154) ;
- «révélations amphibologiques» (page 160) ;
- «strophes du désir» (page) ;
- «la violence déréglée, série ininterrompue d'attentats et d'ondes de choc, noire épellation d'un projet d'amour total» (page 172).

- Antithèses ou oxymorons :

- Le F.L.N. a son «siège social» à Lausanne, et le F.L.Q. a son «siège obscur» à la prison de Montréal (page 20) ;

- «j'ai vécu aplati avec fureur» (page 24) ;
- «surhomme avachi» (page 24) ;
- «déprimé explosif» (page 25) ;
- «Mer de glace, je deviens lave engloutissante» (page 35) ;
- «stase volcanique» (page 69) ;
- «la forme informe qu'a prise mon existence emprisonnée» (page 93) ;
- «oscillation binaire entre l'hypostase et l'agression» (page 93) : autrement dit entre la seconde poursuite et la première, ou encore entre la réflexion présente et l'action passée ;
- la sculpture des «deux guerriers» placée sur la «commode» dans le château de H. de Heutz «sert de revêtement lumineux au meuble sombre» (page 127) ;
- «Tes cheveux blonds ressemblent au fleuve noir» (page 153) ;
- «la frêle opacité du papier» (page 164) ;
- H. de Heutz habite une «crypte lumineuse» (page 129) ;
- «arche d'alliance et de désespoir» (page 171) ;
- «Alpes muqueuses» (pages 173-174) où l'intérieur du vagin unirait montagnes escarpées et doux tissus.

- Hypallages :

- «eaux névrosées du fleuve» (page 9) ;
- «chambres lyriques de Polytechnique» (page 30) ;
- «rythmes déhanchés» (pages 32, 33) ;
- «aube de ton corps» (page 32) ;
- «cachot romantique» (page 34) ;
- «flot démoralisant des autos» (page 45) ;
- «vitesse échevelée» (page 47) ;
- «pression hypocrite du verbe» (page 69) ;
- «lit insurrectionnel» (page 72) ;
- «itération lasse de ma prose» (page 73) ;
- «nuit coloniale» (page 74) ;
- «lit vulnérable» (page 79) ;
- «la flamme génératrice de la révolution» (page 89) ;
- «espace incantatoire» (page 103) ;
- «poussière triomphale» (page 138) : la poussière que ferait la voiture quand le héros pourrait partir après avoir triomphé de son ennemi ;
- «main hypocrite sur le papier» (page 119).

- Accumulations :

- Le «cryptogramme monophrasé» (pages 21, 63) devient, dans la même page 63, une «grossièreté vernaculaire», un «affreux borborygme sénégalais», un «message hypercodé», un «amoncellement visqueux de consonnes et de voyelles», «une pièce d'anthologie de l'humour noir».

- Exclamations : Le narrateur-prisonnier s'adresse avec une belle vivacité à la femme aimée, qui se confond avec la révolution :

- «*Tu étais belle, mon amour. Comme je suis fier de ta beauté. Comme elle me récompense ! Ce soir-là, je me souviens, quel triomphe en nous ! Quelle violente et douce prémonition de la révolution nationale s'opérait sur cette étroite couche recouverte de couleurs et de nos deux corps nus, flambants, unis dans leur démence rythmée. Ce soir encore, je garde sur mes lèvres le goût humecté de tes baisers éperdus. Sur ton lit de sables calcaires et sur tes muqueuses alpestres, je descends à toute allure, je m'étends comme une nappe phréatique, j'occupe tout ; je pénètre, terroriste absolu, dans tous les pores de ton lac parlé ; je l'inonde d'un seul jet, je déborde déjà au-dessus de la ligne des lèvres et je fuis, oh ! comme je fuis soudain, rapide comme la foudre marine, je fuis à toutes vagues, secoué par l'onde impulsive ! Je te renverse, mon amour, sur ce lit suspendu au-dessus d'une fête nationale... Dire qu'en ce moment j'écris les minutes du temps vécu hors de ce lit*

insurrectionnel, loin de notre spasme foudroyant et de l'éblouissante explosion de notre désir !» (page 72)

- «*Mon amour à moi ! J'ai peur de ne pas me rendre jusqu'au bout ; je flétris. Tu me détesteras si tu apprends ma faiblesse, la voici quand même, l'inévitable face de ma lâcheté ! Le cœur me manque. Incertaine, la révolution me flétrit : ce n'est pas moi qui suis indigne, c'est elle qui me trahit et m'abandonne ! Ah, que l'événement survienne enfin et engendre ce chaos qui m'est vie ! Éclate, événement, fais mentir ma lâcheté, détrompe-moi ! Vite, car je suis sur le point de céder à la fatigue historique...*» (page 139).

- Hyperboles : Hubert Aquin a bien «*l'air de forcer un peu [beaucoup] la note*» (page 10) quand :

- Le narrateur-prisonnier se plaint : «*L'étau hydrique se resserre sur mes tempes jusqu'à broyer mon peu de souvenirs. Quelque chose menace d'exploser en moi. Des craquements se multiplient, annonciateurs d'un séisme que mes occupations égrenées ne peuvent plus conjurer.*» (page 14).

- Il proclame : «*Cracher le feu, tromper la mort, ressusciter cent fois, courir le mille en moins de quatre minutes, introduire le lance-flammes en dialectique, et la conduite-suicide en politique, voilà comment j'ai établi mon style.*» (page 24).

- Il demande : «*Combien de secondes d'angoisse et de siècles de désespoir faudra-t-il que je vive pour mériter l'étreinte finale du drap blanc ?*» (page 27).

- Il prétend «*boire l'impossible à gueule ouverte*» (page 47).

- Il voit «*les secondes se fracturer en mille intuitions divergentes*» (page 63).

- Il affirme : «*Ce qui me terrifie, c'est de ne plus être suspendu dans le vide majestueux, mais d'être ici, glissant dans les densités variables de ma défaite. Les heures qui s'amoncellent sur moi m'inhument dans mon désespoir.*» (page 69).

- Il se dépeint : «*Soudain, me voilà terrassé, emporté avec les arbres et mes souvenirs à la vitesse de propagation de cette onde cruelle, charrié dans la vomissure décantée de notre histoire nationale, anéanti par le spleen.*» (page 71).

- Il crut que, le 24 juin, «*cette promenade aux flambeaux allait mettre feu à la nuit coloniale, emplir d'aube la grande vallée de la conquête*». Mais, à l'Institut, il reconnaît : «*ce soir, je me dépeuple : mes rues sont vides, désolées. Tout ce monde en fête m'abandonne.*» (page 74).

- Il se voit «*métamorphosé en statue de sel*» (page 87), à l'image de la femme de Loth (*"Genèse"*, 19, 26).

- Il déclare que, dans ses «*existences antérieures*», il était «*propulsé dans toutes les directions comme un missile débauché*» (page 93).

- Il prévoit : «*Ce jour-là une intrigue sanguinaire instaurera sur notre sable mouvant une pyramide éternelle qui nous permettra de mesurer la taille de nos arbres morts*» (page 94).

- Il «*défonce avec tant de forfanterie une porte grande ouverte*» (page 99) ;

- Craignant d'entrer vraiment dans l'action, il prétend : «*Je n'hésite pas, j'agonise comme si j'étais piqué par une noire cantharide*» (page 118).

- Évoquant l'acte d'amour avec K, il s'exalte : «*un séisme secret faisait frissonner toute la ville dans nos deux corps convulsés*» (page 119).

- Il affirme : «*Je veux vivre foudroyé, sans répit et sans une seule minute de silence.*» (page 138).

- Il se souvient de l'accord avec K : «*Partout ensemble, nus mais secrets, unis à nos frères dans la révolution et le silence, c'est dans l'odeur de la poudre que nous avons appris les gestes exaltés de la volupté et le cri [...] Ton pays natal m'engendre révolutionnaire : sur ton étendue lyrique, je me couche et je vis. Au fond de ton ventre de nuit, je frappe en m'évanouissant de joie, et je trouve la terre meurtrie et chaude de notre invention nationale. Mon amour, tu m'es sol natal que je prends à pleines mains, sol obscur fuyant que je féconde et où je me bats à mourir, inventeur orgueilleux d'une guérilla infinie. [...] Enlacés éblouis dans un pays en détresse, nous avons roulé en un seul baiser, d'un bout à l'autre de notre lit enneigé*» qu'est le pays (page 143).

- Il affirme : «*Ah ! j'ai toujours vécu à la limite de l'intolérable [...] j'ai passé ma vie à attendre un certain banquier qui s'occupe des guerres africaines de César et abandonne ses deux fils à Liège pour dévaliser toutes les banques de Suisse !*» (page 157).

- Il traite le Québec d'«*immensité désœuvrée*» (page 164).
- Il qualifie «*le temps de l'emprisonnement*» d'«*interminable*» (page 164) alors qu'il n'a passé que «*vingt-deux jours loin [du] corps flamboyant*» de K, et qu'il lui «*reste encore soixante jours de résidence sous-marine*» (page 13).

- Comparaisons et métaphores qui constituent tout un répertoire d'images peu communes :

- On distingue surtout une grande métaphore aquatique.

Elle est introduite dès les premiers mots : «*Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses*» (page 9), éblouissant incipit où se manifeste un remarquable souci de densité de l'expression ; qui fournit une image poétique qui résume à elle seule la contradiction entre la force et le repos dont parla Hubert Aquin à propos de la fatigue culturelle : d'un côté, la révolution cubaine et la violence de l'incendie ; de l'autre, la quiétude d'un lac situé au cœur de la Suisse, ces deux pôles symboliques étant renvoyés dos à dos au nom de la seule expérience qui compte véritablement, celle du sujet qui descend «*au fond des choses*». Gilles Marcotte commenta : «*Cette phrase est la définition même de la Révolution tranquille.*» Cet incipit a été considéré comme l'un des plus beaux de la littérature québécoise, de la littérature tout court, faudrait-il dire !

Puis est filée cette métaphore, «*la symbolique [...] utilisée dès le début*», indiqua Hubert Aquin, celle de «*la plongée*» (page 22) dans un monde liquide qui est à la fois extérieur (d'une part, au Québec, l'Institut, qui impose un «*étau hydrique*» [page 14] car il se trouve au bord de la Rivière des Prairies ; d'autre part, en Suisse, le lac Léman) et intérieur (la psyché, le gouffre des sentiments, la «*fosse à souvenirs*» [page 24], «*le tombeau liquide de [la] mémoire*» [page 33] du narrateur-prisonnier, qui se voit, à l'Institut, «*emprisonné dans un sous-marin clinique*» (page 12), dans une «*résidence sous-marine*» (page 13), dans une «*cabine hermétique et vitrée*» (page 16), où il «*respire par des poumons d'acier*» (page 17) ; qui vit une «*noyade écrite*» (page 22) ; qui descend, au moyen d'un «*bathyscaphe*» à «*la vitre embuée*» (page 33), d'un «*vaisseau d'obsidienne*» (page 69), d'un «*submersible fermé*» (page 71) dans «*le lac fantôme qui [l']inonde*» (page 23), dans «*cette liquidité inflationnelle*» où se trouve «*la vérité inévitable, partenaire terrifiant que [ses] fugues et [ses] parades ne déconcertent plus*» (page 33) ; qui «*coule dans un plasma de mots*» (page 164), pour explorer le fond de sa dépression psychologique. Il précise : «*C'est autour de ce lac invisible que je situe mon intrigue et dans l'eau même du Rhône agrandi que je plonge inlassablement à la recherche de mon cadavre.*» (page 12) car, affirme-t-il, «*Mon cercueil plombé coule au fond d'un lac inhabité*» (page 97). Mais le narrateur-prisonnier développe aussi «*la thématique fluante qui constitue le fil de l'intrigue*» (page 22), marquée de l'«*alternance maniaque des noyades et des remontées*» dans «*les eaux mortes de la fiction*», où il «*cherche ses mots*» (page 13). Il affirme : «*Descendre est mon avenir, plonger, mon gestuaire unique et ma profession*», et atteint alors ce sommet d'opposition élégiaque entre le sort malheureux de l'être humain et l'indifférence de la nature : «*Je me noie. Je m'ophélise dans le Rhône. Ma longue chevelure manuscrite se mêle aux plantes aquatiles et aux adverbes invariables, tandis que glisse, variable, entre ses deux rives échancrées, le fleuve cisalpin*» (page 22).

Le thème de la liquidité nous paraît encore illustré quand nous lisons :

- le 24 juin, alors que les amants s'étreignent, «*tout un peuple réuni semblait fêter la descente irrésistible du sang dans [leurs] veines.*» (page 72) ;
- le narrateur-prisonnier affirme à son amante : «*je cours comme le fleuve puissant dans ta grande vallée*» (page 73), qui est donc son sexe (le «*rivage membrané de la femme*» [page 33] étant le vagin), tandis qu'ailleurs «*la grande vallée*» est celle «*au fond de laquelle le lac Léman s'illuminait sous les premiers rayons du soleil*», est un «*espace incantatoire*» (page 103) ;
- «*Je coule dans une asthénie oblitérante comme dans un lit moelleux [...] dérive dans le fluide hypnotique du temps mort*» (page 117) ;
- «*Je plane immobile, gorgé de souvenirs et d'incertitudes dans une eau venimeuse*» (page 118) ;
- Les rues de Lausanne «*ruissellent en serpentant [...] pour se mêler au grand courant de l'histoire et disparaître [...] dans le fleuve puissant de la révolution !*» (page 35).

- «*Toronto s'engloutit dans l'amnésie adriatique*» (page 154).

On distingue encore un recours à des images inspirées par l'électricité : «*J'ai habitué mes amis à un voltage intenable, à un gaspillage d'étincelles et de courts-circuits.*» (page 24).

Une véritable poésie s'exalte encore, par contraste avec la liquidité, devant «*l'architecture déchaînée du paysage qui se déroule autour de Coppet en autant de styles qu'il y a d'époques qui se superposent, depuis les cultures récentes de la vallée méridionale jusqu'aux têtes de plis de la haute antiquité glaciaire*» (page 107). Ce paysage est celui qu'offrent les Alpes, qui sont, en dépit de leur nom féminin, masculines, exaltantes, leur grande lumière étant comme une couronne victorieuse sur le destin étouffant du héros. Et, pour un Québécois voué à la platitude de la vallée du Saint-Laurent, ce paysage ne peut être que «*surabondant*» (page 128) !

D'où ce magnifique tableau des montagnes de Suisse : «*Posté sur ce promontoire, capable d'un seul regard de saisir la trouée sauvage qui, de la Furka jusqu'à Viège, de Viège à Martigny, en passant par le couloir escarpé du Haut-Valais, a sculpté impétueusement les versants, les crêtes et les murs de granit qui n'en finissent plus de se déchiqueter en hauteur et de s'entremêler dans une étreinte calcaire depuis le Haut de Cry jusqu'à la Dent de Mörcles, je contemplais l'incomparable écriture de ce chef-d'œuvre anonyme fait de débris, d'avalanches, de zébrures morainiques et des éclats mal taillés d'une genèse impitoyable. J'ai regardé longuement ce paysage interrompu [ne faudrait-il pas plutôt «ininterrompu»?] qui se déploie en un cirque évasé depuis les contreforts des Alpes bernoises jusqu'aux cimes glorieuses des massifs valaisans et des Alpes pennines.*» (page 107).

Mais il n'y a pas que les montagnes de Suisse. Le lac est «*sanglé*» par un «*cirque de montagnes*» (page 67), un «*collège de montagnes*» (page 109), et, de l'autre côté, se dessinent «*le contour dentelé des Alpes de Savoie*» (page 20), «*le spectre des Alpes*» (page 30), «*la profondeur déchirée des grandes montagnes*» (page 37), «*l'alpe nombreuse*» aux «*flancs éblouis*» (page 38 ; le passage du pluriel habituel au singulier étonne et séduit ; page 125 aussi : «*l'alpe diffuse*»). L'espion et K furent «*ensorcelés*» par «*la configuration dramatique de ce paysage*» (page 67), par «*le piédestal ravagé des Hautes-Alpes [...] les grandes coulées mortes des glaciers*» (page 97), «*la haute antiquité glaciaire*» (page 107). Sont encore mentionnées «*la dentelure orgueilleuse du Grand Combin*» (page 71), «*la constellation des glaciers*» (page 66), «*la grande ceinture des pics et des aiguilles [...] les flancs dégradés du Mont Maudit*» (page 103), «*le réseau des grandes Alpes depuis le Pic Chaussy jusqu'au grand Muveran, puis, à l'arrière-plan [...] le Tour Noir, les Chardonnets, l'Aiguille du Druz [sic] et les Dents du Midi, et, [...] dans une enfilade fuyant vers le sud, la Crête des Linges, les Cornettes de Bise, les Jumelles...*», ce qui constitue une «*cordillère violentée.*» (page 111) à laquelle se joignent encore «*les Grandes Jorasses*» vers lesquelles «*la belle saison court*» (page 142).

Les Alpes sont aussi le symbole du projet grandiose à accomplir ; aussi, après la faillite de son entreprise, le héros leur tourne-t-il le dos : elles ne l'ensorcellent plus (page 155), et «*l'échec [lui] revient*» «*avec des lambeaux d'Alpes inertes*» (page 164).

Le soleil, lui aussi, «*se couche en flammes au milieu du lac Léman et incendie de sa lumière posthume les strates argileuses des Préalpes*» (page 89). Mais il est plus qu'un simple ornement du décor. Hubert Aquin en fit aussi, comme dans toute une tradition, le symbole de la virilité puisque l'espion, retrouvant K (qualifiée de «*soleil blond*»), découvre un «*soleil éclipsé par douze mois de séparation*» (page 34) ; qu'il affirme qu'il est le «*principe de [leur] amour et de [leur] ivresse*» (page 37) ; que «*le matin même [il avait] vu le soleil émerger, nu et flamboyant*» (page 41 ; on songe à Hugo indiquant dans *'Booz endormi'* : «*Quand on est jeune, on a des matins triomphants*» !). Au contraire, la révolution, vaincue, est pour lui un «*soleil bafoué*» (page 73 ; on songe ici, au contraire, au «*soleil cou coupé*» d'Apollinaire dans *"Zone"*), et, dans le «*désenchantement*», «*la plaine rase, atterrée*», est «*brûlée vive par le soleil de la lucidité et de l'ennui*» (page 18). Il se plaint : «*Nulle nuit étoilée ne vient transmuer mon désert en une nappe d'ombre et de mystère*» (page 18), phrase où, si on est séduit par la beauté de l'expression, on se demande cependant si la formule n'est pas contradictoire. Plus loin, «*La tristesse [...] s'abat sur [lui] comme le tsunami*» ; c'est une «*onde cruelle*» ; il est «*charrié dans la vomissure décantée de [l']histoire nationale*» (page 71).

Comme, en Suisse, s'impose une omniprésence de l'heure qui oblige d'être conscient du passage du temps, la hantise de la fuite du temps est plus forte chez le prisonnier qui, se lamentant encore, constate : «*Les mots qui s'encombrent en moi n'arrêtent pas le ruisseau clair du temps fui de fuir en cascades*» (page 33), phrase où on admire l'effet de la répétition expressive. L'espion consulte sa montre de fabrication suisse, constate (notation d'ailleurs tout à fait superflue) que «*le cadran de la voiture indiquait neuf heures trente ; ma montre-bracelet précisait neuf heures trente-deux minutes*» [page 67]). De retour à Montréal, il achète chez un antiquaire «*une montre de poche pour mesurer le temps perdu*» (page 162).

L'écriture permet «*l'évasion fougueuse que [le prisonnier] téléguide du bout des doigts et qu'[il croit] conduire quand elle [l']efface*». S'il est impressionné par Balzac qui l'«*habitait à la façon d'une société secrète qui noyaute une ville pourrie pour la transformer en citadelle*» (page 53, allusion à «*L'histoire des Treize*» de Balzac), il voudrait se «*pelotonner mollement dans le creuset d'un genre littéraire aussi bien défini*» (page 9), le roman d'espionnage, qu'il envisage avec condescendance («*Je laisse les vrais romans aux vrais romanciers*» [page 16]). Mais, en fait, il ne peut produire qu'«*une inflorescence de mensonge et de style*» alors que «*la vérité désormais ne tolère plus qu'[il] l'ensemencement d'une forêt de calices*» (page 18), «*calices*» dont on se demande d'ailleurs s'ils ne sont pas un de ces «*sacres*» dont est truffée la langue «*vernaculaire*» québécoise (Hubert Aquin n'y ayant évidemment recouru que dans l'intimité et oralement seulement !), si ce n'est pas un de ces «*blasphèmes*» qui donnent lieu à «*une hémorragie*» page 136. C'est que la tâche est difficile car, d'une part, «*la mémoire écrite*» est une «*ville sept fois ensevelie*» ; qu'«*un modèle antérieur plonge [son] improvisation dans une forme atavique et qu'une alluvion ancienne étreint le fleuve instantané qui [lui] échappe*» (page 89) ; que, d'autre part, «*l'originalité à tout prix est un idéal de preux : c'est le Graal esthétique qui fausse toute expédition. Jérusalem seconde, cette unicité surmultipliée, n'est rien d'autre qu'une obsession de croisés*» (page 92). Aussi en vient-il à douter de ses souvenirs, à se dire : «*Je cède à l'empire d'une belle hallucination*» (page 157), phrase où charme l'archaïsme. Il «*ignore les titres des différents chapitres de [son] roman*», c'est-à-dire de sa vie (page 95). D'autre part, «*l'inspiration délinquante se noie dans la seiche qui fait frémir le lac devant Coppet*» (page 89). Aussi l'écriture est-elle vue comme une douleur, comme «*une danse de possession à l'intérieur d'un cercle prédit*» (page 48). Le prisonnier ne peut briser «*les cerceaux qui l'enserrent*» (page 79). Ailleurs, dans une grande envolée, parlant de l'écriture comme d'un «*mouvement résiduaire qui s'éternise*», il évoque «*l'oscillation cervicale qui le commande*», en fait une «*onde larvaire*» puis «*un fleuve démentiel [qui] se décharge dans [la] veine céphalique*», un «*filet impur*», un «*Nil incertain qui cherche sa bouche*», un «*delta funèbre*» (page 119).

Dans la perspective de l'action patriotique et meurtrière, si l'esprit est exalté par le souvenir de «*la nuit amazonique*» du 4 août (page 24, date peut-être choisie en souvenir du 4 août 1792), il doit être précis «*comme doit l'être une arme à feu*» (page 22). Mais le «*cryptogramme monophrasé*» est une «*équation à multiples inconnues*» (page 21), un «*hiéroglyphe*» (page 22). Si le coffre de la voiture où se trouve H. de Heutz est vu comme «*un cercueil surchauffé*» (page 77), plus loin, cet ennemi est «*solennel comme un bouddha*» (page 79). Il possède un château qui est un «*monstre énigmatique*» (page 116). À l'intérieur, sur une «*commode [...] se déroule un combat entre deux soldats en armure*» (page 127), dans lequel il voit le symbole de son affrontement avec son ennemi ; se trouve aussi un ex-libris qui présente un dessin qui est une «*pieuvre emmêlée [...] un nid d'entrelacs*» (page 130). Plus loin encore, le piteux espion doit avouer : «*Mon stratagème ressemblait furieusement à la roulette russe*» (page 117). Comme il craint de se lancer vraiment dans l'action, il se tient «*immobile comme un prêtre védique*» (page 118). Et, berné par son ennemi, il «*reste échoué dans son château qui [lui] est détresse*» (page 141), formulation à laquelle la suppression de l'article donne un air médiéval. Il devra «*répondre des ténèbres qui ont retardé [son] voyage*» (page 79) vers la région de La Nation, nom d'une rivière du Québec qui a été évidemment choisi par Hubert Aquin pour sa valeur symbolique. À la fin, après avoir pénétré dans l'église qui est une «*forêt obscure*» (page 163, Hubert Aquin reprend ici le début de «*La divine comédie*» de Dante), ayant perdu, il habite «*la nuit glaciaire*»

(page 155), est le «*tabernacle impur*» de la révolution, une «*arche d'alliance et de désespoir*» (page 171). La «*névrose ethnique*», du fait qu'elle le conduit au suicide par le moyen de l'accident de voiture, a pour «*salaire*», c'est-à-dire conséquence, «*l'impact de la monocoque et des feuilles d'acier lancées contre une tonne inébranlable d'obstacles*» (page 26).

L'avenir du Québec suscite aussi un vigoureux lyrisme. Le prisonnier espère que, lors d'un «*prochain épisode*», «*une intrigue sanguinaire instaurera sur notre sable mouvant une pyramide éternelle qui nous permettra de mesurer la taille de nos arbres morts*» (page 94 : quelle ironie !).

La beauté de la femme, l'amour et l'acte sexuel excitent aussi la veine poétique. Le prisonnier s'exalte : «*Je t'écris infiniment et j'invente sans cesse le cantique que j'ai lu dans tes yeux ; par mes mots, je pose mes lèvres sur la chair brûlante de mon pays*» (page 70). Il indique que «*la femme finie se déhanche selon les strophes du désir et [ses] caresses voilées*» (page 31), qu'elle l'«*attire selon un système copernicien*» (page 32). Il considère que «*[s]es cheveux blonds ressemblent au fleuve noir qui coule dans [son] dos et [le] cerne*» (page 153, ce «*fleuve noir*» étant à la fois la Rivière des Prairies au bord de laquelle se trouve l'Institut Albert-Prévost, et celui, historique et psychologique, qu'Hubert Aquin évoqua ailleurs dans son œuvre). «*Son regard*» est un «*lac noir*» (page 41). Lui faisant l'amour, il courut «*comme le fleuve puissant dans [sa] grande vallée*» (page 73), «*un séisme secret faisait frissonner toute la ville dans [leurs] deux corps convulsés*» (page 119). Du Rhône il passe même à un autre grand fleuve puisqu'on lit : «*Nil incertain qui cherche sa bouche, ce courant d'impulsion m'écrivit sur le sable le long des pages qui me séparent encore du delta funèbre*» (page 119). S'opéra alors la fusion de l'amour de la femme et de l'amour du pays : «*Nous avons roulé en un seul baiser, d'un bout à l'autre de notre lit enneigé*» (page 143). Mais, pour lors, il se retrouve «*couché seul sur une page blanche*», «*désormais seul dans [son] lit paginé*» (page 32). Et le «*drap blanc*» de la mort prévue est lié au «*papier blanc*» sur lequel s'écrit le livre (page 27).

Comme il n'y a pas loin de la femme aimée à la voiture (considérée comme féminine, à l'encontre de l'usage québécois !), Hubert Aquin se plut encore à poétiser la conduite automobile :

- Son personnage voit «*l'auto s'exalt[er] en dehors de l'axe*» (page 46).
- «*Toutes les courbes [sont] enlacées passionnément*» (page 47), comme dans une danse.

Il établit aussi une analogie entre l'équipée en voiture et la poursuite des souvenirs : «*Je dérape dans les lacets du souvenir*» (page 45).

La vision peut, à quelques reprises, se révéler habilement impressionniste :

- De K, «*les cheveux s'emmêlaient dans l'eau-forte de Venise par Clarence Gagnon*» [cet artiste québécois donna, en 1905, une eau-forte intitulée "Grand Canal, Venise"], et «*cette ville ressemble à [sa] tête renversée sur le mur du salon*» (page 31).
- Une «*route entrelacée fuit à toute allure sous la traction des phares.*» (page 46).
- Par un hardi raccourci, «*Scipion l'Africain*» (en fait, son spécialiste, H. de Heutz) «*voyageait [...] à bord d'une Opel bleue*» (page 48).
- À Genève se présente, du fait de la juxtaposition de plusieurs plans, un «*petit square encombré d'Alpes*» (page 127).

Hubert Aquin recourut même à des effets sonores en jouant des répétitions expressives, des allitérations et des assonances :

- «*ombre entre les ombres d'un sombre carnaval*» (page 20) ;
- «*ombre noire, noire magie, amour*» (page 20) ;
- «*main morte et mort dans l'âme*» (page 25) ;
- «*inondés de la même tristesse inondante*» (page 32) ;
- «*Les mots qui s'encombrent en moi n'arrêtent pas le ruisseau clair du temps fui de fuir en cascades [...] Glacier fui, amour fui, aube fugace et interglaciaire, baiser enfui*» (page 33) ;
- «*incognito et impuni*» (page 35) ;
- «*ivres de notre ivresse révolue*» (page 37) ;

- «*triste de la tristesse de K*» (page 41) ;
- «*l'auto s'exaltait en dehors de l'axe*» (page 46) ;
- «*la forme ovulaire de ma Volvo*» (page 68) ;
- «*l'aire érogène de notre fête nationale*» (page 73) ;
- «*sa lance à outrance*» (page 123).

* * *

Ainsi, peut-on voir en “*Prochain épisode*”, qui est le jaillissement d'une émotion, le drame d'un homme qui a subi la blessure de l'échec, qui est en proie à la dépression, et qui étouffe derrière les murs de sa cellule, qui est un chant d'amour, un chant d'Orphée appelant son Eurydice (d'où les allusions à “*Orfeu negro*”), une réminiscence passionnée de K, la Québécoise qui se confond avec le pays, un immense poème symbolique et symphonique, marqué d'éblouissantes figures de style. Ce livre à l'écriture emportée, effervescente, délirante et lucide à la fois, à la prose enflammée, aux phrases souvent magnifiques, fulgurantes même, emportées dans un torrent verbal, est l'œuvre d'un écrivain raffiné, sophistiqué même. Ce livre d'une qualité littéraire exceptionnelle trancha sur l'habituelle production du Québec, et y a provoqué une révolution jamais égalée depuis.

Intérêt documentaire

Dans “*Prochain épisode*”, Hubert Aquin toucha à toute une série de sujets, montrant même une précision maniaque dans de nombreuses références encyclopédiques qui prouvent son impressionnante et troublante érudition, mais exigent aussi du lecteur la possession d'une certain bagage culturel.

On peut essayer de les classer, en se fondant d'abord sur la séparation qu'on a pu faire entre deux partitions.

* * *

Le tableau du Québec :

Hubert Aquin étant, en dépit de son non-conformisme, soumis lui aussi au traditionnel pessimisme climatique des Québécois, ne voit dans son pays qu'une «*banquise*» (page 25) où «*la neige n'a pas fini de tomber sur [son] enfance*» (page 145), dont «*le sol enneigé*» est le «*lit enneigé*» où le narrateur-prisonnier et K firent l'amour (page 143) ! tandis que «*l'estuaire du Saint-Laurent*» est une «*eau boréale*» (page 25).

Il évoque des lieux précis :

- Montréal :

- la grande rue commerciale qu'est Sainte-Catherine «*entre les vitrines de chez Morgan* [un grand magasin, aujourd'hui appelé “La Baie”] et celles de la rue Peel» (page 118) ;
- «*l'Hôtel Windsor*» (page 25) ;
- la «*rue Sherbrooke*» (page 159) ;
- «*l'avenue des Pins*» et le «*Mayfair Hospital*» [pavillon du “*Royal Victoria Hospital*”] (page 160) ;
- le Vieux-Montréal avec «*l'église Notre-Dame*» (page 160) et ses alentours : «*la Place d'Armes*» et «*l'édifice Aldred*» (page 162), «*la rue Saint-François-Xavier*» (page 161), «*la rue Craig*» (page 161), «*la rue Saint-Urbain*» (page 162), «*la rue Saint-Sulpice*» (page 163) ; s'y trouvent différents établissements financiers : la «*Bourse de Montréal*» (page 161, rue Saint-François-Xavier), la succursale de la «*Toronto-Dominion Bank*» (page 160, rue Saint-Jacques ouest), la maison de courtage «*Nesbitt Thompson*» (page 160, rue Saint-Jacques ouest) ;
- «*l'île Sainte-Hélène*» (page 31) ;

- différents restaurants et / ou bars : le "Picadilly" (page 160, rue Sainte-Catherine ouest), «le Café Martin» (page 118, rue de la Montagne), «le Beaver Club» (page 118, dans l'"Hôtel Reine-Élisabeth"), le «Holiday Inn» (page 118, rue Sherbrooke) ;

- «l'appartement anonyme de Côte-des-Neiges» (page 12), quartier périphérique où se trouvent «le chemin de la Reine-Marie, le cimetière des Juifs portugais», les «chambres lyriques de Polytechnique» (page 30) ;

- l'Institut psychiatrique où le prisonnier occupe la «cellule CG19» (page 25), «cette chambre funèbre» où il est «emprisonné par la nausée et la terreur» (page 153), où il pourrit «entre quatre murs» (page 169) ; l'établissement est situé au nord de l'île de Montréal, boulevard Gouin, au bord de la Rivière des Prairies (d'où la vue sur, de l'autre côté de la rivière, «l'île Jésus où le soleil ralenti s'affaisse silencieusement» [page 17], «le grand lit fluviatile» [page 110]) ;

- l'aéroport de Dorval (page 159) ;

- la localité de Pointe-Claire (pages 30, 145).

Le caractère multiethnique qu'avait déjà la ville apparaît à travers cette mention : «les "Bouzoukia" [restaurants grecs] de la rue Prince-Arthur, l'orchestre antillais de Pointe-Claire [vraisemblablement à l'"Edgewater Bar", évoqué par Jacques Godbout dans "Salut, Galarneau"]» (page 145).

Sont mentionnées diverses régions du Québec :

- au nord de Montréal, les Laurentides où se trouvent «le lac du Diable» (page 25), le motel appelé le «Totem» (page 25) ;

- au sud de Montréal, la vallée du Richelieu avec les villages de «Saint-Denis» (page 143), «Saint-Charles et Saint-Ours» (page 145) qui furent marqués par des événements lors de la Rébellion de 1837 ;

- au sud-est de Montréal, les Cantons de l'Est, en particulier le secteur d'Acton Vale (pages 12, 71, 142, 143), la route «entre Acton Vale et Richmond, tout près de Durham-Sud», «Sherbrooke», «Saint-Zotique-de-Kostka» [en fait, il y a un village appelé Saint-Zotique et un autre appelé Saint-Stanislas de Kotska !]» (page 143) ;

- au nord-ouest de Montréal, la région de l'Outaouais avec le secteur qui, en fait, s'appelle non pas «La Nation» (pages 78) mais La Petite-Nation (ancienne seigneurie des Papineau) ; avec «la route 8 entre Pointe-au-Chêne et Montebello» (pages 77, 78) ; avec Saint-Eustache [autre lieu marqué par un événement lors de la Rébellion de 1837] ; c'est dans cette région que le prisonnier envisage de venir s'installer, acheter une maison «en retrait de l'histoire» (page 78), «quand tout sera fini» (page 77) ;

- à l'est de Montréal, «la rivière Saint-François» ;

- beaucoup plus loin encore, à l'est de Montréal : sur la rive nord du Saint-Laurent, le comté de Charlevoix, avec «les Éboulements», «La Malbaie» (page 143) ; sur l'autre rive, «Rimouski» (page 143).

La Nouvelle-France ayant été conquise par les Anglais, le Québec est une province du Canada, fédération (d'où le rapprochement établi avec l'autre fédération qu'est la Suisse) où les neuf autres provinces sont anglophones (parmi elles, l'Ontario qui apparaît dans les mentions de l'hôtel «Lord Simcoe, à Toronto» [page 153], d'un vol pour Malton, l'aéroport [page 154]), le «gouvernement central» ayant son siège à Ottawa (page 80), sa police étant la "Royal Canadian Mounted Police" («R.C.M.P.» [pages 81, 160]) ou «Gendarmerie royale du Canada» (page 135), qui opère aussi au Québec, comme «les douanes» sont «fédérales» (page 159), l'autonomie des provinces étant en effet limitée par l'envahissante et étouffante autorité supérieure.

* * *

Voilà que dans la géographie s'introduit l'Histoire dont il faut se faire une idée claire car le prisonnier, «charrié dans la vomissure décantée de l'histoire nationale» (page 71), affirme bien : «Mon livre n'est accessible à la compréhension qu'à condition de n'être pas détaché de la trame historique dans laquelle il s'insère tant bien que mal» (page 94).

Pendant «la guerre de Sept Ans» (page 95), en 1759, la bataille des plaines d'Abraham, entre les Français commandés par Montcalm et les Anglais commandés par Wolfe, marqua la fin de la

Nouvelle-France. Or H. de Heutz serait un suppôt de Wolfe, et son compte aurait pu se régler devant «la reproduction gravée, très rare, de "La mort du général Wolfe" par Benjamin West» (pages 127-128). La conquête explique «les noms impurs de nos villes» (page 143), «impurs» parce qu'ils sont anglais (exemples : Acton Vale, Richmond, Durham, Sherbrooke, etc.). Et, aux yeux du prisonnier, le Québec a vécu ensuite «deux siècles de mélancolie» (page 69), est demeuré soumis à une «catatonie nationale» (page 58), une perte de l'initiative des mouvements, une stupeur mentale, tout le peuple subissant une «obscurcation suicidaire» (page 79).

Cependant, il y eut un premier sursaut contre la domination anglaise, en 1837-1838. Ce fut la Rébellion des Patriotes, la «proclamation d'indépendance du Bas-Canada» (page 145). Le leader en fut Papineau ; mais sa conduite fut finalement lamentable, puisqu'il s'enfuit aux États-Unis (d'où l'allusion au «revolver avec lequel Papineau aurait mieux fait de se suicider» [page 161]). Les Patriotes remportèrent, contre les troupes britanniques, le 23 novembre 1837, la victoire de Saint-Denis, mais furent défait à Saint-Eustache («nos frères sont morts» [page 78], «se sont donné la mort» [page 79] ; il faut comprendre qu'ils ont cessé de se battre), frères que le narrateur-prisonnier évoque encore page 139 : «J'agonise sans style comme mes frères anciens de Saint-Eustache». Et beaucoup de ces Patriotes de 1837-1838 furent exilés en Australie (d'où la mention : «exilé de *La Nation*» [page 145]). De ces événements, Jules Verne donna une version sympathique mais très fantaisiste dans son roman, *"Famille-Sans-Nom"* (voir, dans le site, "VERNE - *"Famille-Sans-Nom"*").

À la suite de cette rébellion, un rapport fut demandé au Britannique lord Durham qui décréta, déclaration restée fameuse pour son caractère injurieux, que les Québécois étaient «un peuple sans histoire» (page 94) et sans culture», ce à quoi le narrateur, «prisonnier rançonné à dix mille guinées» (page 93, la mention d'une monnaie anglaise ancienne étant faite pour bien indiquer qu'il est encore une victime du colonisateur du XIXe siècle, l'Angleterre ; qu'il doit comparaître en «Cour du Banc de la Reine» [page 79]), réplique : «Nous n'aurons d'histoire qu'à partir du moment incertain où commencera la guerre révolutionnaire» (page 94).

Dans les années 1960, se produisit un second sursaut dans ce qui était devenu le Québec, Hubert Aquin considérant les Québécois comme «un peuple inédit» (page 25) pour lequel il est «impossible de vivre normalement» (page 41) du fait de la domination politique et économique imposée par les anglophones. La province connut une «révolution tranquille», qui fut un dégel de cette «banquise» (page 25), cette fois mentale, qui le figeait dans des traditions dont l'auteur est encore victime puisqu'il appelle ses étreintes amoureuses des «sacrilèges» (page 30), banquise religieuse aussi qui fait que le narrateur-prisonnier, un Québécois typique, se livre à une «hémorragie de blasphèmes» (page 136) !

La province connut surtout, à partir de 1961, un mouvement indépendantiste auquel participa Hubert Aquin, *"Prochain épisode"*, exaltation du patriotisme québécois, étant la transposition, qui prend des dimensions presque mythiques, de cette participation, donnant un tableau de l'action révolutionnaire des indépendantistes.

Le prisonnier se souvient d'une célébration de la fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin, «solstice national» (page 73) où il semblait «que quelque chose allait commencer, cette nuit-là, que cette promenade aux flambeaux allait mettre le feu à la nuit coloniale, remplir d'aube la grande vallée de la conquête.» (page 74). Il déclare à K : «Ton pays natal m'engendre révolutionnaire» (page 143).

Il représente bien Hubert Aquin qui fut, dès sa formation, le 10 septembre 1960, un militant actif du Rassemblement pour l'Indépendance Nationale (R.I.N.). En 1963, il fut élu vice-président de la section de Montréal. Lors du congrès du parti, il put, devant les membres, avoir cette explosion de lyrisme : «La révolution est un acte d'amour et de création !» Vraisemblablement en automne, il fonda une cellule terroriste, changea d'appartements, se livra aux ruses et déguisements pris par les rebelles, au «rituel de parades et de mises en scène» (page 18), au «rituel sacré de [sa] mise en scène» (page 166).

Le 30 janvier 1964, il participa à un vol d'armes à la caserne d'un corps de l'armée de réserve, les Fusiliers Mont-Royal. D'où, dans le roman, cette allusion : «une camionnette rouge stationnée un matin sur l'avenue des Pins, devant la porte cochère des Fusiliers Mont-Royal [...] toutes ces armes volées à l'ennemi, cachées puis découvertes une à une dans la tristesse» (page 16).

Le 18 juin 1964, jour anniversaire de l'appel du général de Gaulle aux Français en 1940, il fit parvenir aux journaux "Montréal-Matin" et "Le devoir" un communiqué, qui parut le lendemain, où il annonça : «*Je déclare la guerre totale à tous les ennemis de l'indépendance du Québec*». Il s'était nommé «*commandant de l'Organisation spéciale*», prenait «*le maquis*» (d'où ces mots dans le roman : «*notre maquis*» [page 74]) et le nom de «*Jean Dubé*», indiquait qu'il serait «*éloigné quelque temps*», concluait : «*La révolution s'accomplira. Vive le Québec*». Son but était de joindre cette force à celle du Front de Libération du Québec (F.L.Q.), qui, né en mars 1963, finança ses opérations avec des «*hold-up impunis*» (page 40), un «*prélèvement fiscal*» (page 160), allait être le plus violent des groupes nationalistes qu'a suscités la vague indépendantiste, son but étant de provoquer chez tous une prise de conscience du fait québécois, et d'entraîner l'indépendance réelle de la province. Cette année-là, le F.L.Q. fit sauter des boîtes postales, symboles de l'omniprésence du pouvoir fédéral. Surtout, un de ses membres, François Schirm, jeta les bases d'une armée révolutionnaire, et ouvrit un camp d'entraînement à la guérilla en Mauricie.

Dans le roman est poursuivi «*le projet toujours recommencé d'un attentat*» (page 35). Le narrateur-prisonnier indique : «*Pendant des mois, je me suis préparé intérieurement à tuer, le plus froidement possible et avec le maximum de précision*», l'esprit devant être précis «*comme doit l'être une arme à feu*» (page 22). Et il mentionne différentes organisations :

- l'«*Union Africaine et Malgache*» (page 10) qui, en fait, ne fut créée que le 12 septembre 1961 pour développer la coopération économique, sociale, culturelle et politique entre les anciennes colonies françaises, répondre au panafricanisme qui germait au sein des anciennes colonies britanniques ;
- le «*M.V.D.*» (page 10), sigle qui est celui du Ministère de l'Intérieur de Russie, tandis que l'espionnage politique extérieur soviétique était assuré par la "Première direction générale (Pé-Gué-Ou)" du Comité de sécurité d'Etat ;
- «*C.I.A.*» (page 10), «*Central Intelligence Agency*», le service de contre-espionnage des États-Unis ;
- «*M.I.5*» (page 10) ou «*Military Intelligence Number 5*», le service de contre espionnage qui relève de l'armée britannique.

Mais, au Québec, les militants indépendantistes étaient surveillés par «*l'escouade anti-terroriste*» (page 160), grâce aux «*tables d'écoute*» de la R.C.M.P. (page 160), police canadienne en liaison avec la C.I.A., car la lutte contre les révolutionnaires est internationalisée, Hubert Aquin alléguant même une collusion de l'Union des banques suisses avec les services secrets, ce qui fait que les militants ont à lutter contre un «*ennemi global*» (page 34), qu'ils ne peuvent identifier, que sa multiplicabilité protège, et rend même invulnérable.

Aussi, le dimanche 5 juillet 1964, vers dix heures quarante-cinq, alors qu'il était à bord d'une voiture volée dont le moteur était en marche dans un terrain de stationnement situé derrière l'Oratoire St-Joseph (dans le roman fut choisi un autre monument religieux, «*l'église Notre-Dame*» [page 160]), Hubert Aquin fut arrêté pour port illégal d'arme : il avait «*un Colt .38 automatique*» (page 46) ! Il avait peur, et se sentit soulagé. Il fut incarcéré à la prison de Montréal (qui, page 20, par un trait d'humour noir, est désignée comme le «*siège obscur du F.L.Q.*», la plupart de ses militants y étant enfermés). Il fut ainsi coupé de ses amis qui, pour éviter de prolonger son emprisonnement, n'ont pas publiquement affirmé la valeur politique de son acte, ce qui l'a profondément blessé. Il accepta alors de subir à l'Institut Albert-Prévost, établissement psychiatrique, un examen qui aurait pu lui servir lors de son procès, entrer dans son «*dossier judiciaire à appendice psychiatrique*» (page 26). Comme le ministre de la justice s'opposait à tout cautionnement, ses avocats lui conseillèrent de plaider «*la dépression suicidaire*», la folie passagère (lâcheté qu'il se reprocha plus tard).

Le 15 juillet, il fut transféré de la prison commune de Montréal à l'Institut psychiatrique Albert-Prévost, ce qui permet une satire de la «*psychiatrie viennoise*» (page 24, en fait la psychanalyse du Viennois Freud), dont est donnée une définition sarcastique («*La psychiatrie est la science du déséquilibre individuel encadré dans une société impeccable. Elle valorise le conformiste, celui qui s'intègre et non celui qui refuse ; elle glorifie tous les comportements d'obéissance civile et d'acceptation.*», le prisonnier protestant contre «*cet emprisonnement clinique qui conteste [sa] validité révolutionnaire.*» (page 17). On le décréta «*terroriste à phases maniaco-spectrales*» (page 25). On lui fit prendre des médicaments : «*Stellazin*» (page 11), «*équanitrate*» (page 25). On lui permit des lectures (page 14),

ce qui ne l'empêcha pas de connaître une expérience de vide intérieur, de découragement : «Pourquoi [...] avons-nous réinventé cette révolution qui nous a brisés, puis réunis et qui me paraît impossible» (page 152), puis décider d'en sortir en écrivant un roman d'espionnage.

Il le commença le 27 juillet, cet exercice étant, comme il le confia, devenu pour lui l'acte gratuit et baroque qui exprimait la «seule passion» de sa vie, celle de l'«échec», l'imaginaire lui paraissant le seul rempart contre toute domination, toute routine. Il se fixait ce programme : «Écrire comme on assassine [...] Créer la beauté homicide.» Et il aurait écrit pendant quinze ou dix-huit heures par jour, même s'il se faisait «casser les pieds à longueur de journée par les fous, les infirmières, les infirmiers.»

Dans ce texte, «patriote qui attend l'occasion de reprendre les armes» (page 93), qui veut «introduire le lance-flamme en dialectique et la conduite-suicide en politique» (page 24), qui pense que «le désespoir agi sera reconnu comme révolutionnaire» «par rapport à l'autre, écrit ou chanté» (page 94), il en revient à prévoir la lutte révolutionnaire future : «Il faudra remplacer les luttes parlementaires par la guerre à mort. Après deux siècles d'agonie, nous ferons éclater la violence déréglée, série ininterrompue d'attentats et d'ondes de choc, noire épellation d'un projet d'amour total» (page 172). «Les pages s'écriront d'elles-mêmes à la mitrailleuse» (page 173).

* * *

La révolution attendue au Québec est identifiée à d'autres révoltes :

La Révolution française est évoquée par la mention de la date du 4 août 1792. Mais n'est-ce pas une erreur puisque ce jour-là le seul événement fut que l'Assemblée nationale décréta que «tout Français qui aura fait la guerre de la liberté, soit dans les volontaires nationaux, soit dans les troupes de ligne, recevra les droits de citoyen actif», tandis que c'est dans la nuit du 4 août 1789 que, au cours des États généraux, les membres de l'aristocratie et du clergé renoncèrent à leurs priviléges, haut moment d'exaltation?

Le narrateur-prisonnier mentionne la «dizaine de révoltes» qui tournèrent «à l'échec» (page 96). Mais ce qu'Hubert Aquin écrivit à leur sujet demande des rectifications et / ou des explications :

- Il commença par «la révolution de Genève de 1781», mais ce fut plutôt le 7 avril 1782 qu'elle fut entreprise par les «natifs» et les bourgeois, en vain d'ailleurs car l'Ancien Régime fut rétabli avec l'aide étrangère.
- La révolution «des Provinces-Unies des Pays-Bas» eut lieu, pour sa part, en 1785 (et non «en 1787»), quand le stathouder Guillaume V quitta La Haye, renversé par les «patriotes» mécontents de sa politique anglophile, son gouvernement étant restauré en 1787 par les armées de Guillaume de Prusse.
- La révolution «de Liège» commença le 26 août 1789 par le soulèvement des «patriotes» qui finirent par vaincre le prince-évêque de Liège, le 17 avril 1790 ; mais la ville devint française en 1795.
- Le «Boston Tea Party» n'eut pas lieu en 1776 (année de la déclaration de l'indépendance des États-Unis) mais en 1773, quand un groupe de Bostoniens rejeta à la mer une cargaison de thé provenant d'Angleterre en vue de faire abolir une taxe anglaise sur le commerce ; les Anglais investirent la ville en 1775.
- «Camp de la Misère» fut le nom donné par les Français faits prisonniers à la suite de la défaite de Sedan (1870) à la presqu'île d'Iges, au bord de la Meuse, où ils furent cruellement confinés, sans ressources, par les soldats prussiens.

Ailleurs, il est question de «la grande révolution» (page 54), c'est-à-dire la révolution russe.

En les héros révolutionnaires, Toussaint-Louverture (1743-1803, en Haïti), Tchernychevski (1828-1889, dans la Russie tsariste), Mazzini (1805-1872, en Italie), le narrateur-prisonnier voit «de grands frères dans le désespoir et l'attentat» (page 96), du fait de l'exil et de l'emprisonnement qu'ils ont soufferts pour leurs idées et leurs actions. Il nomme encore le Russe Bakounine (1814-1876), anarchiste «mort dans la prison commune de Berne» (page 73). Ces révolutionnaires s'apparentent à lui surtout par le fait qu'ils étaient écrivains aussi bien que militants, qu'ils partageaient avec les héros littéraires le fait d'appartenir au mouvement romantique. Évoqués pour affirmer ses aspirations révolutionnaires, leurs noms soulignent au contraire sa dualité.

Est mentionné aussi le F.L.N., c'est-à-dire le Front de Libération Nationale de l'Algérie : il a son siège social à Lausanne (page 20), et est souligné le rapprochement avec le Front de Libération du Québec, le F.L.Q., dont, de toute évidence, le nom a d'ailleurs été conçu sur le même modèle.

Surtout, et dès l'incipit, le narrateur-prisonnier met en rapport le 24 juin du Québec avec «*le 26 juillet des Cubains*» (page 172, auparavant page 93), le mouvement de Fidel Castro (auquel Hubert Aquin fit envoyer un exemplaire de ‘*Prochain épisode*’ !) ayant porté le nom de «*Mouvement du 26 juillet*» en souvenir du 26 juillet 1953 où l'attaque d'un poste de l'armée du dictateur Batista à Santiago de Cuba avait échoué. Cuba, qui «*coule en flammes au milieu du lac Léman*» (page 9), qui est «*l'île enflammée*» (page 69), est le symbole de la révolution : «*Où es-tu, révolution? Est-ce toi qui coule enflammée au milieu du lac Léman [...]?*» (page 73).

* * *

L'action du roman d'espionnage se passe principalement en Suisse, pays qui, selon le critique Jean-Éthier Blais, aurait été choisi par Hubert Aquin parce qu'il est «le plexus de l'Europe», alors qu'Hubert Aquin s'y était déjà intéressé, y avait même déjà, du fait de son admiration pour l'écrivain Charles-Ferdinand Ramuz, fait de courts séjours entre 1951 et 1954 (alors qu'il était étudiant à Paris), s'y était même installé, avec sa femme et ses deux fils, à Leysin, en octobre 1961, y était encore revenu, en juin et juillet 1962, pour une interview de Georges Simenon dans son château d'Échandens.

‘*Prochain épisode*’ offre tout un tableau de ce pays ou, du moins, du pay de Vaud (d'où : «*Café Vaudois*» [page 13] - «*le vaudaire*» [page 151], vent du pays de Vaud ; d'où la rivière Sarine [page 146]). C'est, dans la Confédération suisse, un canton francophone. On est à :

- Lausanne : «*la grande esplanade de la place de la Riponne*» (page 30), «*la place de la Riponne et la pizzeria de la place de l'Hôtel-de-Ville*», «*l'eau de la rue des Escaliers-du-Marché*», «*le cinéma Benjamin-Constant*» (page 29), «*le Grand-Pont, juste au-dessus de la "Gazette de Lausanne"*» (page 30), «*le Lausanne-Palace*» (page 19), «*la crête des grands hôtels*» (page 97) ;
- Ouchy et son château (page 151) ;
- «*l'Hôtel d'Angleterre qui se trouve à mi-chemin entre le château de Chillon et la villa Diodati*» (page 34), qui sont au bord du lac Léman ;
- Coppet où s'élève «*le château des Necker* [la famille de Mme de Staël]?", avec *son romantisme usagé et sa grille princière*» (page 76, page 114 aussi), où, dans «*la Grand-Rue*», le Québécois se sent cerné par une «*cordillère violentée*» (page 111) ;
- Genève, où «*la place Simon-Goulart s'ouvre, dans la transparence du jour, sur toute une mesure de montagnes et de neiges éternelles*» (page 102) ; où se présente un «*petit square encombré d'Alpes*» (page 127) ; où se trouve le «*Café du Globe*» (page 50) ; la ville a pour faubourg Carouge (page 54) ;
- Leysin où Hubert Aquin vécut en octobre 1961, «*dans l'air pur*», à «*mille huit cent mètres*» (page 69).

L'itinéraire de la poursuite en voiture est indiqué avec la même précision (page 109).

Le canton est dominé d'un côté par «*les Alpes fribourgeoises*» (dont «*la Tour d'Aï*» [page 25], sommet calcaire culminant à 2 332 m d'altitude), de l'autre par «*les dômes du Jura*» (page 118).

Il s'étend au bord du lac Léman, qui a été un temps le centre géographique de l'existence de l'auteur, «*lac alpestre*» (page 13), «*glaciaire*» (page 64), «*fluviatile, à l'inutile splendeur*» (page 13), «*miroir liquide qu'une haleine brumeuse voilait encore*» (page 32), à «*la voûte synclinale*» (page 97), qui occupe «*l'espace incantatoire de la grande vallée*» (page 103), qui présente une «*nappe marbrée*» (page 20). Au bord «*de l'eau bleue du lac Léman*», le personnage (en fait, Hubert Aquin lui-même) s'écrie : «*Que ce paysage m'emprisonne encore dans sa belle invraisemblance, et je mourrai sans amertume!*» (page 37).

Dans ses «*eaux bleuâtres*», «*les Alpes se désintègrent doucement*» (page 131). Mais ce n'est qu'une impression passagère, et, en fait, elles s'imposent avec profusion (depuis l'épigraphie) par leur minéralité. D'où les évocations de «*la constellation des glaciers*» (page 66), de «*la grande ceinture des pics et des aiguilles*» (page 103), d'une «*cordillère violentée*» (page 111), les mentions précises de massifs ou de montagnes.

Il y a les montagnes qui se trouvent en Suisse :

- les «*Alpes lépontiennes*» (page 38) : en fait, les «*Alpes lépontines*», massif montagneux situé dans la partie centrale des Alpes entre la Suisse et l'Italie, étant à cheval sur les cantons du Valais, d'Uri, des Grisons, du Tessin, et sur les régions italiennes du Piémont et de la Lombardie ;
 - les «*Alpes bernoises*» (page 107) : massif montagneux situé dans la partie centrale des Alpes en Suisse ; bien que leur nom suggère qu'elles se situent dans l'Oberland bernois, une partie est située dans les cantons adjacents de Vaud, Fribourg («*Alpes fribourgeoises*» [page 118]) et du Valais ; à l'ouest, s'élève le «*Chamossaire*» (page 69) ;
 - les «*Alpes pennines*» (page 107), partie de la chaîne des Alpes qui va du col du Grand-Saint-Bernard au Saint-Gothard en débordant sur les deux versants, suisse au nord (Valais) et italien (Val d'Aoste, Alpes Piémontaises) ;
 - le panorama qui s'étend «*de la Furka jusqu'à Viège, de Viège à Martigny, en passant par le couloir escarpé du Haut-Valais*», «*qui va depuis le Haut de Cry jusqu'à la dent de Mörclen*» (page 107) ;
 - «*la dentelure orgueilleuse du Grand Combin*» (page 71), sommet des Alpes suisses culminant à 4 314 mètres, entre le val de Bagnes et le val d'Entremont.
- H. de Heutz voudrait «*louer une villa en montagne, dans le val d'Hérens du côté d'Évolène*» (page 83), c'est-à-dire dans le canton du Valais.

Il y a les montagnes qui se trouvent, «*de l'autre côté de la vallée*» (page 69), de l'autre côté du lac Léman, en France :

- «*les grandes Alpes se dépliaient vers le sud*» (page 69) ;
- «*la crénelure sombre*» des «*Alpes déchirées*» (page 155) ;
- «*le contour dentelé des Alpes de Savoie*» (page 20), expression qui convient mieux que «*Hauts-Alpes*», mot composé employé page 97, alors qu'il désigne en fait un département français situé bien plus loin au sud ;
- «*le réseau des grandes Alpes depuis le Pic Chaussy jusqu'au grand Muveran, puis, à l'arrière-plan [...] le Tour Noir, les Chardonnets, l'Aiguille du Druz [sic] et les Dents du Midi, et, [...] dans une enfilade fuyant vers le sud, la Crête des Linges, les Cornettes de Bise, les Jumelles...*» (page 111) ;
- «*les Grandes Jorasses*» vers lesquelles «*la belle saison court*» (page 142) ;
- «*l'Aiguille du Géant*» (page 64), appelée aussi «*la dent du Géant*», sommet du massif du Mont-Blanc, culminant à 4 013 m, sur l'arête frontière entre la France et l'Italie, à cheval sur la Haute-Savoie et le Val d'Aoste, entre le mont Blanc et les Grandes Jorasses ;
- «*les flancs dégradés du Mont Maudit*» (page 103), sommet du massif du Mont-Blanc culminant à 4 465 m. ;
- «*la Dent du Chat et la Grande Chartreuse*» (page 109), en fait bien trop éloignées au sud, et pas assez hautes pour être distinguées depuis la Suisse ;
- c'est encore plus sûr pour «*la Barre des Écrins*» (page 136), le point culminant (4 102 mètres) du massif des Écrins, dans les Hautes-Alpes, donc très loin au sud.

Quand il est question de ski, sont nommés «*les ravins de la Grande Casse*» (page 25) qui est le plus haut sommet du massif de la Vanoise, dans les Alpes françaises, et dont les pentes sont très raides !

On apprend encore que les Alpes soufflent jusque de l'autre côté du lac un «*vent de moraine*» (page 114).

* * *

La Suisse, «*pays calviniste*» (page 49), où les excès de vitesse sont interdits, est aussi le pays de l'horlogerie, de l'exactitude de l'heure, ce que rappellent :

- les mouvements d'horlogerie exposés dans des vitrines ;
- la «*montre-bracelet de fabrication suisse*» (page 49) de l'espion, qui, toutefois, va s'arrêter à un moment crucial !
- de nombreuses horloges aux différentes formes : horloge du beffroi de Château-d'Oex (page 48), horloge de mairie, etc..

L'espion aimant la bonne chère, la cuisine suisse est évoquée :

- «*croûte zurichoise*» (page 75) : tomate, fromage fondu et sauce aux champignons sur une tranche de pain rôti ;
- «*crêpes fourrées au jambon avec un gratin d'emmementhal* [un fromage]» (page 108) ;
- «*tomme de Savoie*», un fromage ;
- «*petite pointe de vacherin* [un autre fromage] tout en buvant un *Côtes-du-Rhône*» (page 111) ;
- «*un poulet sauté du Mont Noir*» (page 109).

Ne manquent pas des boissons suisses :

- une bière : «*Feldschlösschen*» (page 50) ;
- des vins : le «*Johannisberg*» (page 69), Sylvaner du Valais qui peut donc être aussi le «*vin blanc du Valais*» de la page 75) ; le «*Réserve du Vidôme [...] vin blanc des coteaux d'Yvorne*» (page 108) ; le «*Château Puidoux*» (page 109) ;
- un alcool : «*Williamine des coteaux d'Hémerence*» (page 142), une eau-de-vie de poire William.

Il est savoureux de constater que le Québécois, qui a déjà remarqué l'«*accent brabançon*» affecté par de Heutz (page 39), se moque de l'«*accent des natifs de Genève*» (page 51) !

La Suisse est présente aussi par :

- Son Histoire :

-L'espion se renseigne, auprès de «*la Société d'Histoire de la Suisse Romande*» (page 49), sur les rapports entre «*César et les Helvètes*», titre d'une conférence que donne H. de Heutz (page 13). Les Helvètes, peuple qui vivait sur le territoire de la Suisse actuelle, avaient voulu émigrer vers la Gaule, mais avaient été repoussés par César. On ne les connaît que par son écrit, «*La guerre des Gaules*», où se trouve le récit de la bataille d'Uxellodunum (pages 149, 165), lieu du dernier affrontement de la campagne où il fit preuve d'une brutalité démesurée afin de décourager des révoltes subséquentes, récit qui se retrouve dans l'ouvrage du colonel Stoffel, «*Histoire de Jules César. Guerre civile*» (pages 127, 131). Consacrant onze lignes aux Helvètes, le narrateur-prisonnier décèle une «*corrélation subtile entre ce chapitre de l'histoire helvétique et certains éléments de [sa] propre histoire*» (page 14), c'est-à-dire l'Histoire du Québec. De Jules César, on peut rapprocher Scipion l'Africain qui assiégea Carthage, et remporta sur Hannibal la victoire décisive de Zama qui lui valut son surnom. Or H. de Heutz est aussi un «*hagiographe de Scipion l'Africain*» (page 108).

- Au XVIIe siècle, le Genevois François Bonnivard lutta contre la domination des Suisses allemands sur les Suisses francophones, et, à la suite de conspirations, fut emprisonné à Chillon. Le narrateur-prisonnier déclare : «*Le patriote Bonnivard attend toujours la guerre révolutionnaire que j'ai fomentée sans poésie*» (page 34).

- En 1845, fut créé le «*Sonderbund*» (page 48), ce qui, en allemand, signifie «*alliance particulière*», ligue de sept cantons catholiques et conservateurs voulant défendre leurs intérêts particuliers contre une centralisation du pouvoir.

- Aux XIXe et XXe siècles, Genève fut l'«*antichambre de la révolution et de l'anarchie*» (page 52), et l'espion s'identifie aux «*grands exilés*» russes qui habitaient le quartier de Carouge, «*aire germinale de la grande révolution*» (page 54).

- Sa structure fédérale. La Confédération suisse unit vingt-neuf cantons, un «*palais fédéral*» se trouvant à Berne (page 39), les chemins de fer étant «*fédéraux*» (page 126), «*l'U.B.S.*» (Union des Banques Suisses) étant un «*lobby fédéral*» (page 42). La «*Mercedes 300 SL*» de von Ryndt étant une voiture de luxe fabriquée en Allemagne, et son «*indicatif*» étant du *canton de Zurich*» (page 38), canton germanophone, elle symbolise bien la domination politique et économique que les Suisses allemands imposent aux autres nations de la confédération. Hubert Aquin voit et exploite une analogie entre cette confédération et la confédération canadienne de dix provinces : neuf anglophones et une seule francophone, les premières et le gouvernement fédéral exerçant donc leur domination sur les Québécois, la même collusion existant entre les banques et le gouvernement fédéral.

- Sa littérature : Hubert Aquin mentionne Benjamin Constant (dont est cité le "Journal intime", page 76), Mme de Staël (page 112), en liaison tous deux avec le «château des Necker» (page 114) à Coppet, et, surtout, Charles-Ferdinand Ramuz dont sont cités les titres de deux de ses œuvres les plus importantes : "Derborence" et "La beauté sur la terre" [voir, dans le site, "RAMUZ Charles-Ferdinand"].

* * *

Hubert Aquin convoqua encore dans son livre d'autres grandes figures de la littérature.

Au pensionnaire de l'Institut, on permet la lecture de Balzac. Mais l'écrivain qu'il veut être est découragé par la «phrase inaugurale» de "L'*histoire des treize*" (page 15), œuvre choisie parce qu'elle montre une société secrète au pouvoir occulte et sans limites, qu'elle propose l'exemple de Ferragus, personnage «*insaisissable et pur*», «*vengeur fictif et sibyllin*» (page 53), conspirateur de génie se plaçant au-dessus des lois, condamné par la société, mais demeurant, sous sa «*pèlerine noire*» (page 53), inaccessible à la peur. Il le «*hantait* (page 53), il veut s'«*identifier*» à lui (page 18). Plus loin, il est encore question, de façon tout à fait impromptue et guère utile, de la prétendue impuissance sexuelle de Balzac (page 51) contredite par ses «*rencontres amoureuses*» à Genève avec Mme Hanska, cette «*surenchère verbale*» ayant paru «*louche*» à Simenon (page 52), grand amateur de femmes pour lequel les effusions sentimentales n'étaient nullement la preuve de performance physique, et étaient même plutôt un indice d'insuffisance en ce domaine !

Le séjour en Suisse permet d'évoquer un de ses plus illustres visiteurs, l'écrivain anglais Byron. En effet, en 1816 (d'où «*nos corps réunis en 1816*» [page 38]), ce romantique à «*la silhouette rêveuse*» (page 71) passa à Lausanne, séjourna en été dans «*la villa Diodati*» (page 34), résidence de Cologny au bord du lac Léman, avec Percy et Mary Shelley, John Polidori et d'autres de ses amis (c'est d'ailleurs alors que furent rédigées les bases des classiques histoires d'horreur "Frankenstein" et "The vampyre"). Il eut ainsi l'occasion de connaître le cas de Bonnivard, et d'écrire son poème "Le *prisonnier de Chillon*", histoire de ce prisonnier romantique auquel le narrateur-prisonnier s'identifie (page 32), alors qu'il est, lui, «*prisonnier sans poète qui le chante*» (page 34). Byron fut choisi aussi pour son autre héros, Manfred (page 34) qui, avant de se suicider, cria sa révolte à l'univers qui l'avait vaincu (page 34). Par les allusions à Byron, toujours liées à la nuit d'extase amoureuse du narrateur-espion et de K à Lausanne, est mis en relief le caractère romantique de la quête. Il éprouve «*le regret de ne pas avoir fait l'amour avec K dans des chambres que Byron a occupées avant de s'engager dans la révolution nationale des Grecs*» (page 170), avant d'assumer son rôle final puisqu'en effet il est allé en Grèce participer à la guerre de libération contre les Turcs (page 170), mourant d'ailleurs à Missolonghi (page 153), d'où la mention de l'«*épilepsie finale de Missolonghi*» (page 35), puisque, en effet encore, le poète était épileptique, mais avait en fait été atteint de la fièvre des marais, et y ayant décédé.

Voilà qui invite à signaler d'autres allusions littéraires qui parsèment le texte :

- «*Adieu aux armes*» (page 16) est une reprise ironique du titre du roman d'Hemingway.
- «*Je m'ophélise*» (page 22) est un mot créé par Hubert Aquin, qui fait référence à la noyade de d'Ophélie dans la tragédie de Shakespeare, "Hamlet".
- «*Je suis l'emprisonné, le terroriste, le révolutionnaire anarchique et incontestablement fini*» (page 24) est un écho possible de «*Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé*» de Nerval dans son sonnet "El desdichado".
- «*Quand nous reverrons-nous et nous reverrons-nous?*» (pages 72-73) est une reprise de vers de Péguy dans "Adieu à la Meuse" ;
- «*Où est-il le pays qui te ressemble [...] celui où je veux t'aimer et mourir?*» (page 78) fut emprunté à "L'*invitation au voyage*" de Baudelaire.
- «*Le déhanchement galiléen de mes femmes*» (page 89) pourrait être une évocation de la Marie-Madeleine des Évangiles, qui venait de Magdala, ville de Galilée.
- «*Comme un promeneur solitaire*» (page 114) est un clin d'œil aux "Rêveries du promeneur solitaire" du Suisse Jean-Jacques Rousseau.

- Le «cheval de Troie» qu'est l'Opel (page 115), qui «a galopé de nuit» (page 117) est un souvenir de l'*'Iliade'* d'Homère.
- «Mon temps était venu» (page 162) rappelle la parole du Christ : «L'heure est venue» (Marc, 14, 41 et Jean, 12, 23).

On trouve même une allusion cinématographique, celle qui est faite au film de Marcel Camus, *"Orfeu Negro"* (page 19), transposition, parmi des Noirs de Rio, au temps du carnaval, de la tragédie d'Orphée ; d'où la «noire Eurydice» qu'est la pourtant blonde «K» (page 19) ; d'où la descente du narrateur, nouvel Orphée, vers son Eurydice (page 20) ; d'où les mentions des chansons du film : «*Felicidade*» (page 19 ; en fait *'A felicidade'*) et surtout *"Desafinado"*, dont les «*rythmes déhanchés*» (pages 32, 33) traversent le livre (pages 29, 32, 33, 76, 89, 151, 153, 155), ponctuent l'action, sont, indique le narrateur, le «*germe lyrique de [son] état d'âme et du désir qu'il a] d'y échapper*» (page 76).

Notons encore qu'Hubert Aquin pose un regard minutieux et attendri sur chaque parcelle de beauté, et que son personnage est un esthète qui trouve, dans le château de H. de Heutz, un «*musée obscur*» (page 139), un mobilier baroque. Il y admire et décrit avec précision :

- une «*grande armoire avec des figures d'anges en marqueterie, bois sur bois*» (page 57) dont il est précisé plus loin qu'elle est «*italienne*», que c'est un «*chef-d'œuvre*», que l'espion «*aime d'amour*» «*ces anges en marqueterie*» (page 125) ;
- un «*buffet à deux corps Louis XIII*», qui est d'un «*bois de cercueil ambré*», qui présente une «*surface ridée de bas-reliefs et de frises*» ; dont «*le corps supérieur, beaucoup plus étroit que son suppôt* [sic ; ne faudrait-il pas plutôt «*support*»?], s'ouvre par une seule porte à médaillon sur lequel figure un guerrier nu.» Le visiteur s'extasie : «*Très beau ! J'admire sa forme élancée en équilibre instable et le port majestueux de sa tête. Contre qui se jette-t-il ainsi en brandissant, comme arme unique, sa lance à outrance ? Tout autour du médaillon, une frise sculptée tient lieu d'arc de triomphe au guerrier. Deux caryatides encadrent la porte à médaillon et donnent au corps supérieur du buffet l'aspect d'un tabernacle profane posé sur son autel.* [...] Je demeure en extase [...] Je laisse mes doigts frôler les bulbes lisses des caryatides et je caresse les vêtements sculptés de ce buffet vide.» (pages 123-124) ;
- «*un fauteuil à l'officier, bas sur pattes, très confortable*» (page 125) ;
- une «*commode en laque revêtue de dalmatiques sur laquelle se déroule un combat entre deux soldats en armure, dans une fulgurance de bleus dégradés et de vermeil*» (page 127). L'admirateur constate que «*les deux guerriers, tendus l'un vers l'autre en des postures complémentaires, sont immobilisés par une sorte d'étreinte cruelle, duel à mort qui sert de revêtement lumineux au meuble sombre*» (page 127), y voit le symbole de son affrontement avec son ennemi ;
- une «*crédence Henri II*» et une «*porte à deux vantaux*» (page 146) ;
- un «*salon*» «*drapé dans ses époques et ses styles*», «*les lambris*» et «*le plancher de points de Hongrie*» (page 128) ;
- un livre dont l'ex-libris, les initiales de H. de Heutz lui paraissent un «*chiffre*», une «*énigme*» (pages 130-131).

On peut s'étonner, de la part d'un nationaliste tel qu'Hubert Aquin, que l'art du Québec n'apparaisse qu'à travers la mention du peintre Clarence Gagnon, d'autant plus que c'est une «*eau-forte de Venise*» (page 31), c'est-à-dire représentant Venise.

Le narrateur-prisonnier, s'il se souvient de rencontres exaltantes avec K dans des lieux du Québec, se plaît à imaginer des rencontres futures avec elle dans des lieux exotiques et exceptionnels : Babylone («*le long de "Rashid Avenue"*»), Dakar («*dans la médina, à moins que ce ne soit sous une moustiquaire de l'Hôtel N'Gor*»), Alger, Carthage («*près du palais présidentiel de Bourguiba*») (page 154). Et, au moment de son arrestation, elle «*se trouvait quelque part dans la brume hanséatique à Anvers ou Brême*» (page 159) : goût du grand tourisme quand tu nous tiens !

Ainsi, dans ‘‘Prochain épisode’’, Hubert Aquin se plut, comme par sa virtuosité sémiologique, à impressionner son lecteur par ses connaissances en matière de géographie, d’Histoire, de politique, de littérature, d’art !

Intérêt psychologique

Ce roman autobiographique, écrit à la première personne, cette autofiction dirait-on aujourd’hui, n’a donc qu’un seul personnage, qui, toutefois, se dédouble, car il faut distinguer le narrateur-prisonnier et son «*délégué de pouvoir*» (p.47), l’espion, comme se dédoublent aussi l’adjoint qu’est K, et l’ennemi qu’est H. de Heutz, les deux comparses qu’il suscite, qui paraissent d’ailleurs n’exister que par rapport à lui, n’être que des utilités, qui ne semblent appartenir qu’au monde de ses rêves et cauchemars.

D’ailleurs, aucun des personnages n’a d’identité réelle : du narrateur-prisonnier, rien ne permet d’affirmer qu’il soit bien Hubert Aquin ; l’espion n’a pas de nom ; l’adversaire en a trois ; la femme est identifiée par une initiale.

Examinons-les selon un ordre progressif.

H. de Heutz :

On peut d’abord s’interroger sur son nom. Le «*H.*» pourrait être celui d’Hubert. «*Heutz*» pourrait être une déformation de l’allemand «*Heute*» (aujourd’hui) ou une déformation de «*Deutsch*» qui signifie «allemand». Les initiales étant H.H., on peut avancer qu’Hubert Aquin a pensé à Humbert Humbert, le héros de *“Lolita”*, le roman de Vladimir Nabokov, écrivain qu’il admirait beaucoup.

En fait, son identité est incertaine : il est désigné d’abord comme un banquier allemand du nom de Carl von Ryndt, avant de devenir l’historien wallon H. de Heutz, pour enfin se prétendre le fondé de pouvoir belge François-Marc de Saucy (page 87), ce qui suppose des personnalités et des goûts différents.

En fait, ces tergiversations s’avèrent inutiles puisque l’espion québécois n’a affaire qu’à l’historien, au «*célèbre professeur*» (page 49), au «*spécialiste accrédité*» (page 51), qui est l’auteur d’«*un ouvrage historique sur César et les Helvètes*» (page 112) et «*l’hagiographe de Scipion l’Africain*» (page 108), cet intérêt pour ces deux personnages historiques révélant un penchant pour les conquérants cyniques.

C’est un élégant aristocrate qui présente une insaisissable personnalité. Voyant en lui «*le double de Ferragus*» (page 145), dont il serait l’«*ombre métapsychisée*» (page 87), l’espion est impressionné par son château, par «*la splendeur sarcophale de cette demeure*» (page 145) :

- «*Comme il doit faire bon habiter ici*» (page 124) ;
- «*De Heutz vit dans un univers second qui ne m’a jamais été accessible [...] où s’exprime un vouloir-vivre antique qui ne s’est pas perdu !*» (page 128).

Il admire le bon goût dont il fait preuve : «*H. de Heutz est un de ces êtres incroyables, millionnaire ou connaisseur, qui ne se trompe [sic] jamais*» (page 128).

On décèle dans tous ces propos le complexe du Québécois face au raffinement européen.

L’espion aimeraient s’identifier à celui qui lui semble un homme d’action froid et dangereux, à cet opposant «*mystérieux*» (page 129) qui lui paraît sûr de lui et de ses actes, qui lui semble tout avoir et tout savoir, être doté d’une puissance redoutable émanant d’un droit naturel, d’une grâce divine, être un surhomme superbement libre. Il le charme, l’ensorcelle, le domine, le subjugue par une sorte de charisme :

- «*Son audace même me fascine et, ma foi, me le rend presque sympathique*» (pages 85-86).
- «*Cet inconnu m’attire à l’instant même où je m’apprête à le tuer*».
- Il constate «*l’attrance morbide qu’il exerce sur [lui] [...] le charme maléfique de H. de Heutz*» (page 87), «*la relation inquiétante qui s’est établie entre [eux]*» (page 88).

- Il avoue : «*En toute sincérité, je reconnais que H. de Heutz fait preuve d'un art consommé. Cet homme possède un don diabolique pour falsifier la vraisemblance ; [...] J'ai vraiment affaire au diable*» (page 84) - «*Je suis aux prises avec un homme qui me dépasse*» (page 129).

Pourtant, étonnamment, quand il est à la merci de l'espion, ce supposé surhomme fait preuve de faiblesse, lui raconte une histoire attendrissante d'abandon de sa femme et de ses enfants, semblable d'ailleurs à celle que celui-ci lui a racontée, et il «*éclate en sanglots*» (page 83). Animé de la même volonté suicidaire, il lui demande de le tuer (page 85). À ce moment-là, le narrateur voit en lui un «*frère*» (page 84), leur «*compétition*» lui apparaît alors «*aberrante*» (page 84). H. de Heutz aussi désire retrouver la femme aimée, qui est peut-être celle même qu'aime l'espion, et à laquelle, plus tard, il avoue avoir peur (page 149). En fait, un ennemi mais aussi un frère, il peut être considéré comme le double du narrateur qui constate d'ailleurs qu'il s'identifie à lui : «*Une obsession trouble m'incorpore à sa fugacité [...] Plus il m'échappe, plus je me rapproche de lui [...] secrètement, je suis entré en lui*» (page 146).

Aussi l'espion voit-il flétrir sa volonté de le tuer : «*Est-il bien l'agent ennemi que je dois faire disparaître froidement ? Cela me paraît incroyable, car l'homme qui demeure ici transcende avec éclat l'image que je me suis faite de ma victime. Autre chose que sa mission contre-révolutionnaire définit cet homme*» (page 129).

Toutefois, c'est H. de Heutz qui est vraiment actif, qui se charge de la communication, qui transmet l'information à travers l'adjvant qu'est K, qui, avec l'aide de «*la femme blonde*», qui est peut-être K, réussit à écarter le danger, et à s'évader. Aussi faudrait-il tuer cet ennemi tiré d'un cauchemar, qui, «*pétri d'invraisemblance, [...] se meut dans la sorcellerie et le mystère*» (page 134).

N'est-il pas l'image de l'occupant du pays qui restera le plus fort jusqu'au moment où «*les pages s'écriront d'elles-mêmes à la mitraillette*» (page 173) et où il serait «*tué une fois pour toutes*» (dans un «*prochain épisode*»?). Le tuer serait aussi supprimer la dualité à l'intérieur du moi, cette chape d'illusions que nous portons avec nous, et qu'il s'agit de crever une fois pour toutes afin de trouver notre véritable identité ; ce serait aussi supprimer la dualité à l'intérieur du pays.

* * *

K :

C'est une blonde (pages 29, 32, 105, 115, 153, 156), peut-être parce que, pour un Québécois, sa compagne est «*sa blonde*» quelle que soit, d'ailleurs, la couleur de sa chevelure ! Mais sa blondeur peut aussi, en tant que caractéristique de la femme anglo-saxonne, annoncer une trahison possible. Il reste que, blonde aux yeux noirs, cette femme est donc dotée de ces caractères traditionnels de la beauté, reconnus de tout temps, déjà relevés par les romantiques (ainsi Nerval, dans «*Fantaisie*»). En plus de cette «*chevelure léonine*» (page 29), elle a aussi, évidemment, «*un corps merveilleux*» (page 12), «*flamboyant*» (page 13), des «*yeux sylvestres*» (page 32), une «*bouche chaude et humide*» (page 12), une «*démarche majestueuse*» (page 29). Et elle n'est pas seulement belle mais sensuelle. Le narrateur la montre qui «*se déhanche selon les strophes du désir et [ses] caresses voilées*» (page 31) ; elle l'«*attire selon un système copernicien*» (page 32). Dans les fréquentes évocations de leurs étreintes, pages très sensuelles, très charnelles, la force de l'Éros est manifeste, même si ce n'est souvent que de manière diffuse. K est donc la femme idéale puisque sont réunies en elle la beauté et la sensualité.

Le narrateur, fasciné et même envoûté, est tombé amoureux de cette «*femme absolue*» (page 90), aime passionnément cette maîtresse pourtant évanescante. Il célèbre sa beauté dans des hymnes enthousiastes : «*Mon amour, tu es belle, plus belle vraiment que toutes ces femmes que je dévisage avec méthode. Ta beauté éclate de puissance et de joie. Ton corps nu me redit que je suis né à la vraie vie et que je désire follement ce que j'aime. Tes cheveux blonds ressemblent au fleuve noir qui coule dans mon dos et me cerne. Je t'aime telle que tu m'es apparue l'autre nuit, quand je marchais vers la place de la Riponne, pleine et invincible ; et je t'aime tumultueuse quand tu cries nos plaisirs. Je t'aime drapée de noir ou d'écarlate, enrobée de safran, couverte d'un voile blanc, vêtue de paroles et transfigurée par le choc sombre de nos deux corps.*» (page 153).

Il voit en elle une «noire Eurydice» (page 19), l'identifiant à l'héroïne d'"*Orfeu Negro*". Il la cherche «dans la nuit interminable, ombre entre les ombres d'un sombre carnaval, nuit plus noire que la nuit saturnale, nuit plus douce que la nuit que nous avons passée ensemble quelque part sous le tropique natal un certain 24 juin» (page 20), et, nouvel Orphée, il descend vers elle (page 20), car il lui est voué : «J'ai vécu pour la rencontrer et je meurs inutilement d'amour» (page 152).

Elle est le moteur de son écriture : «Écrire est un grand amour. Écrire, c'était t'écrire ; et maintenant que je t'ai perdue, si je continue d'agglutiner les mots avec une persévérence mécanique, c'est qu'en mon for intérieur j'espère que ma dérive noématique [...] se rendra jusqu'à toi. Ainsi, mon livre à thèse n'est que la continuation cryptique d'une nuit d'amour avec toi, interlocutrice absolue à qui je ne puis écrire clandestinement qu'en m'adressant à un public qui ne sera jamais que la multiplication de tes yeux» (page 70).

Surtout, désignée par une lettre qu'on peut supposer être la première du mot «Kebek» (mot qui fait plus amérindien que la francisation qu'est «Québec», et qui fut privilégié dans les années soixante par certains indépendantistes, le mot signifiant d'ailleurs «rétrécissement des eaux»), ce qui rend bien non seulement l'étroitesse du Saint-Laurent en face de la ville de Québec, mais aussi l'étranglement dont est victime la Province), K représente le pays, selon une tendance de la littérature québécoise des années soixante (dans '*Terre Québec*' [1964], Paul Chamberland écrivit : «femme ou pays double terre conjuguée dont j'étais l'anneau de sève»). D'ailleurs, sa relation avec le narrateur culmina en ce «24 juin» (pages 20, 72), qui est le jour de la fête nationale des Québécois. Dans cette «aire érogène», ils ont «réinventé l'amour» (page 74). Le prisonnier supplie : «Laissez-moi me coucher encore une fois sur le sol chaud du pays, mon amour, et dans le lit vulnérable qui nous attend» (page 79). Il affirme que, quand il se couchait sur elle, il se couchait sur l'«étendue lyrique» du «pays natal», et s'exalte : «Au fond de ton ventre de nuit, je frappe en m'évanouissant de joie, et je trouve la terre meurtrie et chaude de notre invention nationale. Mon amour, tu m'es sol natal que je prends à pleines mains, sol obscur fuyant que je féconde» (page 143). Alors qu'il écrit, il pose ses «lèvres sur la chair brûlante de [son] pays» (page 70).

De plus, cet amour se confond avec la révolution. Le rapprochement est net page 73 où au «Que fais-tu en ce moment, mon amour?» répond le «Où es-tu, révolution?» Puis il est affirmé : «Un sacrement apocryphe nous lie indissolublement à la révolution» (page 74). On lit encore que :

- La révolution «viendra comme l'amour nous est venu un certain 24 juin» (page 95).
- «L'histoire de la révolution s'emmèle dans celle de nos étreintes et de nos nuits d'amour. Les premiers éclats du F.L.Q. ont lié nos vies.» (page 143).
- Leur «intimité délivrée» se mêle au «secret terrible de la nation qui éclate, la violence armée à celle des heures qu'[ils ont] passées à [s'] aimer» (page 143).
- Le narrateur proclame : «Notre amour décalque, en son déroulement, le calendrier noir de la révolution que j'attends follement, que j'appelle de ton nom ! Notre amour prépare une insurrection, nos nuits de baisers et de délire sont des étapes fulgurantes d'événements à venir. En même temps que nous cédons au spasme de la nuit, nos frères sont terrassés par le même événement sacrilège qui fond nos deux corps en une synthèse lyrique» (page 144).

Mais, de même que l'effervescence révolutionnaire, leur bonheur fut bref. Leurs «deux corps» furent «allongés sur le calendrier du printemps et de l'été, puis brisés soudain au début du cancer» (page 17). Or le cancer, en astrologie, est la période allant du 22 juin au 23 juillet. Ils se sont alors séparés. Quand ils se retrouvent, qu'elle est devenue une espionne, elle avoue avoir «fait une grande dépression», assure que : «Maintenant, c'est fini.» Mais, à sa question : «Comment me trouves-tu?», elle n'attend pas de réponse, et passe à autre chose (page 40).

Or, au cours de ces douze mois où ils furent séparés, n'a-t-elle pas changé? Cette femme aimée par le narrateur-espion, cette alliée qui aurait le pouvoir de l'aider dans son action révolutionnaire, dont il a besoin («Je n'ai pas la force d'affronter le vide qui m'attend si je ne revois pas K» [page 137]), ne le trahit-elle pas, son rôle d'espionne la destinant d'ailleurs à la feinte et à la métamorphose? N'est-elle pas, ayant, à l'amour fou, préféré le confort du mariage, «la femme blonde» de H. de Heutz, s'étant

offerte à l'ennemi, lui appartenant, leur union légitime étant même féconde, puisqu'il lui pose la question : «*Où sont les enfants?*» (page 149). Malgré le rival (qui devrait être le héros qui reconnaît : «*J'ai perdu mon amour*» [page 152] - «*Ma jeunesse s'enfuit, avec toi [...] Tout meurt si je t'ai perdue, mon amour [...] Ce n'est pas toi qui m'abandonnes, c'est la vie. Ce n'est sûrement pas toi, n'est-ce pas?*» [pages 154-155]), de Heutz réussit à lui donner rendez-vous au même endroit et à la même heure.

Comme elle représente le pays, on peut donc considérer qu'à travers elle, c'est celui-ci qui accepte de se soumettre à l'ennemi.

Pour Yves Préfontaine, «l'identification entre une image trouble de l'aimée, le pays à faire et le projet révolutionnaire est la CLÉ de ce roman» (*"Liberté"*, 1965).

* * *

Le narrateur, prisonnier ou espion :

Si le prisonnier, pour être capable d'évoluer au-delà de son emprisonnement, a fait de l'espion son «*délégué de pouvoir*» (page 47), son «*double*» (page 58), si on a dû jusqu'ici les distinguer, il faut constater que leurs conduites deviennent finalement les mêmes.

Le prisonnier ne veut plus s'acquitter du «*cachot national*» (pages 35-36) qu'est le Québec, se dit en proie à une «*névrose ethnique*» (page 26), considère qu'en lui «*toute une nation s'aplatit historiquement*» (page 25), allègue qu'«*après deux siècles de mélancolie et trente-quatre ans d'impuissance*», il se «*dépersonnalise*» (page 69). Il fait donc reposer sur la situation subie par son pays son état personnel.

Il opère la même tentative d'esquive quand, ayant été, à l'Institut, soumis à un examen psychanalytique, étant «*muni d'un dossier de terroriste à phases maniaco-spectrales*» (page 25), il en conteste la validité. Mais on se rend compte qu'il est bien atteint de maniaco-dépression, un trouble de l'humeur qui est aussi appelé trouble bipolaire ou cyclothymique par les spécialistes, qui, classiquement, montre l'alternance chronique de phases dites dépressives (basses), caractérisées par le sentiment d'infériorité, de déchéance, d'échec, d'impuissance, d'auto-dépréciation, de pessimisme, de désespoir, et de phases dites maniaques (hautes), qui sont des périodes d'excitation intellectuelle et physique avec exaltation de l'humeur et euphorie anormale. Entre elles se situent des phases «normales» où le fonctionnement de l'individu est relativement adéquat.

La dépression a fait ressentir à cet homme, à de nombreuses reprises, la tentation du suicide. Ainsi, il avoue : «*Depuis l'âge de quinze ans, je n'ai pas cessé de vouloir un beau suicide... Me suicider partout et sans relâche, c'est là ma mission*», et il dresse la liste de ses tentatives : soit excès de vitesse à ski ou en voiture, soit baignade dangereuse, soit perforation d'une artère, soit prise d'une drogue, du fait d'une déception amoureuse ou politique (page 25). Or il subit encore cette tentation. S'identifiant à Judas Iscariote, il s'écrie : «*Trente deniers, et je me suicide ! [...] et j'en aurais fini avec la dépression révolutionnaire*» (page 35). Si l'espion prétend qu'est invraisemblable l'histoire, qu'il raconte à H. de Heutz, d'une «*dépression nerveuse*», de l'abandon de sa femme et de ses deux enfants, de sa volonté de se suicider (page 61), nous savons que c'est en fait un aveu. Comme il n'a «*pas encore tué*» son ennemi, «*cela [le] déprime*», il «*éprouve une grande lassitude ; un vague désir de suicide [lui] revient.*» (page 67).

On comprend que, du fait de l'expérience de l'enfermement, ce soit surtout la dépression, la prostration, qui s'imposent au pensionnaire de l'Institut, qui, d'ailleurs, se considère comme un «*déprimé explosif*» (page 25), ce qui est bien une autre façon de dire qu'il est maniaco-dépressif ; qui prend conscience de son ambivalence continue : «*Pendant des années, j'ai vécu aplati avec fureur. J'ai habitué mes amis à un voltage intenable, à un gaspillage d'étincelles et de courts-circuits. Cracher le feu, tromper la mort, ressusciter cent fois, courir le mille en moins de quatre minutes, introduire le lance-flammes en dialectique, et la conduite-suicide en politique, voilà comment j'ai établi mon style.*» (page 24).

Réussissant à rendre avec justesse, authenticité, les sentiments qu'il éprouve, il se dit «*condamné à une certaine incohérence ontologique*» (page 16), à une dissociation de sa personnalité. Il constate :

«Je me déprime et me rends à l'évidence que cet affaissement est ma façon d'être» (page 24). Il avoue : «J'ai peur de m'habituer à cet espace rétréci ; j'ai peur de me retrouver différent à force de boire l'impossible à gueule ouverte et, en fin de compte, de n'être plus capable de marcher de mes deux pieds quand on me relâchera. J'ai peur de me réveiller dégénéré, complètement désidentifié, anéanti. Un autre que moi, les yeux hagards et le cerveau purgé de toute antériorité, franchira la grille le jour de ma libération. Le mal que je ressens m'appauprit trop pour que j'éprouve, à tenter de le désigner, le moindre soulagement.» (page 47). Il a «affreusement peur de mourir pendu aux barreaux d'une cellule du pénitencier» (page 78). Il regrette d'être un combattant exclu d'une guerre non commencée. Mais, révolutionnaire naïf, inconscient ou hypocrite, il s'étonne : «On me m'avait pas dit qu'en devenant patriote, je serais ainsi jeté dans la détresse et qu'à force de vouloir la liberté, je me retrouverais enfermé» (page 26).

Pourtant, par cette ambivalence constante qui le caractérise, il est prêt à accepter d'être désormais «dispensé d'agir de façon cohérente et exempté, une fois pour toutes, de faire un succès de [sa] vie», prêt à «finir ses jours dans la torpeur feutrée d'un institut anhistorique», prêt à «attendre le jugement dernier où [il sera] sûrement acquitté» (page 26).

Il ne voit de recours que dans l'écriture, que dans la catharsis par l'écriture : «Il ne me reste plus rien au monde que la notation de ma chute élémentaire» (page 71). Mais, dès le premier chapitre, il s'accuse : «J'écris d'une écriture hautement automatique [...] Je me jette de la poudre de mots plein les yeux [...] Je farcis la page de hachis mental, j'en mets à faire craquer la syntaxe, je mitraille le papier nu, c'est tout juste si je n'écris pas des deux mains à la fois pour moins penser!» (page 15). En se penchant sur son passé, il se rend compte que le présent influe sur le souvenir, et que «la vie recluse marque d'un coefficient de désespoir les mots qu'imprime [sa] mémoire cassée» (page 68). Et il reste que, peu à peu, l'écriture perd son charme : il ressent «la densité mortuaire de l'écrit», il «coule dans un plasma de mots» (page 164), se heurte à «la frêle opacité du papier», pour rester «accroupi sans élan [pourrait-il en être autrement?] sur un papier blanc comme le drap avec lequel on se pend» (page 27).

Pourtant, il se ménage des sursauts de bonheur, d'énergie, d'espoir, dans ces romans qu'il écrit, et qui sont clairement une compensation à son isolement. «Ces romans», car, si on est sûr qu'il invente bien un roman d'espionnage, on peut se demander s'il n'invente pas aussi un roman d'amour.

En effet, il aurait connu un sommet d'exaltation dans son amour pour celle qu'il appelle K, qui est une femme si extraordinaire qu'elle pourrait bien n'être que fantasmée. Ainsi, il la confond avec le pays, ayant été attirée vers elle à l'occasion d'un 24 juin, jour de la fête nationale, d'où la naissance de son désir d'œuvrer pour le faire accéder à l'indépendance par l'action révolutionnaire : «C'est la révolution qui nous a unis dans un lit géant juste au-dessus du fleuve natal» (page 139) - «L'histoire de la révolution de notre pays s'emmèle dans celle de nos étreintes éperdues» (page 143).

C'est qu'il aurait été alors un amoureux fou aux désirs immenses, dont la soumission à l'attraction trouvait son «principe» dans le soleil (page 37). Il ne cesse de célébrer le «bonheur» connu avec elle (page 37), «la plénitude», «l'investiture de l'amour et de l'aube» (page 38) : «Ton corps nu me redit que je suis né à la vraie vie et que je désire follement ce que j'aime.» (page 153). Dans le coït, il aurait même été un «terroriste absolu», ayant été, dans «ce lit insurrectionnel» (page 72), saisi d'un spasme foudroyant, frappé par «l'éblouissante explosion de [leur] désir» (page 72). Il affirme à son amante : «Je suis pleinement couché sur toi, je cours comme le fleuve puissant dans ta grande vallée» (page 73). Et cet amour est évidemment un amour à mort puisqu'ils ont «mille fois souhaité mourir plutôt que d'affronter la séparation cruelle» (page 31). Ils ne vont pas jusque-là, puisqu'il la perd, qu'elle l'a peut-être trahi, ce qui ne l'empêche pas d'espérer toujours, en amant tragique, la revoir.

On peut mettre en doute l'authenticité des passages lyriques où il évoque cet amour, sinon l'existence même de cette femme. D'ailleurs, dans cette lumière, tout le roman apparaît même comme un édifice mensonger, mais qui expose son propre mensonge.

Son goût de la beauté fit que cet esthète élitiste, qui regrette d'agoniser «sans style» (page 139), devenu l'espion, posa un regard attentif et attendri sur le musée qu'est le château de H. de Heutz, au point que le détourne de sa mission un contemplation d'œuvres d'art qui lui fournit sa cohérence personnelle, le repos à l'intérieur de soi. Pourtant, ailleurs, lui qui aspirait à se reposer au château de

«l'affreuse promiscuité urbaine» (page 124), aspire à se retrouver dans la banale quiétude réconfortante qu'offre Montréal : «*Dans un certain nombre de jours je pourrai circuler librement, marcher dans la foule au hasard entre les vitrines de chez Morgan et celles de la rue Peel*» (page 118) : quel peut plaisir petit-bourgeois !

Quant au prisonnier, il est victime d'une autre fascination puisqu'il donne «une coloration esthétique» à la «sécrétion verbeuse» qui lui sert d'introspection. L'esthétique, ce démon subversif et fascinant, l'ensorcelle à son insu. On peut se demander s'il ne s'en libère pas et ne s'en venge pas parfois en se livrant à l'anarchique désarticulation de l'écriture.

Le roman d'espionnage aussi devrait être un sursaut d'énergie, d'espoir. Mais, en fait, la maniacodépression apparaît encore plus accentuée chez l'espion, qui, s'il se veut l'incarnation symbolique de la révolution du Québec, procède par impulsions enthousiastes qui ne sont que des sauts velléitaires, et connaît de sévères retombées. Il voudrait adopter «une attitude altière» (page 60), ne cesse de lancer les affirmations les plus orgueilleuses. Mais, page 59, il mentionne du même souffle «l'euphorie» et la «déconfiture finale». La première est causée en particulier par la conduite de la voiture qui a sur lui un effet magique : «*J'étais véritablement heureux et je conduisais dans un état voisin de l'ivresse.*» (page 67). Celle-ci est causée aussi par les retrouvailles avec K, qui donnent lieu à une journée orgasmique. Voulant derechef que son aventure individuelle se confonde avec l'aventure collective, il proclame : «*Seule la progression impétueuse de la révolution m'engendre à nouveau*» (page 138). Dans l'action politique, il manifeste une exaltée volonté de dépassement : «*Je veux vivre foudroyé, sans répit et sans une seule minute de silence*» (page 138).

Mais ce révolutionnaire, qui n'agit pas de façon rationnelle, qui répond plutôt à ses impulsions, est quelque peu puéril. Il admet d'ailleurs : «*Je suis devenu ce révolutionnaire voué à la tristesse et à l'inutile éclatement de sa rage d'enfant*» (page 137). Le meurtre qu'il projette est, un peu comme pour Tchen dans «*La condition humaine*» de Malraux, une noce noire qui procure «l'euphorie assainissante du fanatisme» (page 23), un moyen, pour lui aussi, de remédier à une insuffisance personnelle : «*Tuer confère un style à l'existence*», lui injecte le tonus sans lequel «*elle se résume à une réputation asthénique et à l'interminable expérimentation de l'ennui*» (page 23). Il se livre même à une apologie de l'assassinat politique : «*Tuer ! Quelle splendide loi à laquelle il fait bon parfois se conformer*» (page 22). Mais, alors que Tchen commet le geste décisif, l'espion d'Hubert Aquin, meurtrier-Sisyphe, ne parvient pas à l'accomplir.

Et, bien vite, il concède que «*le spleen [l']inonde*» (page 68). Ailleurs, il est «*presque enclin au spleen*» (page 145), «*la tristesse du temps en allé se mêle à [son] indécision*» (page 142). Il se plaint : «*Mon pays me fait mal. Son échec prolongé m'a jeté par terre*» (page 95). Il se voit comme «*le symbole fracturé de la révolution du Québec*» (page 25), s'inquiète : «*Et si la révolution ne venait jamais bouleverser nos existences?*» (page 141). Et il aboutit à l'impuissance, se sent «*découragé*», se dit «*désespéré comme il n'est pas permis de l'être quand on entreprend une révolution*», a «*le sentiment d'avoir tout gâché*» (page 166), et on peut le croire, même s'il avoue aussi jouer la comédie, se décrivant «*drapé dans [sa] dépression de circonstance*» (page 62).

Il laisse assez clairement entendre, après son arrestation, que la «*femme blonde*», qui est l'associée de H. de Heutz, ne serait nulle autre que K qui a donc commis une trahison qui le laisse «*défait comme un peuple, plus inutile que tous [ses] frères [...] anéanti*» (page 167). Comme cette trahison est celle même de la révolution, il se dissocie de celle-ci : «*Incertaine, la révolution me flétrit : ce n'est pas moi qui suis indigne, c'est elle qui me trahit et m'abandonne*». Le prisonnier prend conscience que le révolutionnaire qu'il pensait être en s'imaginant être le Ferragus québécois est mort depuis qu'il a échoué dans la mission qu'on lui avait confiée.

Pourtant, à la fin, dans un dernier sursaut, quelque peu factice, forcé, cet éternel rêveur est décidé à «*demeurer invulnérable au doute et à tenir bon au nom de ce qui est sacré*» (page 171). Il met alors ses espoirs en un «*prochain épisode*» où il accomplirait enfin son projet révolutionnaire, un «*prochain épisode*» qui serait une conclusion que le livre «*ne contiendra pas puisqu'elle suivra, hors texte, le point final qu'il apposerait au bas de la dernière page*» (page 93), brûlant «*d'ajouter ce chapitre final à [son] histoire privée*» (page 164), un «*prochain épisode*» dont il ne connaît pas «*le premier mot*»

(page 171), dont il pressent «les secousses intenables», s'exaltant encore : «Le temps sera venu de tuer [...] Il faudra remplacer les luttes parlementaires par la guerre à mort. Après deux siècles d'agonie, nous ferons éclater la violence déréglée» (page 172).

Cependant, si on a du mal à croire que serait enfin héroïque cet anti-héros qu'est le personnage d'Hubert Aquin, il faut reconnaître qu'en vrai personnage tragique de notre époque, il se livre à une constante auto-dérision :

- Il constate qu'il est «devenu le terroriste, le révolutionnaire anarchique et incontestablement fini !» (page 24).
- Il se rend compte qu'au lieu de «vider [son] chargeur dialectique», il était «encore empâté et [...] ne réussissa[t] pas à articuler un raisonnement précis.» (page 58).
- Il avoue : «Alors même que j'avais besoin de toutes mes ressources d'orgueil pour me donner du génie, je restais obsédé par mon échec.» (page 59).
- Il se voit voué à une «déconfiture finale» (page 59).
- «Grand parleur, petit faiseur», qui ne parvient pas à supprimer H. de Heutz, l'espion se montre, lors de chaque affrontement avec lui, paralysé, et se plaint : «Je ne l'ai pas encore tué et cela me déprime» (page 67). Revenant plus loin sur son incapacité à agir, il constate : «Les hostilités n'ont pas encore commencé et mon combat est déjà fini [...] je suis un blessé de guerre mais quelle blessure cruelle, car il n'y a pas encore de guerre» (page 95). Cherchant encore un faux-fuyant, il prétend qu'«une sorte de mystère [le] frappe d'une indécision sacrée» (page 88), en particulier lors de son séjour dans le château. Mais, alors, il se complaît dans l'attente, tout en se lamentant : «Cette longue attente ne m'a nullement conditionné à l'action. Quand celle-ci survient, je suis pris au dépourvu, contraint d'improviser lors même que je m'étais soigneusement préparé à toute éventualité» (page 97-98). Cette faiblesse permettrait de le comparer à Hamlet chez qui aussi l'action est empêchée par la réflexion.

Parlant de son ennemi, il reconnaît : «Ses éiphanies me déconcertent et me prennent invariablement au dépourvu. L'impression qu'il produit sur moi neutralise ma capacité de riposter.» (page 134). Au moment de devoir l'exécuter, il a «le trac» : «Avant d'entrer en scène, j'étais soudain la proie d'une agitation incontrôlable. Une sainte frousse me retenait.» (page 116). Plus loin, il admet : «J'ai peur parce que je suis seul et abandonné» (page 137). Enfin, ne pouvant résister à la tension, il s'écrie : «Ah ! je vendrais mon âme pour savoir quand cessera cette attente» (page 138).

- Il se peint sans complaisance : «J'hésitais sans grâce et me comportais avec maladresse» (page 103).
- Il dresse ce bilan : «Je me suis fait avoir d'un bout à l'autre» (page 103).
- Il confesse être «découragé de mesurer les erreurs qui [l'] avaient conduit à cet échec, incapable d'imaginer autre chose [...] que cette histoire de dépression nerveuse : deux enfants, femme abandonnée, fuite, [ses] ambitions lamentables de vols de banque et [sa] résolution finale d'utiliser [son] Colt spécial à bon escient en [se] flambant la cervelle.» (page 103).
- Plus loin, il est «incapable d'accommoder [son] esprit sur un autre objet que la paralysie qui le gagnait» (page 117) ; il «agonise comme s'[il était] piqué par une noire cantharide» (page 118), mais voudrait «mettre fin à l'ataraxie» qui l'a cloué (page 120).

Ainsi, faille après faille, il ne peut plus se mentir devant l'échec de son entreprise, qui lui revient «avec le courant de décharge des actes inachevés» (page 164). Ce roman du fantasme révolutionnaire trouve paradoxalement son sens tragique dans l'incapacité d'agir de l'espion. Longtemps, de grisantes hallucinations ont masqué l'impuissance de celui qui se croyait révolutionnaire, mais qui n'a fait que subir les péripéties de l'Histoire. Après bien des retards et des tergiversations, il n'arrive qu'à blesser son mystérieux adversaire qu'il n'a jamais pu identifier puisque la seule personne qui pouvait le faire, après l'échec ou la réussite de sa mission, c'était K, qui ne l'a pas attendu. Il s'est fait envoûter par l'un comme par l'autre.

Enfermé dans le cycle de ce pénible exorcisme sans cesse repris malgré les constantes interruptions, l'espion n'a pu se libérer : il n'a pas accepté d'évoluer, d'abandonner son ambivalence pour renaître psychiquement, passer ainsi de l'adolescence à l'âge adulte.

Cette absence d'évolution affective, donc de psychologie personnalisée, affecte l'ensemble des personnages.

Intérêt philosophique

Hubert Aquin parla lui-même de "Prochain épisode" comme d'un «livre à thèse» (page 70), annonçant dès le début sa volonté de «transférer sur cette œuvre improvisée la signification dont son existence se trouve dépourvue» (page 26), d'incarner une idéologie à travers un récit qui prend parfois des dimensions presque mythiques. Le livre est d'ailleurs traversé par les idées qu'il défendait à la même époque dans ses essais, et il est parsemé de maximes.

Surtout, ce livre polysémique invite à tout un ensemble de réflexions : d'abord, évidemment, une réflexion politique, mais aussi une réflexion psychologique et une réflexion esthétique. Examinons-les dans un ordre correspondant à leur importance :

Une réflexion esthétique :

Elle est, non sans une certaine lourdeur qui est celle du docte exposé, entamée dès le début, et poursuivie tout au long du livre, qui est aussi un roman du roman, «a work in progress». Le narrateur nous rappelle constamment qu'il écrit : «J'écris pour tromper la tristesse et pour la ressentir» (page 73) - «J'écris sans espoir une longue lettre d'amour» (page 73) - «Le roman que j'écris, ce livre quotidien que je poursuis déjà avec plus d'aise...» (page 92).

S'inscrit dans le livre une conception dialectique des rapports entre l'art et l'action : c'est l'échec de la révolution qui permet l'ascension de l'écrivain, et c'est bien l'écriture, «contre-grille de la névrose» (page 164), qui, finalement, compte le plus pour le prisonnier qui accepte de se «consacrer à écrire page sur page de mots abolis, agencés sans cesse selon des harmonies qu'il est toujours agréable d'expérimenter» (page 26).

Il rêvait, au début, de «faire original» (page 9). Mais, bientôt, reprenant une réflexion déjà menée par Hubert Aquin dans "Profession : écrivain", il constate : «Un modèle antérieur plonge mon improvisation dans une forme atavique [...] Je n'écris pas, je suis écrit [...] Je crée ce qui me devance [...] L'imaginaire est une cicatrice. [...] J'ai longtemps rêvé d'inventer mon propre mouvement et mon rythme ; de créer par mes foulées ardentes le chemin à parcourir [...] Mais je n'arrive pas à tracer autre chose que des mots frappés d'avance à l'effigie de la femme absolue [...] Je suis le cours et ne l'invente jamais. Ceci vaut pour tout ce que j'écris. [...] Le romancier pseudo-créateur ne fait que puiser, à même un vieux répertoire, le gestuaire de ses personnages et leur système relationnel.» (pages 89-91). Il dénonce «la vanité fondamentale de l'entreprise d'originalité [...] Nul dévergondage scripturaire ne peut plus me masquer le désespoir incisif que je ressens devant le nombre de variables qui peuvent entrer dans la composition d'une œuvre originale [...] Ce n'est plus l'originalité opératoire de la littérature que je désamorce, c'est l'existence individuelle qui éclate soudain et me désenchantera ! Mais alors si ce choc qui anéantit mon ambition d'originalité écrite me terrasse à ce point ; si je suis subitement privé de ma raison d'écrire parce que je perçois mon livre à venir comme prédict [...] et que je n'en cesse pas pour autant de vouloir écrire, c'est donc que l'écriture ne devient pas inutile du seul fait que je la départs de sa fonction d'originalité [...] L'ambition d'originalité n'est pas seule à valoriser l'entreprise littéraire.» (pages 91-92).

Aussi écrit-il tout de même un roman, semblant récuser le roman traditionnel au profit d'un roman d'espionnage. Mais il se moque du genre en ne créant guère d'action, en lui imprimant arbitrairement des hauts et des bas, en la faisant constamment alterner avec de longues réflexions. Or il faut remarquer que cette utilisation du roman d'espionnage pour le subvertir n'était pas une nouveauté en 1965 puisque, par exemple, l'écrivain français Robbe-Grillet s'y était déjà employé dans son roman "Les gommes" paru en 1953.

Et Hubert Aquin s'inscrivait bien, avec "Prochain épisode", dans la lignée de ces écrivains du XXe siècle pour lesquels écrire n'est plus raconter, mais dire qu'on raconte ; qui firent subir au roman une évolution que Jean Ricardou a habilement définie dans cette formule : «L'écriture d'une aventure est devenue l'aventure d'une écriture». Ils font passer le récit de l'ordre purement constatatif (qu'il occupait traditionnellement) à l'ordre performatif, selon lequel le sens d'une parole est l'acte même qui la profère. D'ailleurs, refusant d'être un vrai romancier, Hubert Aquin «laisse les vrais romans aux vrais romanciers» (page 16), compose un «roman inachevé», un «roman métissé» (page 90), entreprend une déconstruction formaliste, participant donc, avec d'autres écrivains québécois, de ce mouvement français connu sous le nom de Nouveau Roman, qui s'employa à proposer des anti-romans.

Une réflexion psychologique :

Le narrateur se moque de la psychanalyse, mais cela n'a évidemment pas empêché les critiques de considérer Hubert Aquin comme un névrosé, et de lui appliquer bon nombre de schémas freudiens. Ils crurent déceler, par exemple, que l'obsession de l'enfermement sous-marin serait due à la nostalgie du séjour intra-utérin ; que la plongée dans le liquide, dans le féminin, correspondrait à une dissolution du moi ; qu'il y aurait opposition du masculin et du féminin dans l'opposition entre les Alpes et le lac Léman, dans l'opposition entre la révolution, qui est féminine, et le conservatisme, qui est masculin.

Ils purent définir une personnalité où l'élément fondamental est la faiblesse, la soumission à «un modèle antérieur», le besoin de se créer une identité par un mimétisme nettement confirmé :

- «À vouloir me faire passer pour un autre, je deviens cet autre» (page 62).
- «J'étais triste de la tristesse de K, heureux quand elle semblait l'être, et je redevenais révolutionnaire quand elle évoquait la révolution» (page 41).

- H. de Heutz cherchant à l'attendrir, «pourrait [le] convaincre qu'il est [son] frère» (page 84).

Cette attitude traduirait une aliénation dans la sphère sociale, une psychologie de colonisé, obligé de s'identifier à l'Autre, apparemment idéal.

Soyons moins sévère, et contentons-nous de ne voir en ce personnage partagé entre l'artiste et le révolutionnaire, même s'il est paré des atours de la modernité, qu'un très traditionnel romantique. Comme les romantiques :

- il manifeste une grande conscience de soi, se montre incapable de rompre avec l'introversion, le texte suivant les détours de sa pensée intime, détectant ses attitudes secrètes, ses réactions, une intériorité régressive, emprisonnante, contraignante et même fatale ;

- il est partagé entre la pensée (qui envisage de multiples raisons) et l'action (qui n'a qu'une signification), et de ce fait est paralysé : «Cette longue attente ne m'a nullement conditionné à l'action. Quand celle-ci survient, je suis pris au dépourvu» (page 97-98). D'ailleurs, Hubert Aquin avait, le 30 octobre 1951, écrit à son ami Louis-Georges Carrier : «Plus on devient conscient, plus on s'éloigne de l'acte». Cette conscience, qui ne parvient pas à trouver une raison suffisante pour agir parce qu'elle est dévorée par le doute, avait déjà été celle d'Hamlet, du Lorenzaccio de Musset, des héros de Dostoïevski, est, d'une façon générale, celle des intellectuels ;

- il manifeste une sensibilité aiguë, avoue son «goût de pleurer» (page 60), sa difficulté à vivre : «j'ai toujours vécu à la limite de l'intolérable» (page 157) ; et si «l'imaginaire est une cicatrice» (page 90), c'est qu'il ne fait que se nourrir d'une blessure ;

- il rapproche son état d'âme de celui de la nature, comme de celui du pays : «tout un peuple réuni semblait fêter la descente irrésistible du sang dans nos veines», l'étreinte amoureuse apparaissant comme une «violente et douce prémonition de la révolution nationale» (page 71) ;

- il se livre à une célébration de la femme, célébration qui est même teintée de ferveur religieuse : «Je t'aime désespérément comme au jour de notre première communion» (page 70) ;

- véritablement baudelairien, faisant l'interminable expérience de l'ennui, ne voulant pas se contenter de vivre «comme l'herbe» (page 23), souffrant du heurt entre les aspirations de l'âme et la réalité du monde (symbolisé par «l'impact de la monocoque et des feuilles d'acier lancées contre une tonne inébranlable d'obstacles» [page 26]), il tend à l'idéal, mais retombe constamment dans le spleen (pages 68, 71, 145), dans l'angoisse, lui aussi étant «lassé avant d'avoir vécu», ne voyant dans la vie

que «toujours le même acte répété avec lassitude et fatigue» (page 125), constatant que «Nul ne résiste à l'obscuration implacable de l'attente» (page 140) ;

- il cultive «la certitude de l'irréversible», a le culte de l'échec et caresse la poétique du suicide.

Pourtant, le «révolutionnaire» rêve aussi de réintégrer la normalité nord-américaine, exprime une aspiration bien étriquée et frivole puisqu'il voudrait pouvoir «dans un certain nombre de jours [...] circuler librement, marcher dans la foule au hasard entre les vitrines de chez Morgan [un grand magasin, aujourd'hui appelé "La Baie"] et celles de la rue Peel» (page 118), s'établir, «quand tout sera fini», dans un coin de l'Outaouais (page 77). Le héros est fatigué !

Une réflexion politique

Le livre, en présentant une des plus heureuses synthèses d'un destin individuel et d'un destin collectif, est un manifeste politique, une célébration lyrique du pays, une complainte sur le sort du Québec, une revendication de son indépendance à conquérir par l'action révolutionnaire, pathétiquement exprimés par un narrateur qui, jusqu'à la fin, soutient que la lutte qu'il mène est juste. Et cela même si, d'une façon caractéristique de son ambivalence constante, Hubert Aquin ait aussi prétendu, dans *'Écrivain faute d'être banquier'* : «"Prochain épisode" est un témoignage, une confession, non un roman engagé au sens étroit du terme, c'est-à-dire une prise de position politique.»

En fait, rarement un romancier marqua de façon aussi claire le sens de son œuvre. En effet, Hubert Aquin tint à indiquer : «Mon livre n'est accessible à la compréhension qu'à condition de n'être pas détaché de la trame historique dans laquelle il s'insère tant bien que mal» (page 94). La signification du texte ne peut être dissociée de la date de sa composition, ni des événements qui se sont alors déroulés. *"Prochain épisode"* est le produit des idéaux et des réactions de la société québécoise dans les années soixante, bouillante période, dont l'auteur fut un témoin privilégié et talentueux.

Il donna une idée tragique de l'action à mener. Comme lord Durham avait affirmé que le Québec était un pays «sans histoire», Hubert Aquin lui répondit par cette martiale et lyrique déclaration : «C'est vrai que nous n'avons pas d'histoire. Nous n'aurons d'histoire qu'à partir du moment incertain où commencera la guerre révolutionnaire. Notre histoire s'inaugurera dans le sang d'une révolution [...] ce jour-là, veines ouvertes, nous ferons nos débuts dans le monde. Ce jour-là une intrigue sanguinaire instaurera sur notre sable mouvant une pyramide éternelle qui nous permettra de mesurer la taille de nos arbres morts. L'histoire commencera de s'écrire quand nous donnerons à notre mal le rythme et la fulguration de la guerre. Tout prendra la couleur flamboyante de l'historique quand nous marcherons au combat, mitraillette au poing. [...] nos frères mourront dans les embuscades et [...] les femmes seront seules à fêter le 24 juin [...] Seule l'action insaisissable et meurtrière de la guérilla sera considérée comme historique.» (page 94).

Le processus démocratique que permet le régime parlementaire est bien méprisé puisque l'espion éprouvait «le plaisir indécent de marcher dans la foule des électeurs en serrant la crosse fraîche de l'arme automatique qu'on porte en écharpe» (page 35).

Voulant être «intronisé terroriste» (page 23), il va jusqu'à l'apologie du meurtre politique, vantant «l'euphorie assainissante du fanatisme» (page 23), proclamant : «Tuer ! Quelle splendide loi à laquelle il fait bon parfois se conformer» (page 22) - «Tuer confère un style à l'existence» (page 23). Il réclame encore que l'événement survienne «vite, car [il était] sur le point de céder à la fatigue historique...» (page 139).

Une telle promesse de violence meurtrière serait inquiétante si elle ne se révélait rapidement pure parade abolie dans l'échec, dans l'attrait même de la défaite. Le drame du narrateur-espion, par sa complaisance dans un pessimisme politique, par le récit de son incapacité à entrer dans l'action, comme par la trahison de K qui, comme elle est identifiée au pays, est celle même du pays, illustre d'ailleurs, sur le plan romanesque, «l'art de la défaite» dont Hubert Aquin avait déjà parlé dans un article de la revue *"Liberté"*. Il l'exposa ici encore : «La violence m'a brisé avant que j'aie le temps de la répandre. Je n'ai plus d'énergie ; ma propre désolation m'écrase. J'agonise sans style, comme mes frères anciens de Saint-Eustache. Je suis un peuple défait qui marche en désordre dans les rues qui passent en dessous de notre couche...» (page 139).

Du fait de cette défaite, le succès du combat ne pourra avoir lieu que plus tard, dans un «prochain épisode» pour lequel un nouvel élan est pris : «Il sera grand temps de frapper à bout portant et dans

le dos si possible. Le temps sera venu de tuer et celui, délai plus impérieux encore, d'organiser la destruction selon les doctrines antiques de la guérilla sans nom ! Il faudra remplacer les luttes parlementaires par la guerre à mort. Après deux siècles d'agonie, nous ferons éclater la violence déréglée.» (page 172). La même «impossibilité de communiquer autrement que sous forme de coups de feu» (page 86) existerait entre le Canada et le Québec comme entre H. de Heutz et le narrateur.

Le processus envisagé par Hubert Aquin dans *“Prochain épisode”*, qui correspond à l'idéologie du F.L.Q., est inacceptable dans un État de droit, où il faut justement absolument passer par les luttes parlementaires, par les élections et les référendums. Depuis la parution de ce roman qui ne connaît pas de véritable fin, et s'étire jusqu'aujourd'hui, il y eut d'autres «épisodes» : Octobre 70 qui fut une autre explosion du terrorisme, l'accession du Parti Québécois au pouvoir en 1976, les échecs des référendums de 1980 et de 1995, le retour du parti fédéraliste au pouvoir en 2003. Aussi l'espoir du narrateur de voir tout le peuple québécois, peuple inédit qui «s'aplatis historiquement et raconte son enfance perdue» (page 25), «pays conquis» (page 26), en mal d'identité, meurtri dans sa liberté jusqu'aux racines de son appartenance, en prendre conscience et se libérer, s'il est tout à fait légitime, ne cesse de s'éloigner. Qui le réveillera de son coma collectif, qui est bien réel? Qui lui rappellera l'urgence de lutter contre l'esprit d'un temps où il semble qu'il devienne impossible de s'inventer un avenir, parce qu'on est prisonnier du présent insatisfaisant?

Encore faut-il, dans la poursuite de ce but, veiller à ne pas se laisser dominer et berner par la puissance et la rouerie du pouvoir fédéral qui se permit déjà de fausser des scrutins. Et si K, qui trahit le narrateur-espion, représente bien un Québec qui a refusé son indépendance, qui a refusé de sortir du Canada, elle peut aussi, par une ambiguïté subtile, représenter «Kanata» (mot huron qui donna son nom au pays «a mari usque ad mare», alors qu'à l'origine «rivière de Canada» était le nom du Saint-Laurent !). Elle serait même le symbole de la perpétuelle ambivalence des Québécois qui se montrent incapables de vraiment choisir entre l'audacieuse indépendance et la prudente appartenance à la fédération.

Hubert Aquin confia : «En écrivant *“Prochain épisode”*, j'étais dans un état de syntonie parfaite avec le peuple québécois.» Et ce fut celui de ses romans qu'il préférait. Il y mêla la quête de l'identité québécoise et celle de sa propre identité.

Destinée de l'oeuvre

L'écriture de *“Prochain épisode”* achevée, en janvier 1965, Hubert Aquin fut tenté de proposer son roman aux Éditions du Jour, jeune maison à la mode. Mais il préféra finalement courir sa chance au prix annuel du Cercle du livre de France, et confia son tapuscrit au directeur de cette maison d'édition, Pierre Tisseyre, qui trouva le texte «tellement riche» mais estima aussi qu'«il n'aura que peu de succès». Il parut le 2 novembre, à trois mille exemplaires. Surgissant du chaos des lettres québécoises comme un geyser, ce livre d'une qualité littéraire exceptionnelle trancha sur l'habituelle production du Québec, et y provoqua une révolution jamais égalée depuis. Il obligea la génération de la «révolution tranquille» à faire face à la contradiction de son écartèlement entre le Québec et le Canada. Et il fascina les critiques.

“Le petit journal” titra : “*“Prochain épisode”* : est-ce le roman d'un grand rêve?”, et l'auteur de l'article, Blois (pseudonyme d'André Major) voyait, dans ce «roman historique romantique», «une première» après celui de Félix-Antoine Savard, *“Menaud maître-draveur”* (1937), l'ouvrage d'un homme blessé, un «Québécois obsédé par notre destin historique».

Dans “La presse”, on trouvait, sous le titre “Hubert Aquin et le destin d'écrivain”, une entrevue menée par Gilles Marcotte où le nouveau romancier, «avare de renseignements» sur son ouvrage, rappelait surtout «avoir tout fait pour ne pas devenir écrivain», après avoir précisé que le titre «donne le sens du livre».

Dans “Le devoir”, Jean Éthier-Blais avoua ne pas savoir par où commencer, étant donné que «la lecture de ce livre [avait] suscité [...] un tel flot de souvenirs et de visions magiques» qu'il «restait comme effrayé devant lui». Il voyait dans l'auteur le représentant d'une nouvelle génération

d'intellectuels formés en France et donc sans complexe d'infériorité. Il était d'abord sensible à la «poésie qui sourd de la géographie mentale d'un homme civilisé». Il recommandait la lecture «pour le souffle, la voix qui commande aux mots et aux rythmes, pour l'extrême raffinement de la culture». Il concluait en affirmant : «Nous n'avons plus à chercher. Nous le tenons, notre grand écrivain. Mon Dieu, merci.»

Dans sa critique du roman, parue dans "La presse", Gilles Marcotte s'enthousiaisa : pour lui, «le premier roman de la saison littéraire est une bombe», un livre, ni traditionnel ni nouveau roman, «qui crée, avec une puissance explosive, sa propre forme». Il analysa ensuite cette «confession masquée», circonstancielle mais transposée, où l'on trouve, «en contrepoint, le défi et l'aveu», toujours cette «imagination follement libre» d'une double histoire, vécue et inventée. Il se demandait à la fin comment au Québec échapper au vertige et à l'équivoque qui «suscite un malaise qu'on n'arrive pas à dissiper?» Il prévint donc le lecteur : «Vousirez peut-être ce roman avec agacement, avec inquiétude, mais vous leirez : c'est la victoire d'un écrivain de race. [...] C'est l'une des œuvres littéraires les plus singulières, les plus richement écrites, qui aient vu le jour au Canada français.»

Dans "Le quartier latin", Raymond Barbeau salua le «premier grand roman québécois», une «œuvre géniale», «notre premier prix Nobel».

Dans "Le soleil", Clément Lockquell considéra que "*Prochain épisode*" est un «roman (presque) total».

Dans "Liberté", André Major fit du romancier un visionnaire, précisant : «Aquin a écrit le roman de la condition québécoise et sa réussite est totale, même si elle reste en suspens, attendant d'un événement politique son triomphe absolu [...] Notre héros, nous le tenons : c'est celui qui vit notre malheur et lutte pour en triompher.»

Dans "Parti pris", on voyait dans le roman «une étape de la révolution québécoise», et on le rapprochait de la poésie de Paul Chamberland. Mais, dans un autre article, fut détectée une «autocritique de l'impuissance».

On parla encore d'«éblouissement», d'«effervescence», de «désordre savant», de roman emblématique de la «révolution tranquille».

Cependant, si le dérèglement du style rendit l'écrivain fascinant pour certains lecteurs, la plupart furent désorientés par les fulgurances stylistiques et narratives, par les flamboiements insurrectionnels de l'écriture.

Fin février 1966, Le cercle du livre de France annonça la réimpression du livre, le premier tirage ayant été épousé «en deux mois et demi».

En mai, le roman fut publié en France. Mais il n'y reçut guère d'écho, au moment même où Paris s'enthousiasma pour les littératures francophones. Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme eurent plus de chance, la première raflant le Médicis avec "*Une saison dans la vie d'Emmanuel*", et le second faisant publier peu après "*L'avalée des avalés*" chez Gallimard, et étant célébré. Dans "Les lettres françaises", Jacques Berque parla d'«un roman de la libération», et d'un auteur qui, ailleurs, «porterait son vrai nom [...] de révolutionnaire». Hubert Aquin prit ombrage de cette indifférence : n'avait-il pas empoigné à bras le corps la «crise du sujet romanesque», problématique européenne s'il en est, avec une virtuosité stylistique, une accélération de la phrase propre à lui mériter une des toutes premières places parmi les «nouveaux romanciers»? n'avait-il pas contourné tous les clichés folkloriques si dépaysants qui collaient déjà aux littératures francophones émergentes? En fait, ces clichés étaient encore ce que les Français attendaient, et "*Prochain épisode*" ne les reprenait pas.

En 1967, le roman fut traduit en anglais par Penny Williams sous le titre '*Prochain épisode*'. Gordon Sheppard en publia une critique très élogieuse dans un journal de Toronto.

En 2001, il le fut à nouveau, par Sheila Fishman, sous le titre "*Next episode*". À la suite d'une émission de la C.B.C., "*Canada reads*", où il fut défendu par Denise Bombardier, le livre en vint, en 2003, à être un best-seller au Canada anglais, succès médiatique, superficiel et fugace, mais par lequel fut enfin accordé au «dominé qui a du talent» la reconnaissance qu'Hubert Aquin avait refusée dans '*Profession : écrivain*'.

Les universitaires consacrèrent au roman, entièrement ou partiellement, plus de trois cents études, qu'elles soient thématiques, sociologiques, structurales, psychanalytiques, etc..
"Prochain épisode" est devenu un classique de la littérature québécoise.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoirlitteraire.com